LA TABLE RONDE

JANVIER 1953

FRANÇOIS MAURIAC

Prix Nobel

JEAN SCHLUMBERGER . 10
RAYMOND HOUSILANE. 12
ALFRED MICHELIN..... 15
FRANÇOIS LE GRIX.... 19
ROBERT DE SAINT-JEAN. 34
DENISE BOURDET...... 38
JEAN CAYROL.......... 46
ANDRÉ MAUROIS....... 48
JEAN DE FABRÈGUES.. 51
HENRI MONDOR........ 55
HENRI TROYAT........ 59
FERNAND LEDOUX..... 61
CLAUDE MAURIAC...... 66
ROGER PEYREFITTE... 85
JEAN BLANZAT......... 86
CHARLES DU BOS...... 89

FRANÇOIS MAURIAC
Spiritualité des Landes.......................... 10
Dans un vieux domaine de Gascogne............. 17
Les Américains dans la ville..................... 30
La gloire de Georges Carpentier.................. 42
L'esthétique de la sécurité dans le renoncement..... 63

LETTRES D'ANDRÉ GIDE.............. 91

Notre Univers romanesque, par JACQUES DE LACRETELLE.. 107
Notes pour le lecteur et l'auditeur mauriaciens, par BERNARD BARBEY.. 108
Poésie de roman, par GUY DUPRÉ.......................... 114
Des chemins sans issue, par PAUL-ANDRÉ LESORT.......... 121
Notes sur le théâtre de François Mauriac, par GABRIEL MARCEL. 125
Les poèmes de François Mauriac, par NELLY CORMEAU...... 130
Lettre, par PIERRE BRISSON.................................. 160

* *

THIERRY MAULNIER :
Charles Maurras est mort 163

PIUS SERVIEN :
Poèmes 173

LOUIS GUILLOUX :
Labyrinthe. *(fin)* 176

LA RUBRIQUE DU MOIS

PAUL ELUARD
par FRANÇOIS NOURISSIER 208

LES ESSAIS :

ROBERT KANTERS : Philosophie et littérature dans les critiques d'aujourd'hui 212

Notes par CLAUDE ELSEN, FÉLICIEN MARCEAU, JACQUES NANTET, GILBERT SIGAUX, ... 214

LES ROMANS :

FÉLICIEN MARCEAU : Le roman et autres comptes 217

Notes par J.-L. C., JACQUES EHRMANN, ERIC HELTIER, FÉLICIEN MARCEAU, GEORGES PIROUÉ, JEAN-BERNARD RAIMOND, JACQUES TOURNIER, ... 219

LA POÉSIE :

GUY DUMUR : Georges Shehadé, poète de la poésie 223

JEAN FOLLAIN : Affirmations de la poésie 227

LA MUSIQUE :

CLAUDE ROSTAND : Résurrection d'une « Résurrection » 229

LES BEAUX-ARTS :

BERNARD DORIVAL : Fin en beauté 232

LA VIE COMME ELLE VIENT :

GERMAINE BEAUMONT : Mystère des cadeaux 236

JOURNAL D'ITALIE
par MAX PICARD 240

FRANÇOIS MAURIAC
Prix Nobel

Nous avons seulement voulu réunir, dans les pages qui suivent, quelques images familières de François Mauriac, en y mêlant quelques chroniques d'époque, — et rappeler quelques aspects d'une œuvre nombreuse, sans prétendre donner à cet ensemble la valeur d'une étude complète, d'un « solennel hommage ».

Quand bien tant de circonstances n'auraient pas fait, au cours de tant d'années, se croiser et s'entrecroiser nos routes ; quand bien nous n'aurions pas tant de souvenirs communs qui meublent l'amitié ; et quand je n'aurais pas, en qualité d'essayiste ou de romancier, une admiration quelque peu jalouse pour ce qu'il tire avec tant d'éclat de notre métier, je serais toujours porté vers Mauriac par l'accès qu'il me donne à ce qui par nature m'est contraire. Avec son Sud-Ouest et son barrésisme, il me force à de salutaires exercices d'assouplissement ; et quand c'est en Pascal qu'il nous fait nous heurter, le débat se place sur un terrain où les meilleurs ressorts du cœur et de l'esprit entrent en jeu. Car c'est avec une cruauté pascalienne qu'il humilie ses personnages, leur fait toucher, dans les nausées et le désespoir, la souillure du péché originel et ne leur accorde le salut qu'après les avoir rompus par le mépris d'eux-mêmes.

Eh oui, mon cher Mauriac, c'est le péché d'Adam qui nous divise, et nous ne nous réclamons pas de la même théologie pour sauver l'homme. Je voudrais lui donner des raisons de fierté ; il ne m'intéresse que là où il se défend et se conquiert ; il a bien assez de mal avec la précarité de sa condition, sans qu'on lui courbe inutilement l'échine. Vous craignez que,

s'il peut trouver quelques raisons de s'estimer, il ne tombe dans un contentement pharisaïque qui le ferme à la Grâce ; de mon côté je crains que, s'il ne s'estime pas assez, il ne s'abandonne à un « misérabilisme » qui est une acceptation complaisante d'un certain croupissement moral. Par un amusant paradoxe, c'est vous qui faites le protestant augustinien, en ne voulant entendre parler que de salut par la foi, et c'est moi le semi-pélagien qui compte sur les œuvres.

Mais ce qu'il y a de charmant avec vous, c'est que votre humour, votre générosité et votre don d'imaginer ce qui se passe dans l'âme d'autrui font toujours craquer les systèmes où déjà l'on vous croyait enfermé. Il y a toujours des brèches par où vos amis trouvent, le plus facilement du monde, passage vers ce qui leur tient le plus à cœur. Les amitiés qui se déroulent dans une perpétuelle unanimité risquent de glisser à un confort un peu placide : celle qu'on vous porte a le privilège de rester toujours éveillée.

JEAN SCHLUMBERGER.

* *

SPIRITUALITÉ DES LANDES

Dans le parc où s'écoulaient mes grandes vacances, les pins sont les premiers qui aient jamais surgi de ce sable. J'ai aimé, comme des vivants, ces martyrs. Sentaient-ils leur blessure? Étaient-ils affaiblis par cette sève répandue? Savaient-ils qu'elle n'était pas versée en vain, mais recueillie? Les premiers résiniers ne firent d'abord qu'un trou au pied de l'arbre : puis, lorsque la résine devint plus précieuse, ils attachèrent au flanc déchiré un petit pot de terre afin que rien ne s'en perdît.

Étendu sur le dos, dans le sable, je discernais à travers mes cils, les cimes balancées. Je me disais qu'elles consentaient à souffrir. Leurs branches, dans le ciel, faisaient un geste d'offrande. Une blessure éternelle ne troublait en rien leur paix. mais ce n'était pas une plainte, — ou peut-être une plainte d'amour. Ils continuaient ma prière du soir, les bras en croix.

Quel mystère que ces êtres immenses aient pu jaillir de cette pauvre terre, de cette cendre! D'autres qui furent semés dans un ancien champ riche et engraissé, devinrent en peu d'années magnifiques : mais il fallut très tôt les couper parce que leur cœur était pourri. Le cœur est demeuré intact, après un siècle écoulé, de ceux dont la racine cherche la vie en ce sol misérable.

Contre la face consumée de la lande, j'appuyais ma petite figure, attentif à l'obscure leçon : se renoncer pour grandir. Ces pins, aussi proches du ciel qu'ils pussent être, comme ils en demeuraient loin pourtant! Je pressentais, quelquefois, chez ces créatures enracinées dans le monde, et qui s'étiraient vers l'infini, une fatigue, une lassitude. Mais la nuit, cet abîme qu'ils demeuraient impuissants à franchir, le ciel même le comblait : le ciel même descendait vers eux qui ne pouvaient plus monter. Des étoiles se prenaient à leurs branches : la lune se posait sur leurs cimes confondues comme un cygne sur une prairie. C'est Dieu qui fait toute la route quand le cœur ne peut aller plus loin.

Les landes sont pénétrées d'un amour qui ne se manifeste pas au premier regard. Mes frères et moi nous avancions avec peine sur ce sable de feu; nous chantions le cantique des jeunes hébreux dans la fournaise et les cigales monotones couvraient nos voix. Mais soudain une haleine de glace venait jusqu'à nos maigres figures exténuées. Des aulnes, des prairies épaisses se coulaient à travers la forêt aride, marquant la ligne d'un cours d'eau; il ruisselait entre les racines. Nous y buvions à genoux; nous aspirions à longs traits cette grâce inespérée; nos fronts et nos cheveux baignaient dans cette fraîcheur.

Souvent je m'étonnais qu'un pin fût cerné d'un fossé médiocre, mais qui l'isolait de ses frères, et détruisait la profonde union des racines. Ses aiguilles jaunies dénonçaient le mal intérieur. Il mourait seul, séparé des autres qu'il eût entraînés dans la mort. Il était perdu... Les pins connaissaient un autre péril; comme la passion ravage un cœur longtemps fidèle, cette lande mystique s'allumait soudain, dans les après-midi d'août. Les vents d'orage rabattaient sur nous l'odeur de la gemme consumée. Que j'aimais le parfum de ce fléau! Les hommes comptaient sur la nuit pour arrêter sa marche : mais le feu couvait dans les souches, et dès l'aube, les flammes jaillissaient sur un point où nul ne les attendait : elles avaient rampé sournoisement. Le cœur connaît ces ruses d'une passion mal étouffée. Le tocsiu haletait, les routes s'encombraient de carrioles. S'il ne pleut pas, disait-on, il n'est plus de raison pour que le feu s'arrête. O pluies d'orage, parfois, lourdes gouttes d'amour sur le brasier du monde! Quel cœur dévoré ne les a reçues?

Nous demeurions dans l'angoisse des incendies jusqu'à ce

que parussent les ramiers, précurseurs des palombes. Même sans pluie, les longues nuits d'automne, les aubes trempées de rosée eussent suffi à conjurer le péril. Alors rien ne menaçait plus la lande; et son nocturne murmure, ce soupir indéfini d'adoration, se perdait dans le silence des étoiles. Le brouillard des ruisseaux et des prairies marécageuses confondait son odeur de menthe et de feuilles macérées avec celle qu'exhalait la dernière amasse de résine. D'aucun autre endroit du monde il ne monte vers Dieu de plus pur encens; immense cathédrale jusqu'à la mer dont chaque colonne vivante recèle un parfum : et rien ne l'aide mieux à s'épandre, ce parfum, que la chaleur des jours, si ce n'est la glace des nuits.

Le feu parfois, vers la fin de l'hiver, s'allumait encore, — mais un feu volontaire : l'incinération. Les landes purifiées par une flamme obéissante se dépouillaient de toute broussaille et, revêtues de cendre, attendaient le temps de la résurrection.

La lande nous livre le printemps à l'état de pureté. Les chênes noirs sont revêtus encore de leurs vieilles feuilles. Celles qui couvrent le sol dissimulent les crosses des fougères naissantes. Apparente mort, hiver qui semble inguérissable. Mais la lumière seule, l'odeur du vent, un oiseau suffisent pour que tout le printemps nous soit donné. Présence spirituelle qui doit d'être délicieuse à ce dépouillement total. Pureté de Pâques! cloches de Saint-Symphorien dans l'azur des vacances mortes. Premières langueurs qui n'étaient pas encore périlleuses. Les pins du parc adoraient en silence l'enfant un peu pâle qui venait de communier.

FRANÇOIS MAURIAC.

(*La Nouvelle Revue des Jeunes*, 10 mai 1929).

* *

Quatre ans auparavant notre père était mort, laissant une veuve et cinq enfants, par ordre de naissances : ma sœur, moi (l'avoué) mon frère Jean (l'abbé), mon frère Pierre (le médecin), enfin François le plus jeune.

A l'époque dont je parle François devait avoir trois ans environ. Nous allions souvent à Langon où habitait notre grand-père Mauriac. De ce temps il ne me reste qu'un

souvenir relatif à François. Je me vois un jour dans le jardin immobile près d'un massif d'arbustes, paralysé par la crainte et l'horreur. J'entendais François qui criait.

En réalité ces cris étaient plutôt des hurlements et ils venaient de la maison. Quelques instants auparavant j'avais vu mon frère la figure ensanglantée. Je croyais qu'il s'était crevé un œil en voulant frapper son petit cheval de bois avec un bâton. Mais il s'était simplement déchiré la paupière. Et maintenant je savais qu'on lui faisait du mal, qu'ils étaient plusieurs à le tenir et que le médecin lui faisait des points de suture. Et je haïssais tous ces gens.

J'aimais donc bien François, et pourtant je ne me rappelle rien de lui que cet accident. Sans doute était-il trop petit pour qu'il nous intéressât. Alors c'était un enfant tranquille, tendre, aimant et qui pleurait facilement.

Comme nous il vivait dans le jardin qui nous semblait immense, bien qu'il ne fût pas grand. S'il ne nous suivait pas dans ce que nous appelions les voyages de découverte que nous entreprenions dans les massifs d'arbustes, assurément il était émerveillé par les lilas de l'allée du Midi, il adorait les fruits du verger, allait voir avec nous les poules et les tourterelles près de la maison du jardinier, et se plaisait sur la terrasse à voir passer les trains.

Le train rapide avait nos préférences. Chaque soir après dîner nous l'attendions au passage. Tous feux allumés, il arrivait dans un bruit de tempête, sans cesser de siffler. Le temps d'un cri, il avait disparu dans la nuit.

Chaque fois nous restions muets de surprise. Comment des gens pouvaient-ils se risquer dans ce train? Nous songions à des pays lointains. Le train de Cette... Que signifiait ce nom? Il faisait nuit. Nous parlions bas. Nous nous sentions seuls jusqu'au moment où nous entendions la voix de notre mère : « Les enfants, il faut aller vous coucher. » Nous nous dirigions vers la maison, celle que devait habiter Génitrix et son fils dans le roman de François. Elle était assez grande pour qu'à Langon on la qualifiât de château ; un château qui ne ressemblait à nul autre avec ses vibrations au passage des trains, ses couloirs longs et obscurs, et le fantôme qui le hantait. Heureusement malgré le bruit, nous dormions comme

on dort à cet âge. Je couchais dans la chambre de Jean et François dans la chambre de Pierre.

Il arrivait cependant que malgré notre sommeil profond l'un de nous fut réveillé par le fantôme le jour où il lui prenait fantaisie de tirer les cordons des sonnettes ou de se promener dans le corridor. Ce fantôme pouvait d'ailleurs être aussi bien un voleur. Alors celui qui s'était réveillé donnait l'alarme. Souvent c'était des cris. Aussitôt notre mère accourait : « Réveille-toi... tu rêves, petit sot... tu es dans ton lit... Je suis ta Maman. » Mais le lendemain matin les chambres étaient à nouveau inondées de soleil au milieu d'un jardin entouré de murs au-delà desquels commençait le monde inconnu, dans un enchantement de fleurs, d'arbustes, de tourterelles, de poules et d'arbres fruitiers.

Tel fut le climat dans lequel François vécut au temps de sa première enfance. Il en fut pénétré quand il écrivit *Génitrix*. Mais pour créer l'atmosphère propice à son roman, il mit l'accent sur la tristesse de la maison, son insécurité — les portes fermaient mal — son mystère obsédant et la proximité de la gare. N'empêche qu'au temps dont je parle et surtout par la suite, il aima comme nous, certainement mieux que nous, l'enchantement du jardin agrandi jusqu'aux confins du monde dans son esprit d'enfant. Car lui l'homme qui jamais ne connut la joie de chasser, de diriger une barque au fil de l'eau entre les arbres, de se laisser emporter dans les bois au galop d'un cheval, bref qui ne voulut pas connaître la nature dans les sports de plein air, fut l'écrivain qui non seulement plus que tout autre vécut en esprit dans les Infinis de Pascal, mais encore et pour la même raison nous dévoila, en errant sur les routes de Malagar, les chemins de Saint-Symphorien, les allées de Château Lange et de Langon, les secrets de la plus humble terre, ceux d'un champ, d'une prairie, d'un arbre, d'une lande perdue dans le brouillard, en les accordant avec les misères, les amours, les souffrances de ses créatures brûlées de passion. Rien n'est pauvre, rien n'est mort en vérité, tout respire avec nous, en nous, pour un être sensible et vibrant qui est par-dessus tout un poète admirable.

RAYMOND HOUSILANE.

* *

J'ai fréquenté la Faculté des lettres de Bordeaux au temps que François Mauriac y préparait sa licence d'histoire. Nous y avons eu les mêmes maîtres et suivi les mêmes cours, des maîtres dont j'ai gardé, comme lui, j'imagine, un vif souvenir, des maîtres dont j'ai presque oublié le nom. Parmi les premiers, Fortunat Strowski nous enseignait la littérature française, M. de la Ville de Mirmont, le père du poète Jean, la littérature latine, M. Waltz dont les livres ont formé des générations d'écoliers, la littérature grecque et dans l'ordre de notre spécialité, l'éblouissant Camille Jullian qui devait bientôt nous quitter pour le Collège de France, l'histoire romaine, l'ardent Albert Dufourcq, auteur d'un ouvrage monumental sur *l'Avenir du christianisme*, l'histoire du moyen âge, l'austère et laborieux Marcel Marion que la qualité et l'importance de ses travaux devaient conduire à l'Institut, l'histoire moderne et contemporaine.

Ce n'était pas encore l'époque, en ce début du siècle, où les étudiants se pressaient nombreux au pied de la chaire des professeurs, notamment dans les facultés des lettres. Aux jours de grande affluence, nous étions douze, quelquefois quinze, dont une ou deux jeunes filles, dans les salles d'ailleurs assez exiguës où nous venions entendre ceux d'entre eux qui nous apprenaient à étudier telle ou telle période de l'histoire d'un peuple, la géographie générale ou les caractères physiques, économiques, démographiques d'un coin du monde. Nous nous connaissions bien, mais nous avions peu de relations personnelles, sauf ceux d'entre nous que leurs affinités assemblaient. Le cours terminé, nous nous hâtions soit vers la bibliothèque, soit vers la chambre où nous logions pour y poursuivre le travail commencé à la Faculté. Il ne nous arrivait guère de nous attarder dans les couloirs, ou dans le vaste vestibule d'entrée.

J'avoue y avoir rarement rencontré François Mauriac et, — pourquoi ne pas le dire? — n'avoir pas gardé le souvenir

qu'il fut très assidu aux cours, du moins à ceux de notre spécialité. J'imagine qu'il devait trouver plus d'intérêt à entendre les commentaires de M. Strowski ou de M. de la Ville de Mirmont que les récits, descriptions, hypothèses de leurs collègues historiens ou géographes, car c'était encore le temps où l'examen de licence comportait nécessairement des épreuves de latin, de français et de grec, même pour les étudiants qui entendaient s'adonner plus tard à des disciplines particulières.

Il n'y avait pour nous aucune obligation de présence régulière aux cours. Néanmoins nos maîtres y attachaient quelque importance et c'est sans doute la raison pour laquelle le futur titulaire du prix Nobel fut victime d'une aventure amusante que je puis rapporter ici, en ayant été témoin, sans aucun risque, je crois, de le froisser.

Un de nos professeurs de géographie, très féru des nouvelles méthodes qui ont aujourd'hui triomphé, mais qui étaient alors du domaine de la recherche, consacrait de fort nombreuses leçons à l'enseignement de la géographie générale, et il tenait, par d'assez fréquentes interrogations, à se rendre compte s'il avait été suivi et compris. Un jour François Mauriac s'égara dans la salle où nous écoutions des explications de caractère fort savant sur le régime des vents. M. X... qui n'était pas habitué à le voir parmi ses fidèles ne tarda pas à s'interrompre pour lui demander d'aller au tableau et de vouloir bien exposer ce qu'il savait des « cyclones » et des « anticyclones » ! Notre camarade n'avait évidemment sur ces phénomènes, leur origine et leur nature, que des idées fort confuses. Le peu de bienveillance qu'il sentait chez celui qui le questionnait l'incita, par prudence, à se taire, et bientôt, à avouer son ignorance. Il fut alors en butte à une algarade d'une vivacité, d'une sévérité et d'une longueur sans aucun rapport avec la faute, en somme assez vénielle, qu'on lui reprochait. Je ne suis pas très sûr qu'il ne fut pas, à cette occasion, menacé de n'aboutir à rien dans la vie. Il reçut l'avalanche sans broncher, avec un certain air détaché qui devait achever d'irriter son interlocuteur. Quand il regagna sa place, il me glissa à l'oreille : « Quel cuistre ! » J'aimais la géographie, même enseignée par ce professeur. J'étais cependant bien convaincu

qu'en l'occurrence le jugement de Mauriac était juste et mérité. Faut-il ajouter que nous ne le revîmes plus au cours de M. X... et que les prédictions de celui-ci n'empêchèrent pas *l'Enfant chargé de chaînes* d'obtenir son diplôme de licence, en attendant d'autres réussites.

La morale de cette histoire est qu'un maître doit garder quelque réserve, quand il porte un jugement public sur un élève et qu'on peut être un profond esprit sans pénétrer tous les arcanes d'une science, s'agit-il de la géographie !

On lit, dans *Commencements de la vie :* « Au retour de la faculté des lettres, il manquait rarement de traverser la cathédrale. » Je me plais à penser que le jour où il se vit reprocher violemment d'ignorer les « anticyclones », si, rentrant chez lui, François Mauriac s'arrêta dans sa chère cathédrale, sa prière n'en fut pas troublée.

ALFRED MICHELIN.

* *

DANS UN VIEUX DOMAINE DE GASCOGNE

Dans un vieux domaine de Gascogne, Dieu a réuni pour mes délices les maîtres que j'admire le plus et les amis que j'aime le mieux. Voici un petit fumoir oriental orné de légères turqueries, où Georges Dumesnil construit des systèmes spiritualistes. Francis Jammes m'entraîne au jardin et me présente à chaque fleur dont il connaît le nom latin. Il met sa montre à l'heure d'un cadran solaire. Je m'étonne de ne point voir sa pipe en bois avec un bout d'ambre. Il y a renoncé comme à beaucoup d'autres fumées. Jammes nous raconte des histoires. Il n'abuse point du talent qu'il a de peindre les ridicules des gens avec une vérité qui assomme. Il aime trop les âmes pour cela. Je le vois rôder autour d'elles comme un chien de berger. Il excelle à leur couper la route qui ne les ramène pas au bercail. Jean de La Fontaine, ayant lu un jour les prophéties de Baruch, s'émerveillait et demandait à tout venant : « Avez-vous lu

Baruch? » *Ainsi Francis Jammes, émerveillé de sa foi, s'inquiète que chacun la partage.*

Cependant qu'il interroge Robert Vallery-Radot sur un point de la mystique, l'angelus sonne. Nous regagnons la maison. André Lafon marche à mes côtés, remarquable par son silence. Voici la fraîche salle à manger. On entend un coup de fusil dans la plaine. Jammes parle de Claudel. Le lièvre en civet fait s'incliner vers les assiettes fleuries tous ces fronts accoutumés au laurier; et quand il semble que le repas touche à sa fin, un pâté soudain nous promet de nouvelles délices. Gascogne, qui dira le goût succulent de tes figues déchiquetées par les oiseaux du ciel? Le champagne qu'envoya Gabriel Frizeau nous a procuré une vision sereine de l'existence. André Lafon se tait voluptueusement.

Un roitelet est entré dans la serre, parce que Jammes nous lit quelques vers de son poème : Jean de Noarrieu.

J'aime par-dessus tout cette vie de conversations interminables avec des maîtres et des amis. Nous nous sentons les coudes. Nous nous partageons l'avenir. Robert Vallery-Radot se lève soudain et prophétise : « *Nous remplirons Notre-Dame et sur la foule s'éploiera la bannière de notre corporation, peinte par Maurice Denis...* »

Je pense à vous, ombrages de la Chesnaie, lorsque vous abritiez le fiévreux Lamennais et que l'adolescent Charles de Montalembert, le jeune Henri Lacordaire et Maurice de Guérin écoutaient passionnément cette voix orageuse. Mais ceux qui vivent les heures de Lassagne n'inclinent pas à l'hérésie. Ils parlent de l'Église avec cette passion de servir et d'obéir qui distingue notre génération prosternée. Je me souviens d'un soir où Jammes évoqua Pie X entouré de ses cardinaux qui donnent leur avis. Le pape regarde le crucifix, l'approche de ses lèvres, et lorsque c'est son tour de parler, commence par ces mots : « *Voici ce que Notre-Seigneur Jésus-Christ m'ordonne de vous dire...* »

Le dimanche, nous nous sommes reconnus à la fraction du pain. Puis il a fallu nous séparer. Saint Augustin, avant sa conversion, forma le projet d'une vie commune avec ses amis. J'ai rêvé aussi d'un château de Gascogne qui nous abriterait tous pendant les vacances. Nos jeunes femmes en robes claires broderaient sur la terrasse. Les enfants se poursuivraient sous les arbres profonds et verts. Le salon serait vaste avec des orgues. On mettrait les livres en commun...

Mais un tel royaume n'est pas de ce monde, et pour nous éveiller dans sa lumière, il faut que d'abord nous nous endormions en Jésus-Christ.

FRANÇOIS MAURIAC.

(Les Cahiers de l'Amitié de France, novembre 1912*).*

* *

Que dire de François Mauriac que n'aient épuisé, depuis quelques semaines surtout, tant de hâtifs reportages ou de savants commentaires ; que ne puissent infirmer aussi ou contredire tant d'aveux épars dans son œuvre, tant de « confessions » habilement sollicitées, selon la mode d'aujourd'hui, à la radio? Lui, que ni son humeur ni son talent ne semblaient prédestiner à cela, devenu un homme public, dans le sens le plus étendu ! Lui, le prospecteur des retraites les plus mystérieuses du cœur, mainteneur et prince de la plus subtile prose française, proposé désormais à l'estime du plus vaste public international ! N'est-ce pas le bien-fondé et tout ensemble le paradoxe de cette distinction, si flatteuse parce que la plus haut proclamée de toutes, qui fait du Prix Nobel de François Mauriac le plus exceptionnel peut-être de tous ceux qui furent jusqu'ici décernés?

Notre ami appartient à la notoriété depuis trente ans, à la célébrité depuis vingt, depuis dix à la polémique la plus passionnée, celle sur quoi se fonde le plus sûrement ce qu'on appelle la gloire. Sa légende a commencé. Comment prétendre y ajouter quoi que ce soit sans violer, fût-ce involontairement, ce seuil que l'amitié seule à le droit de franchir et plus encore le devoir de respecter? Même et surtout si c'est d'avoir connu presque avant personne ce jeune provincial fraîchement débarqué à Paris (comme moi-même un peu plus tôt, avec la même défiance un peu farouche de ce milieu nouveau où il allait falloir plonger, plus civilisé certes qu'aujourd'hui, mais plus complexe aussi,) de l'avoir dès lors pressenti, aimé, admiré, si c'est, dis-je, ce privilège un peu mélancolique qui me vaut aujourd'hui d'avoir à m'exprimer sur lui dans cette maison qui est la sienne, parmi tant d'autres, plus qualifiés peut-être, mais moins embarrassés que moi d'avoir à le définir.

Du moins ne parlerai-je pas seul... N'emprunterai-je pas votre voix, vivants dispersés, chères ombres, que je vis, dès

ce moment où je le rencontrai, s'agréger presque aussitôt, former comme un noyau d'amitié, dur, compact, autour de lui? Je veux vous évoquer d'abord, André Lafon, qui nous aviez précédés dans son cœur, vous qu'il aima de prédilection, le seul peut-être de ses contemporains qu'il admirât, le premier qu'il pleura... comme il a rarement pleuré, auquel il consacra un de ses livres les plus nobles, puisé aux sources mêmes de l'âme. Je vous revois souvent, quand je pense à lui, silencieux, plutôt même taciturne, émerveillé pourtant dès qu'il ouvrait la bouche ! Car ce merveilleux Mauriac bornait, je crois, vraiment tout l'horizon de votre rêverie... Me démentirez-vous, Pierre Hepp, autre cher fantôme, féru alors de peinture, et qui rêviez d'un impressionisme nouveau, imprégné pourtant des principes éternels? Nous savions que la grande quoique toute petite Anna de Noailles vous voyait apparaître chaque jour, ponctuellement, dans sa ruelle, et cela vous parait à nos yeux d'un grand prestige... De son côté votre frère François, tout fier de sa foi nouvelle, nous entraînait, chaque fois qu'il le pouvait, aux conférences thomistes qu'hébergeait Louis Rouart, pourfendeur de Saint-Sulpice et rénovateur de l'Art Sacré (dont nos pieux blasphémateurs d'aujourd'hui feraient mieux de comprendre l'effort). Eusèbe de Brémond d'Ars méditait cependant à l'ombre de ses *Tilleuls de Juin*, mais du moins nous donnait à lire ses beaux vers, qu'hélas il conserve aujourd'hui dans ses dossiers. Son frère cadet Philippe, si grave, lui aussi, malgré son visage d'enfant, s'asseyait parfois au piano et nous jouait du Bach, car il annonçait déjà le grand organiste qu'il est devenu ; et je le relayais, désireux d'émouvoir à mon tour ce complaisant auditoire, en me laissant redemander toujours le premier mouvement de la *Sonate Au clair de Lune;* car ma connaissance précise de mes limites m'obligeait à m'en tenir aux *Andante*...

C'est donc dans ce cénacle (qu'il aurait pu trouver un peu « sérieux ») qu'apparut un jour notre Ariel et que, tout de suite, il se plut. « Enfin, un foyer retrouvé ! » me confiait-il le lendemain. Sans doute trouvait-il plus sévère encore, plus privé de véritable chaleur humaine, celui de son Cercle d'étudiants, le célèbre 104 de la rue de Vaugirard. Peut-être aussi

se sentait-il dès lors quelque peu las de ses débuts sans progrès dans un Paris qui lui semblait hargneux, trop réduit à son itinéraire habituel entre le 104, l'École des Chartes (qu'il fréquentait d'ailleurs peu) et quelques quartiers nocturnes... Tant il y a que jamais peut-être il ne passa plus vite au chapitre suivant...

Mais ne m'égaré-je pas dans ce pêle-mêle du souvenir?... Il ne saurait être en effet de cénacle sans foyer... Comment n'ai-je pas nommé encore les merveilleux animateurs de celui-là, Robert et Paule Vallery-Radot, auxquels reviennent d'avoir su faire jouer avec tant d'à-propos le hasard? Robert était déjà le très jeune animateur d'une très jeune Revue, *les Nouveaux Essais*, avec ses non moins jeunes camarades Jean-Louis Vaudoyer, en passe de devenir ce Brummel de la Belle Époque que nous continuons d'aimer, Robert de Traz, l'essayiste et romancier genevois qu'il nous plairait d'appeler plus tard le Vauvenargues de la Rue des Granges, quelques autres que j'ai nommés plus haut. Mais Robert était aussi et surtout ce visionnaire exalté qui savait nous faire croire à ses visions, et ce cœur inépuisablement généreux qui nous obligeait à les lui pardonner. Et Paule, (« notre sœur Paule » disions-nous d'elle) c'était cette jeune femme, dont le charme étrange, fait de sérieux jusque dans l'exubérance et de mélancolie jusque dans la gaieté, nous ensorcelait, et faisait de cette singulière maison une sorte de lieu féerique et familier où l'on se sentait pressé de revenir.

Notre jeune couple n'y vivait pas seul. Mauriac regretterait assurément de ne pas retrouver dans ces pages la grand-mère François et la tante Marthe ; la première, toujours si mince et droite dans son invariable fourreau de velours noir orné d'un col Médicis, et qui ne savait plus guère exprimer sa bienveillance qu'en agitant son petit mouchoir de dentelle ; l'autre, la sainte vieille fille au chef branlant, au dos tordu, aux yeux de braise, pétillante d'esprit, consumée de charité, charmante avec cela, aimante, aimée... Allais-je omettre le frère inséparable de Robert, le funambulesque oncle Georges, indispensable lui aussi à notre cercle par ses imitations d'une cocasserie irrésistible?...

C'était encore un temps où un jeune ménage dépourvu

de rentes pouvait très honorablement tenir table ouverte, pourvu que le génie de l'amitié s'en mêlât... Nous ne mettions certes aucune discrétion à venir nous asseoir à celle-là, car on y mangeait bien. A combien de joyeuses frairies n'ai-je pas participé dans cette salle à manger de l'avenue Wagram, où rien n'était joli, où le vieil acajou avait perdu son lustre, dont la fenêtre plongeait sur un affreux dépôt de taxis, mais où l'on se sentait le cœur, comme l'estomac, si fort à l'aise !...

Que de cendres sur tout cela : ces deux vieilles femmes disparues au cours de la première tourmente ; « notre sœur Paule, » au lendemain de la victoire, vaincue par son angoisse, impuissante à se ressaisir, et glissant lentement, avec le sourire d'Ophélie, dans un égarement mortel ; « notre frère Robert » enfin, devenu le Père Irénée, achevant loin de nous, sous le froc du Trappiste, une vie brisée, autant que par ce deuil, par l'échec apparent de toutes les grandes causes et des chimères folles auxquelles il avait si imprudemment prodigué ses dernières forces !... Mais j'anticipe encore... Revenons !

Un jour donc, où notre destin s'était sans doute voulu favorable — c'était vers la mi-février 1910 — Robert V. R... m'avait dit : « Si vous venez déjeuner demain, je vous ferai connaître un jeune poète très surprenant... » Bien que je fusse assez novice encore dans mon secrétariat de *la Revue Hebdomadaire*, j'étais assez saturé déjà de poètes surprenants... Les enthousiasmes de Robert me plaisaient par leur fougue, mais on devine que je ne m'y laissais pas toujours prendre... Je décidai pourtant de venir à ce déjeuner...

Parmi le cercle habituel rassemblé autour d'un bon feu crépitant, j'aperçus d'abord, adossé à la cheminée, ce grand jeune homme à la physionomie un peu singulière, dont la très légère asymétrie tenait, me sembla-t-il, à une paupière un peu plus lourde ; son allure de jeune poulain qui va prendre le galop avait de l'élégance... Je crois me souvenir qu'il était en jaquette... Cela se portait encore beaucoup... Tout de suite, et bien qu'il ne le cherchât nullement, il fallut l'écouter...

Raconterai-je ce déjeuner? Ce ne serait pas honnête. Je serais forcé d'inventer, et il aurait le droit de me démentir. Car tout ce que j'en ai retenu, c'est que « le jeune poète surprenant » m'éblouit par ses saillies, ses fusées, ses plongées subites dans la drôlerie ou la mélancolie... tel enfin — avec un peu moins d'assurance — qu'en lui-même quarante années ne l'ont pas changé... C'était si neuf pour moi, malgré tant d'autres rencontres dont j'avais attendu vainement quelque chose, si péremptoire, que je ne songeai pas à discuter avec moi-même : je consentais d'être annexé. Mauriac, alors apparemment si disponible, avait peut-être besoin d'un compagnon disponible. Je l'étais. Mon travail me laissait disposer assez librement de mon temps. Nous prîmes rendez-vous pour le soir-même, à l'Odéon — choix singulier — où l'on affichait, je crois, certaine *Nuit bergamasque*. Mais la représentation nous occupa peu. Avec la confiance admirable qui caractérise si souvent à cet âge les sentiments neufs, j'avais bien trop hâte de me délivrer d'un bagage de confidences à propos desquelles il m'importait de consulter mon nouvel ami. Peut-être aussi serais-je éclairé par les siennes... Pressentais-je déjà le romancier psychologue, le spécialiste de tant de problèmes difficiles? Mais s'il m'écoutait sans impatience, — et, de sa part, quelle preuve déjà d'amitié ! — il se confiait peu. Ses auditeurs de la radio ne viennent-ils pas d'apprendre qu'il se trahit parfois plutôt qu'il ne se confie? En ce temps, où la confidence surabonde, ils l'en estiment certainement davantage?...

Nous nous revîmes le lendemain, puis les jours suivants. Je crois en vérité que pendant les quelque trois années que dura encore sa vie de garçon, nos rencontres furent presque quotidiennes... A cette amitié née si vite, que je mets au rang des rares privilèges que me consentit le sort, je dois en tout cas de savoir que l'usure sournoise du Temps, la persévérante ingéniosité qu'il dépense à provoquer des divergences d'humeurs ou d'idées entre les amis les meilleurs, ne peuvent rien contre certaines solidités du souvenir.

Pour les amateurs de précision dans l'anecdote, et pour situer plus exactement cette rencontre, ou plutôt ces rencontres — car, ce jour-là, il ne rencontra pas que moi — qui

ne furent peut-être pas sans infléchir quelque peu le destin de notre ami, je dois ajouter qu'elles survinrent quelques jours après l'incident qu'il a maintes fois raconté lui-même avec son humour si particulier, son involontaire dérobade, au Cercle du 104, le jour où lui avait été confié l'honneur de complimenter l'illustre René Bazin ; et six semaines avant ce premier rayon de gloire que fit luire sur son front l'article, devenu vite fameux, de Barrès dans *L'Écho de Paris*. C'est donc à juste titre que « le groupe » qui venait d'accueillir en lui un Benjamin chargé de promesses, put dès lors se prévaloir, comme d'une faveur non partagée, d'avoir connu un Mauriac avant la lettre, en sa toute verte primeur.

Cet article !... Les jeunes d'aujourd'hui, intoxiqués par tant de slogans publicitaires, défiants de tant de gloires préfabriquées, et qui savent ce qu'en vaut l'aune, ce qu'il en reste après six mois, peuvent-ils même comprendre ce qu'un tel morceau de prose représenta pour nous? Comment il put à ce point réchauffer nos enthousiasmes, accélérer même, si j'ose dire, le rythme de notre collective amitié? Je me revois, en ce matin d'avril, effleurant du regard, sur le plateau du déjeuner, le journal où le titre prometteur apparaissait en tête de « la une », au-dessus de la signature prestigieuse !... Joie ou fierté?... De quoi était fait ce choc, d'abord? Je n'en pouvais croire mes yeux. Ainsi, c'était notre ami de la veille que désignait pour une grande renommée l'écrivain que j'admirais alors le plus et dont m'honorait le plus l'amitié !... Je courus chez l'autre François... (Nous n'avions encore ni les uns ni les autres le téléphone)... Il habitait à quelques centaines de mètres de chez moi... Robert V. R. m'y avait précédé... Mais avant lui, bien sûr, toujours le premier, le doux, le pensif André Lafon, ce jour-là déchaîné, plus heureux, certes, que s'il se fût agi de lui-même !... Nous nous congratulâmes, nous redisant combien un tel lancement était rare, serait efficace !... Chacun se rappelait alors que c'était un article de François Coppée qui avait lancé Pierre Louÿs... Mais de Coppée à Barrès quelle escalade, remarquions-nous, et qui se repèterait de Louÿs à notre ami !

Pour essayer d'ajouter quelque chose au bonheur de « l'article », je n'eus de cesse qu'on n'eût organisé quelque part une lecture de ces *Mains jointes*, devenues si vite un titre célèbre. Je ne sais plus quel récital poétique, en Sorbonne, et la bienveillance affectueuse de Mme Bartet, l'illustre sociétaire du *Français*, m'en fournirent le moyen... Sans toutefois autant de réussite que j'en attendais. Ce vaste amphithéâtre convenait mal à cette poésie intimiste. L'ample strophe lamartinienne de Robert V. R. (à l'honneur aussi ce jour-là), plus sonore, y rencontra plus d'échos. Je crus pouvoir en conclure que ce qu'il y avait de rare dans l'écriture de notre ami lui interdirait toujours les vastes audiences... On jugera de l'erreur d'un tel pronostic !...

Cependant une vie charmante s'organisait pour nous, dans cette atmosphère un peu exaltée, où nous mettions les bouchées doubles. Nos vagabondages, parmi ce monde que nous explorions, presque aussi nouveau pour moi que pour Mauriac, n'interrompaient qu'à peine notre interminable causerie. Que de contrastes dans cet emploi du temps si chargé : la découverte presque simultanée de *Lucien*, de *Jean* et de *Marcel* aux « mardis » de Mme Alphonse Daudet (il s'agissait, bien entendu, de Lucien Daudet, de Jean Cocteau et de Marcel Proust...) ; le salon « spiritualiste » du vieux M. de Pomairols, tant prôné par M. Bourget, (où je dois convenir que François M... ne se laissait entraîner par Robert V. R. qu'en rechignant un peu...) ; les premiers Ballets russes et l'envol de Nijinsky par la fenêtre, auquel nous venions assister parfois derrière le décor ; de bien raisonnables orgies à l'Abbaye de Thélême (Mauriac s'amusait parfois à y demander un tilleul) et dans un Montmartre si sagement conformiste qu'il étonnerait, bien sûr, les jeunes furieux de nos « caveaux » !... Qu'est devenu ce Mariotte, marin mué en musicien, dont nous goûtâmes si fort la *Salomé*, dans l'un de ces soirs nostalgiques où l'on a le tort de ne demander à la musique que son opium?... Je ne sais pourquoi ma mémoire isole ces « repères » plus que d'autres, dans cet autrefois !... Finissons sur cette vision piteuse : un retour du *Pré-Catelan*, dans l'aube trempée de pluie d'un dimanche de printemps...

Nous nous étions trop attardés pour nous assurer un taxi... Le bois de Boulogne, en ce lugubre matin, nous semblait plus long à traverser que la forêt de Fontainebleau... Notre sœur Paule défaillait sous son grand chapeau défleuri... et nous avions peine, Mauriac et moi, à la soutenir, pendant que l'oncle Georges suivait en sifflotant, lâchant de temps à autre un calembour un peu gras, auquel personne ne comprenait rien, et que Robert rêvait aux étoiles absentes en pensant à sa messe de six heures.

Survint la première querelle... Combien désintéressée, d'ailleurs, étrangère à nous-mêmes !... La *Jeanne d'Arc* de Péguy venait de paraître, produisant enfin au grand jour ce petit homme, enseveli depuis quinze ans déjà dans l'obscure boutique des *Cahiers* et dans son labeur obstiné... Je savais que Barrès — encore lui ! — prêtait la main à cette propagande, où, cette fois, je n'étais plus complètement d'accord avec lui. A ce point que, dans *La Revue Hebdomadaire*, tout en rendant hommage à la sincérité de Péguy, à sa tendre piété envers la Sainte, au pouvoir d'incantation de sa litanie, j'osai contester l'authenticité de son « procédé » : jargon et ronron. Audace, certes, très téméraire, puisque c'était, je crois, mon premier article de critique. Cet article atteignit son objet, et même le dépassa, en soulevant une sorte de scandale que l'intéressé grossit démesurément en m'assénant un pavé d'une lourdeur exceptionnelle : quatre cent cinquante pages de sa compacte prose !... Pauvre cher grand et héroïque Péguy, que j'aime et admire tout de même, je crois, comme il le mérite ; auquel quarante années de commentaires et d'exégèses, depuis sa mort, quarante années d'interprétations et d'annexions successives et contradictoires n'ont pas encore permis de prendre ce visage définitif, cette signification *ne varietur* que recherche toujours, s'agissant de quelqu'un de grand, tout impartial historien des Lettres. On me dit que cela continue, et qu'aujourd'hui même, dans la petite chapelle où l'on célèbre chaque mois son culte entre initiés, les catholiques progressistes prétendent se le réserver, en dépit de la protestation loyale du cher Daniel Halévy, pourtant mieux qualifié que d'autres

pour en connaître! Quand laissera-t-on Péguy *reposer?*...

Barrès ne me blâma pas. Il avait l'esprit assez vaste pour être capable, en pareille matière, d'opinions sincèrement contradictoires. Et puis il avait de longues presciences... Mauriac, au contraire, me semonça... Nous avons continué de différer parfois d'avis sur quelques-unes des grandeurs les plus établies de ce temps, si fécond en fausses valeurs!... (Je ne veux prononcer aucun nom...) Mais notre foncière entente, que je sache, ne s'en est jamais trouvée atteinte...

La question du voyage en Italie devait inévitablement se poser... Elle se posa. Non que Mauriac en fût précisément impatient. Il n'aime pas les voyages. Il s'est expliqué souvent sur cette incuriosité, qui est totale... Mais, cette fois, peut-être sentait-il naître en lui une certaine curiosité, moins de l'Italie que de « Mauriac voyageur en Italie »... Au vrai, il s'agissait pour lui moins d'un voyage que d'un rite, de cette initiation rituelle voulue par tant d'écrivains!... Quant à moi j'avais déjà parcouru en tout sens cette « seconde patrie ». Je pouvais donc me charger de l'organisation matérielle du voyage, au besoin jouer le cicerone... Nous partîmes...

Nous avions convenu de ne point nous hâter... Notre première étape serait donc Amphion, sur le lac de Genève, où Mme de Noailles nous attendait... Depuis « l'article », elle témoignait de quelque impatience à connaître cet autre « jeune pâtre », découvert par le grand berger qui lui importait tant : n'avait-elle pas qualifié ainsi, dans son plus récent recueil (l'un des plus beaux, *Les Vivants et les Morts,)* un poète de vingt ans dont la ferveur l'avait touchée et qui occupait alors son imagination... et peut-être son cœur... C'est de ce Henri Franck, hélas déjà touché par l'aile funèbre, de sa *Danse devant l'Arche* qu'elle nous entretint surtout, pendant ce long après-midi, dans cette chambre si curieusement close à la lumière du jour, et où cette reclusion étouffante, malgré les magnifiques jaillissements de son lyrisme, finirent par nous rendre impatients du beau lac si proche!... Mais elle n'en finissait pas d'essayer ses prestiges sur le pâtre bien vivant...

Le lendemain, ce fut la charmante Bergame, méconnue

parce que à l'écart de la grande ligne, précieux fragment d'un moyen âge intact !... Mais, en dépit des merveilles entassées là, sans doute le moyen âge nous intéressait-il alors moins que notre âge... Nous devisions un peu bêtement, ce premier soir, des étapes si courtes de la jeunesse : un très jeune homme, une jeune homme, un homme jeune, un homme encore jeune, un homme plus très jeune... et ces nuances nous semblaient sans doute comporter un grand sens... Le café était à l'enseigne *Degli Amici*, et j'y voulais voir un présage, du moins quant à la concorde qui devait présider à ce voyage...

Elle devait être mise presque aussitôt à l'épreuve ! A Vérone, en effet, François me signifia tout net que cette Ville des Amants ne l'intéressait guère, Shakespeare l'en ayant assez informé, et qu'il souhaitait prendre sur moi quelque avance, afin d'arriver *seul* à Venise et d'y éprouver *seul* les premières impressions qui décident souvent du reste... Il en redoutait trop une déception... On comprendra sans peine que la déception fut pour moi... Je sus réagir... Ayant reçu consigne de me morfondre pendant quarante-huit heures, je finis par transiger à vingt-quatre. Mais jamais Roméo et Juliette ne m'ennuyèrent autant : n'ai-je pas craint l'autre jour, au Théâtre Français, qu'il ne me fût resté quelque teinte de cette humeur?

Le lendemain nous nous rejoignîmes donc... Il m'apparut que ma docilité avait nettoyé le ciel de toutes ses ombres et je ne voulus plus connaître que l'agrément infini de voir mon ami « flairer » à chaque pas la merveille dans cette ville grouillante de merveilles... Et c'était aussi bien un visage, l'arcade d'un pont, un nuage sur un campanile, un reflet sur la lagune, que ce qui s'y entasse dans les palais, les églises et les musées. Il se révélait, en toutes ces rencontres, surtout fidèle à son naturel. Les triomphantes allégories du Véronèse, au Palais des Doges, ses Déesses trop mamelues, ses nautonniers trop musclés, cette inépuisable orgie de formes et de couleurs, le laissaient assez indifférent. Au musée le raccourci célèbre du *Miracle de saint Marc*, du Tintoret, ne le touchait guère plus que la non moins illustre mais plus ennuyeuse *Assomption* du Titien. Par contre, avec quelle dilection il aimait à contempler le sommeil de la petite Ursule, dans

sa chambre monacale si suavement peinte par Carpaccio! Comme s'il espérait surprendre le secret de cette paix! Ce qui ne l'empêchait pas de s'enfiévrer de nouveau chaque soir, à l'heure où les gondoles se chargent de musique. Alors Attilio, le gondolier que je retrouvai pendant vingt ans à chacun de mes voyages, nous emmenait un peu plus loin dans la lagune, vers le silence...

★

Pourquoi m'attarder à ces voyages, quand chacun sait que Mauriac est l'homme d'un terroir?... J'aurais voulu le faire revivre à Saint-Symphorien, ce grand chalet dans la pinède, qui vit ses jeux d'enfant plus souvent que la terrasse aux vastes horizons de son beau Malagar... Les siens s'y rassemblaient alors pour le rite sacré de la chasse aux palombes... On le découvrait là si mêlé aux racines de cette forêt landaise que je n'ai jamais pu lui reprocher, comme tant d'autres, cet unique décor de ses livres et de son théâtre... N'a-t-il pas réussi à y enfermer l'univers des passions humaines?... Mais cet univers déchu et condamné, son invincible poésie, qui transfigure tout ce qu'elle touche, n'a-t-elle pas réussi à le sauver de sa monotonie autant que de sa laideur?...

Me voici déjà sorti de mes limites... Mauriac a terminé ses préparations. Depuis trois ans, depuis *les Mains jointes* et l'article, il n'a publié qu'un second recueil de vers, *l'Adieu à l'adolescence.* Le temps des livres est venu. Celui du mariage aussi. Dès longtemps, il a voulu se marier jeune. Il va se tenir parole. Comme nous disions « notre sœur Paule », notre petit groupe dira : « Notre amie Jeanne » avec une gratitude sans cesse renouvelée pour l'incomparable associée et protectrice d'un talent et d'une œuvre qui nous sont également chers.

La guerre qui va bouleverser le monde ne changera rien de ce qui est constitutif de Mauriac et domine son œuvre : son sens des réalités invisibles, sa certitude d'une vérité

rédemptrice... C'est pourtant dans le temporel que va commencer la réussite promise par un grand aîné. Mauriac appartient désormais au grand public. Laissons à d'autres la parole...

François Le Grix.

* *

LES AMÉRICAINS DANS MA VILLE

Dans ma ville peuplée d'Américains, les maisons du temps de Louis XVI ne sont pas devenues des « gratte-ciel » et les balcons anciens suspendent toujours sur les rues leurs volutes exquises. Mais une foule d'exposition universelle encombre les trottoirs et Théophile Gautier n'oserait plus, comme en son Voyage aux Pyrénées, *se moquer de nos trop larges voies dont les habitants n'atteignent pas à peupler le désert. J'aime cette immutabilité du décor où se joua mon adolescence. Ici, les vieux quartiers ne disparaissent pas, éventrés en quelques mois par des boulevards Raspail. Pas une façade qui ne me soit amie. Au bord du fleuve plein de voiles et de mâts, les attiques de la douane se dessinent toujours comme les architectures que peint Claude Gellée dans ses ports fabuleux. Derrière les hautes grilles d'or, sur la terrasse du jardin public, d'autres enfants s'amusent aux mêmes jeux, chantonnent les mêmes rengaines dont nous usions pour savoir qui « clumerait ». Mais plus personne à qui sourire en touchant son chapeau. Nulle jeune femme entrevue ne me rappelle cette petite fille de qui j'écrasais les pieds aux cours de boston de ma dix-septième année. Pas une qui, autrefois, ne portât pour moi, sur une invisible étiquette, le chiffre de sa dot, ses alliances, sa position exacte dans une ville hiérarchisée à l'infini, où la rue que vous habitez, la sorte de vin que vous vendez, d'autres éléments plus subtils vous situent à votre place entre l'armateur et le négociant, entre le marchand de vin et celui de morues. Où est le temps des fonctionnaires humiliés à qui le haut commerce chantait pouille? Une vague immense d'Américains, de réfugiés, recouvre ce petit monde d'autrefois. Endeuillées, souvent apauvries, les vieilles familles louent à*

prix d'or leur installation de la ville et, tapies dans leur maison des champs, se nourrissent avec des pommes de terre et des lapins de choux, en attendant que la guerre finisse.

Des camps d'Américains qui cernent la cité, les camions amènent chaque soir leur cargaison d'enfantins et joyeux géants, entassés debout au point qu'à aucun virage ils ne vacillent. Sur la place principale, devant l'hôtel de l'Y. M. C. A. (Youngmen christian association), *ils débarquent. Les jeunes visages se penchent aux fenêtres illuminées. Un orchestre fait rage; les Parisiens se peuvent croire dans une villégiature du temps que les mers qui baignent la France étaient, aux jours chauds, jalonnées de tziganes et que le vieil océan venait mourir à des terrasses de casinos. Sur cette ville où tant de jeunes hommes s'accumulent, des femmes venues de partout, s'abattent. Celles de qui l'éducation ne fut pas négligée et qui parlent l'anglais, ont lieu de bénir le don des langues qui leur fut départi. Les marins américains pareils, avec leur serre-tête blanc, leurs pantalons évasés, à des personnages de comédie italienne et d'embarquement pour Cythère, traînent après eux tous ces cœurs faciles et les chassent de la main comme des mouches. Au coin des rues, elles se posent par plaques. Il faut défendre contre eux-mêmes ces grands garçons à visages d'enfants. A l'entrée de certains quartiers, des policemen veillent, armés de courts bâtons moins pacifiques, certes, que ceux de nos sergents de ville : ces matraques, retenues au poignet par un cordon de cuir, sont un argument à quoi l'apache, qui le reçut à la nuque, ne trouvera jamais plus rien à répondre... Seuls, Annamites, Marocains, Chinois, toute la main-d'œuvre multicolore des quais, envahissent librement les voies étranges où des créatures vêtues de safran, de rose, d'indigo, montrent, sur leurs drôles de corps de bébés incassables, des figures peintes d'idoles. Mais la douceur de leur commerce est heureusement interdite à nos beaux alliés. Ils se consolent en jouant à la balle au milieu du trottoir. Ils se la renvoient de leur main gantée, avec une vigueur telle que le passant qui la recevrait, serait assuré de voir trente-six chandelles. Mais ces soldats qui souvent ont des mouvements de reins, des gestes de pelotari, sont sûrs de leur adresse et nous aussi, qui circulons avec quiétude dans leurs tirs de barrage.*

O ma ville, ma ville guindée et un peu morne, à travers ta fièvre d'aujourd'hui, je te revois telle qu'adolescent je t'aimais en croyant te haïr. A la terrasse du café de B... *on se montrait le ténor Escalaïs, toulousain, idole du « paradis » et qui, le soir, lancerait sa note fameuse. Le beau monde, à l'orchestre, se piquait de froideur, applaudissait du bout des doigts, dans cette salle*

que l'architecte Louis construisit pour un public restreint : des colonnes admirables séparent les balcons en corbeilles où ne devaient tenir que deux ou trois robes à paniers. Mme Régina Badet se souvient-elle qu'encore inconnue, elle dansait la Zingara *sur la scène de ma ville natale? Que ne demanda-t-elle à l'écolier que j'étais son horoscope? Je lui eusse prédit sa gloire. En ce temps-là, un certain Sem s'amusait à croquer des silhouettes sur le cours de... Il a fait, depuis, quelque chemin. Pour se reposer du* Trouvère *et du* Pré aux clers, *les dilettantes cherchaient aux concerts du cercle philharmonique, de la musique sérieuse : Mme Georgette Le Blanc y parut un soir, les pieds nus. Une ceinture d'écailles d'argent retenait sous les bras sa tunique grecque : en vain chanta-t-elle, avec peu de voix, mais bien de l'habileté, la* jeune religieuse *de Schubert, mes concitoyens furent choqués et jurèrent inacceptables ces pieds nus.*

J'ai voulu reconnaître les lieux où nous menaient autrefois les mornes promenades dominicales, au long du fleuve boueux, vers les coteaux de L... Il ne reste rien de cette triste campagne. Des quais indéfiniment la recouvrent, sillonnés de locomotives américaines. A perte de vue les grues géantes tendent leurs bras sur les eaux lourdes. Des camions entretiennent un nuage épais à travers quoi apparaissent sur des montagnes d'anthracite des démons noirs, mais beaux, qui mordent, en riant dans des fruits verts.

Ma ville, tu demeurais immobile naguère, dans la boucle du fleuve. Nonchalante, tu attendais que les vaisseaux vinssent jusqu'à toi par un chenal difficile. Tu ne daignais leur offrir que tes merveilleux vins, tes « Graves » qui laissent dans la bouche un goût de fleur, tes « Sauternes », liqueur de soleil où le feu couve des étés torrides. Tu ne devenais qu'à contre cœur une cité industrielle. Mais des jeunes hommes sont arrivés de l'Ouest. Ils t'ont réveillée, princesse endormie. Tu ne laisses plus les vaisseaux venir à toi; tu vas au-devant des vaisseaux; tu allonges passionnément tes quais vers l'estuaire; tu tends les bras à l'Océan. Je suis revenu en « gondole ». J'ai vu la ville se rapprocher de moi qui me souvenais d'anciens retours, lorsqu'au-delà de la soirée dominicale et du repos nocturne, la journée du lendemain m'apparaissait claire, sèche, pleine d'embûches, d'épreuves : une mélancolie sans nom en moi se cristallisait. Voici le débarcadère au cœur même de la ville : de délicats balustres limitent une place immense et deux colonnes rostrales sont les deux montants d'une arche invisible. L'Océan fumeux des toits porte les vaisseaux des églises. Le port est voilé des vapeurs roses dont Baudelaire a parlé dans le Balcon, *ce poème qui, selon Claudel, fut composé ici.*

Je débarque. Je reconnais chaque pierre et ne reconnais aucun visage. Un Américain s'efface pour laisser passer une jeune femme. Un autre ramasse la balle d'un petit garçon. Ils ont le désir de plaire. Ils plaisent en effet, ces beaux étrangers à qui tout est simple, même de se marier. L'un d'eux voit au skating une jeune fille, décide qu'il l'épousera et l'épouse dans les quinze jours. Elle ignore l'anglais, il ne sait pas un mot de français. Inquiète à vingt-cinq ans de ne plus trouver de mari, elle accepte cette destinée mystérieuse. Le tendre regard de ce jeune géant inconnu la rassure. Où va-t-il emporter la petite Française? Il est venu dîner avec des camarades chez sa fiancée. Avant le repas, les convives se sont enfermés dans le cabinet de toilette pour d'interminables ablutions. A trois heures du matin ils dansaient et chantaient encore...

Le dimanche soir, les camions ramènent dans les camps des milliers de soldats en kaki. Une foule immense, une foule amoureuse bat comme un flot la file des voitures chargées d'hommes. Une à une, elles démarrent au milieu des rires, des cris, des adieux. Des mains se désunissent. C'est un arrachement. La cargaison chantante s'éloigne vers les landes tristes, où sous la tente, plus d'un mesurera l'effroyable distance qui le sépare des cœurs bien-aimés. Nous disons : « Les Américains, » sans songer que chacun d'eux a une mère, des amis, une fiancée... L'individu n'existe plus. Il ne reste que les grains de blé d'une moisson immense, les grains de raisin d'une vendange unique. Aux Dardanelles, à Salonique, à Vladivostock, en France, au Maroc, on transporte des chargements humains où toutes les races sont confondues. Culture du moi, Autonomie de la personne humaine, *beaux mots dont je me souviens, en regardant le défilé interminable de ces camions; les jeunes hommes entassés n'y ont plus qu'une existence collective, emportés à des milliers de lieux de leur demeure, comme de la poussière dans la nuit. Et certes, nous savons que toutes ces destinées sont sacrifiées à une œuvre qui vaut bien ce prix infini. Tout de même, ces visages pressés, ces yeux que je ne distingue pas les uns des autres, ils ont reflété les plus divers paysages, les savanes des Florides dont le nom signifie Pâques fleuries, la Louisiane, filleule des rois de France, l'Indiana... Une âme aimée les attend dans une chambre, au fond de cette rue d'Astoria, de Richmond, de Releigh, d'Harrisburg, qui leur est familière comme à moi la rue et la maison, où j'écris paisiblement ces lignes. Ils passent; et comment ne pas soupirer après Pascal : « Que de royaumes nous ignorent? » Le silence éternel des espaces qui effrayait l'auteur des* Pensées, *me paraît, ce soir, moins redoutable que celui de ces milliers de cœurs inaccessibles.*

Pourquoi chercher si loin? Acclame avec la foule ceux qui

viennent soutenir les vivants, remplacer les morts et qui auront, avec eux, au moins la communauté de la tombe. Écoute : pour la première fois depuis quatre ans, une rumeur de fête emplit la ville. Un camion est là encore plein de rires, de chants. L'orchestre joue la Marseillaise *et tous ces hommes soudain s'immobilisent, se recueillent. Leur bras levé pour le salut militaire accomplit un geste de religion. Ceux même qui ne partent pas et causent par groupes sur la place, jettent leur cigarette, demeurent debout jusqu'à la fin de l'hymne. Ces étrangers, qu'ils sont près de ton cœur à cette minute! Même espoir, même volonté, même foi : il n'y a plus qu'une âme là où tout à l'heure, tu t'effrayais de tant de races différentes.*

La foule se sépare et j'entends des réflexions : « Figure-toi, ma chère, il était en face de moi dans le wagon. J'avais fini de lire mon journal; il l'a pris, sans rien me dire, et m'a offert deux sous... » Quelqu'un dit : « Ces Américains, au moment de l'assaut, il paraît que pour y aller plus à l'aise, ils tombent le paletot... »

Il reste encore un peu de jour. Il faut l'aller voir mourir sur le fleuve. Devant les..., un bateau de l'Union est amarré. Au son du banjo, les minces marins vêtus de blancs dansent en se tenant la taille, puérils et graves comme des pierrots de fêtes galantes. Plusieurs sont étendus à l'arrière et regardent, sans rien dire, le bas du ciel où le soleil s'est enfoncé vers le nouveau monde.

FRANÇOIS MAURIAC.

(*La Revue hebdomadaire,* 28 septembre 1918).

* *

A cette « opération Jugement dernier » où tous les morts étaient ressuscités en habit et cravate blanche, et qui s'appelait le banquet de *la Revue des deux Mondes,* je me souviens d'un Mauriac s'échappant à demi suffoqué, après le dernier discours. Il faut dire que, cette année là, les vérités premières étaient tombées en averse drue dès la première harangue académique... Après quoi quelques-uns des personnages

les plus vénérables de l'État, admirablement conservés, avaient filé un couplet sur « l'énorme tirage » de la revue, et ce haut conseil de l'Armée, de la Politique et de la Diplomatie s'était changé en carrousel publicitaire.

— Une assemblée comme celle-là, fit Mauriac en s'engouffrant dans le « tambour » de l'Interallié, prouve mieux qu'aucun sermon l'insignifiance de toute réussite humaine ! Et avez-vous noté l'odeur d'eau de Cologne qui se dégageait de ces vieillards?...

Au café où nous allâmes ensuite nous asseoir, il fallut quelque temps à notre ami pour se remettre de cette soirée, qui était rituelle au temps de ce que l'on a appelé, depuis, « les années folles. »

Au déjeuner qui fêta, en octobre 1928, au Claridge, la quatre centième représentation de *Vient de paraître* Mauriac fut de ceux qui se levèrent, au dessert, pour célébrer le succès d'Édouard Bourdet. Je ne l'avais jamais entendu parler en public, et des amis de jeunesse de l'auteur des *Mains jointes* m'avaient assuré que l'éloquence n'était pas son fort. (Président d'un cercle d'étudiants catholiques Mauriac, selon la légende, n'était-il pas demeuré court en souhaitant la bienvenue à je ne sais plus quel visiteur de marque? Et le lendemain n'avait-il pas pris le train pour Bruxelles afin de mettre la frontière entre lui et le lieu de son « déshonneur »?...) Mais devant les quelque quatre cent Parisiens attablés ce jour là, notre romancier s'exprima avec aisance, sinon avec le naturel, les trouvailles et les fou-rires retenus qu'il apporte dans les conversations particulières. Et les confrères, fort attentifs, qui se trouvaient là se sentirent désarmés devant cet aveu :

— Lorsque son cœur bat la chamade, l'homme de lettres porte aussitôt, l'air inquiet, la main à son côté... pour voir s'il a bien pris son stylo.

Dans l'épreuve du dîner en ville, quelle bonne surprise, après l'arrivée de ce que nous appelions les figurants Borniol, de voir tout à coup surgir Mauriac, dans l'embrasure de la porte du salon ! Alors le spectre de l'ennui, caché derrière les tentures et qui s'apprêtait à nous suivre derrière notre chaise

durant tout le repas, n'avait plus qu'à décamper ! Un mot à demi murmuré, parfois même un simple clin d'œil, et c'en était fait... La vieille poupée de gauche se trouvait démontée pièce à pièce, et le pantin de droite ouvert du haut en bas, livrait ses ressorts, un peu de sciure, tous ses secrets. Je me rappelle, entre autres, un samedi soir rue Saint-Dominique chez une maîtresse de maison, poète à ses heures (qui n'étaient pas les nôtres), et qui conviait près d'elle les causeurs les plus réputés pour le plaisir, semble-t-il, de cribler leurs monologues de continuels « Hein? Quoi? » du plus curieux effet. (Cette habitude lui avait valu le surnom de « Comtesse Coin-Coin »). Jacques-Émile Blanche, je ne sais plus pourquoi, s'était emparé ce jour-là de Delacroix, ne le lâchait plus, essayait de le démolir comme s'il se fût agi d'un contemporain. Mais l'hôtesse interrompait comme d'habitude le réquisitoire de ses appels de canard, et le peintre, dont l'irritation redoublait le bredouillage, répétait vainement :

— Attendez, Ma-madame, attendez donc !

Enfin nous eûmes le verdict : « Delacroix, la plus grande erreur du XIXe siècle ! » à laquelle Max Jacob fit écho d'un hâtif : « C'est le roi des pompiers ! ... » Suivit un silence de catastrophe que rompit un portraitiste mondain présent à la fête et qui revendiqua, modestement il est vrai, « le droit d'admirer... les petites toiles. »

La séance terminée, et alors que nous nous trouvions dans le salon où brillaient deux Corot et un admirable portrait de David, je demandai à Mauriac s'il travaillait d'après nature, si des scènes comme celle dont nous venions d'être témoins se transposaient ensuite dans son imagination de romancier. Étourderie de ma part, car je crois, à relire les notes prises alors, que le dîner de la rue Saint-Dominique eut lieu en 1931. Or, dans *Destins*, qui avait paru trois ans avant, l'auteur avait crayonné quelques silhouettes mondaines qui, visiblement, n'avaient pas été prises sur le vif. Et en 1932 Mauriac devait nous préciser lui-même l'une des caractéristiques de son œuvre qui est de s'être entièrement fixée par avance dans le jeune provincial qu'il fut. Vous vous rappelez ce passage de *Commencements d'une vie* où Bordeaux parle à l'adolescent qui va la quitter : « Moi, ta ville, j'ai tout déversé à la fois

dans ton berceau. Tu portes partout avec toi la matière de tes livres. Grâce à moi, tu souris si l'on t'interroge : « Avez-vous le sujet d'un nouveau roman? » Tu n'en as qu'un qui est moi-même et toi-même confondus, et qui est inépuisable : tes livres s'en détachent, comme les soleils d'une nébuleuse ».

A l'un des déjeuners que donna, en 1928, Pierre Brisson, alors directeur des *Annales*, Mauriac se trouva voisiner avec une espèce humaine bien différente de la sienne, l'homme politique. Il y avait là Louis Barthou, à la mémoire littéraire inépuisable et riche, aussi, d'une vaste culture musicale, et Henry de Jouvenel. Bidou et Maurois, composèrent bientôt un sketch sur la prochaine crise ministérielle :

Monsieur de Jouvenel, Doumergue vous attend!
C'est un vers de Hugo, ou plutôt de Rostand!...

Mauriac ne riait pas moins que nous tous, je crois, mais le parisien d'adoption se distrayait moins que ne s'étonnait le provincial scandalisé qui a toujours subsisté en lui.

— Ces hommes politiques que je trouve spirituels, me dit-il plus tard, me donnent aussi de mortelles frayeurs pour mon pays quand je les vois si légèrement s'amuser d'eux-mêmes... » A cette époque Mauriac ne s'intéressait pas directement à la chose politique, et en avait donné les raisons à *la Revue hebdomadaire* de François Le Grix, dans une réponse à l'enquête menée par Roger Giron et par moi-même sur « la jeunesse et la politique ».

D'autres diront aujourd'hui, ou demain, le Mauriac du tête-à-tête, des confidences, de l'inquiète adolescence prolongée... J'ai voulu cette fois noter un aspect secondaire, peut-être, mais peu connu de l'écrivain : cette vivacité d'enfant terrible qui paraît rarement dans ses romans et dans ses pièces de théâtre, et qui pourtant n'a jamais cessé d'habiter le futur Nobel de 1952. L'an dernier, à une réunion où un bel esprit vantait *la Mort dans l'âme*, Mauriac interrompit à brûle-pourpoint le discoureur :

— Eh bien, monsieur, pourquoi aimez-vous donc ce roman de Sartre?

— Mais d'abord... parce que je le trouve bon !

— Moi, monsieur, je l'aime surtout parce que je le trouve mauvais !...

J'avais envie de crier « Touché ! », comme il y a vingt-cinq ans.

ROBERT DE SAINT JEAN

* *

Jean Cocteau me disait une fois : « Tous nos amis deviennent ambassadeurs ou académiciens. Tu ne trouves pas ça comique? — Non, Jean, c'est seulement parce que nous vieillissons, lui répondis-je. — Tu crois? Ah ! oui, tu as raison. » Mais dans notre conversation désabusée sur l'âge et les honneurs, nous n'avions pas été jusqu'à prévoir le prix Nobel, pour l'un de ceux qui faisaient partie de nos lointains souvenirs d'amitié.

Et voilà que c'est arrivé, et voilà que je le trouve toujours jeune, le cher François Mauriac chargé de gloire, dont la silhouette élégante et fragile n'a pas changé depuis que je le rencontrai, au moment de mon mariage avec Édouard Bourdet.

Des amis communs, bordelais bien sûr, nous invitèrent ensemble à un dîner, qui devint bien vite un repas traditionnel, en réunissant plusieurs fois par mois les amateurs de bons crus de la Gironde. Jeanne Mauriac, mince et gracieuse comme une petite chèvre noire, avait déjà trois enfants. Elle laissait gentiment à la maison ses soucis de jeune mère, les rhumes, les rougeoles, les varicelles, pour venir à ces réunions où parmi quelques amis de son enfance, elle amenait un François un peu rétif, qui masquait quelque appréhension sous une ironie préméditée, bien vite changée en bonne humeur, les vins aidant. Mais il avait, ce qu'il a encore, la faculté de s'ennuyer très vite, comme celle aussi de se repentir de s'être amusé ou d'avoir fait trop bonne

chère, s'il se réveillait le lendemain fatigué de la soirée de la veille.

Tout cela, dès alors, faisait de lui un convive difficile, et eût-il agi ainsi par coquetterie, qu'il n'eût pas réussi à donner plus de prix à sa présence : on ne souhaitait que lui plaire. On aimait ses caprices, ses goûts et ses dégoûts, sa vitalité et sa lassitude, et jusqu'au soupir d'accablement qu'il laissait échapper soudain, lorsqu'il trouvait que la conversation ou la gaieté avaient assez duré.

Ces sautes d'humeur, Édouard Bourdet au cœur ombrageux aurait pu bien souvent les mal accepter. Mais il les observait avec la gravité qu'il mettait à toutes choses, et lorsque sa curiosité en fut passée, l'amitié entre Mauriac et lui était déjà de celles qui vont au-delà des susceptibilités du moment.

Au reste, il était impossible qu'il n'y eut pas entre eux, et souvent, le frottement irritant de deux tempéraments opposés : Édouard Bourdet lent, réfléchi et par scrupule prudent dans ses jugements, François Mauriac passionné, instinctif, aux irrépressibles premiers mouvements ; mais tous deux capables d'une même violente intransigeance sur les questions essentielles du cœur, de l'honnêteté, du courage. Aussi s'estimaient-ils, en dépit des contrastes de leurs caractères, et ils aimaient à vivre parfois l'un près de l'autre.

Ce fut d'abord à Tamaris, dans le Var, où les Mauriac vinrent faire un premier séjour chez les Bourdet. François ne possédait pas encore Malagar, et songeait à acheter une propriété aux environs de Toulon. L'amitié l'y poussait, mais l'amour qu'il porte à ses landes lui faisait trouver des inconvénients à toutes les maisons où ses hôtes, dans leur désir de voisiner le conduisirent patiemment. Au fond il n'aimait pas ce pays facile, ce ciel bleu, cette mer immobile, et cette villa blanche où il habitait, avec ses terrasses, ses fleurs, un jet d'eau. « Un décor, disait-il. »

Il y revint pourtant plusieurs fois, mais il n'y travaillait pas bien. Je me souviens avoir retrouvé dans un tiroir de la chambre qu'il occupait, un cahier d'écolier qui portait sur sa couverture : *Pygmalion I*, et dont les feuilles étaient restées blanches. Sans doute la vue sereine de la rade sous ses fenêtres,

le mouvement majestueux des grands vaisseaux rentrant au port, le gênaient pour concevoir l'horizon de grands pins blessés par la résine, nécessaire à la vie de ses créatures. Mais il s'amusait à flâner dans Toulon, et ne dédaignait pas d'aller quelque fois dans un de ses dancings, observer les manèges des dernières « petites alliées ».

Quelques amis parfois séjournèrent en même temps que lui à la villa blanche. Bernard Barbey avec sa femme, par exemple, pour un Noël ensoleillé mais glacé, et l'on veilla tard devant une grande cheminée où les pommes de pin crépitaient sur les souches d'olivier. Marc Chadourne un printemps, se trouva là aussi, avec François Mauriac. Au départ de celui-ci et de ses hôtes, il demanda à rester pour finir *Cécile de la Folie*. Comme je me préoccupais d'organiser en notre absence le confort de Chadourne et donnais quelques ordres à cet effet, François me dit : « Vous n'avez qu'à lui mettre une petite caisse avec du son. » Car il le comparait volontiers à un chat. Chadourne est en effet indépendant, silencieux, délicat et personnel. Sa façon de vivre, certaines de ses réactions amusaient Mauriac, qui répétait fréquemment : « Qu'il est drôle, ce petit Chadourne. » Marc ne se trouvait pas si drôle que cela, mais il était tout surpris et enchanté de découvrir un Mauriac détendu, taquin, et souvent très gai. Il ne se lassait pas de lui demander des récits de son enfance bordelaise, des anecdotes de collège, des histoires de couvent, que Mauriac racontait en forçant son accent du Sud-Ouest. Presque chaque soir il devait décrire à Chadourne la foire de Bordeaux, telle qu'il la fréquentait comme jeune garçon, et lui chanter une rengaine sur saint Antoine et son cochon. Le grave M. Mauriac...

Au retour des promenades en bateau, en automobile, Édouard et François bavardaient longuement avant dîner. L'auteur dramatique voulait intéresser le romancier au théâtre. Il lui racontait *Vient de paraître*, il désirait qu'il y collaborât. Maurice essaya, puis y renonça vite. « Je n'ai pas d'idée de pièce, dit-il un jour à son ami. Je n'ai que des personnages. » Et il lui parla de M. Couture. On sait ce qu'Édouard Bourdet fit pour que celui-ci devienne le protagoniste d'*Asmodée*.

Un été, cette fois c'était à Malagar, Édouard Bourdet apporta le manuscrit du *Sexe faible* qu'il venait de terminer. Il en fit une lecture, dans l'ombre fraîche des volets clos sur le salon campagnard. Mauriac riait, la main en éventail devant le visage, laissant couler entre ses doigts écartés un regard légèrement scandalisé.

Avant d'être le Maître de ce Malagar, Mauriac passait les vacances dans la propriété de sa mère à Saint-Symphorien, dans les landes brûlantes et brûlées d'incendies. Mme Mauriac y régnait sur de nombreux gendres et belles-filles. C'était un beau spectacle que cette vaste tribu réunie sous l'autorité paisible de cette vieille dame imposante. Des enfants paraissaient de tous côtés, filles et garçons noirauds et hâlés comme des bohémiens. A l'heure de la sieste, quand la maison était endormie, François Mauriac travaillait. Il n'était pas le seul : son frère médecin préparait ses cours à la Faculté de Bordeaux, son frère l'abbé composait ses sermons, son frère l'avoué écrivait un roman, il n'est pas dit que Claude déjà ne pensait pas à tenir son journal.

Plus tard à Malagar, François Mauriac joignit ses soucis d'écrivain à ceux du propriétaire. Il aimait à la fin du jour se promener dans ses vignes et je l'ai vu souvent faire soupeser à Édouard Bourdet les belles grappes poudrées de sulfate couleur turquoise, en parlant avec fierté des prochaines vendanges. Pourtant il arrive que la grêle vienne ruiner ses espoirs de récolte. Il accepte alors avec philosophie la destruction de ses raisins, comme il se résigne à voir souvent ses pins ravagés par le feu. Il tient de trop près à sa terre orageuse pour ne pas en admettre les caprices. Seul le coup de téléphone du régisseur lui apprenant le désastre l'irrite, en dérangeant le cours de ses pensées. Puis il s'apaise et s'incline devant les volontés du ciel de Malagar. Ainsi est-il : intolérant envers les contrariétés, soumis à l'inévitable.

DENISE BOURDET.

* *

LA GLOIRE DE GEORGES CARPENTIER

Si selon un mot fameux, nous ne sommes pas en France assez fiers de notre Malebranche, il faut convenir que nous le sommes assez de notre Carpentier. Assez, *d'ailleurs, ne signifie pas* trop. *De toutes les valeurs humaines, celle d'un champion peut seule être goûtée universellement : il n'existe pas cinquante Anglais ni dix Américains pour comprendre le plaisir que nous prenons à* Phèdre; *mais l'éloquence du poing est accessible à tout homme venant en ce monde. Surtout le « noble art », comme on dit, dispense à ses fidèles un précieux bien : la sécurité dans l'admiration; car le knock-out porte avec lui son évidence et si Georges triomphe de Dempsey, nous serons sûrs de détenir, le meilleur cogneur du monde habité.*

Les gens les plus fins admirent le génie de Claudel; d'autres, aussi fins, dénoncent son galimatias; Proust, qui m'enchante, semble illisible à plusieurs de mes amis. Enfin, autant que nous aimions Claudel ou Proust, il nous reste de l'inquiétude : ni l'un ni l'autre ne sont des valeurs tout à fait sûres. Mais ils bénéficient de notre indécision. Si Carpentier succombait sous les coups de l'Américain, son infériorité serait aussi démontrée que l'est aujourd'hui sa prééminence. La gloire sportive ne souffre pas d'éclipse. Vaincu, Carpentier serait-il encore Carpentier et le prix ne baisserait-il pas de ses casseroles en aluminium? Au contraire, le vieux Corneille, battu par Racine dans le tournoi de Bérénice, *demeure le grand Corneille. Une mauvaise pièce ne peut rien contre une bonne pièce; un combat malheureux peut beaucoup contre les anciennes victoires.*

Les adorateurs de Georges nous invitent eux-mêmes à confondre des ordres de grandeur si différents, ainsi qu'en témoigne l'enquête d'un journal du soir touchant l'issue du match Carpentier-Dempsey. Les plus éminents personnages interrogés, tels que MM. Coolus et Maurice Chevalier, proclament qu'ils parient pour Georges, parce qu'il est le plus intelligent : il paraît que le tout n'est pas de cogner dur; il faut que le poing demeure au service de l'esprit; et s'il est vrai que la face du nègre, de qui j'ai oublié le nom et qui fut champion du monde, ne révélait pas une vie intérieure intense, c'est vrai aussi que

Georges montre sur toutes les cartes postales le plus intelligent et le plus grave sourire. A cette insistance des initiés pour affirmer dans la boxe la part essentielle de l'esprit, je trouve une grande signification : jusques en ce dur siècle, les Français continuent de mettre au-dessus de tout l'intelligence, et les fervents du « noble art » professent, comme Descartes et comme Pascal, que la pensée fait la grandeur de l'homme. Pascal, adolescent mathématicien, tout brûlant de libido sciendi, *osait écrire à la reine de Suède que le pouvoir des rois sur leurs sujets n'est qu'une image du pouvoir des esprits sur les esprits qui leur sont inférieurs. Il appelait des souverains ceux qui sont élevés à un haut degré de connaissance. Bien éloignée d'être choquée, la reine lui répondait : « S'il m'était permis de m'échapper de mes vastes forêts, je volerais vers votre patrie, autant pour vous prier d'instruire une grosse ignorante que pour vous admirer de plus près. Vous êtes le précepteur du genre humain et le flambeau du monde... » Il est plus d'un roi, aujour'dhui, qui passerait volontiers l'Atlantique afin d'admirer dans la victoire de Georges le triomphe de l'esprit français, selon le procédé que vante une réclame fameuse : « Enfoncez-vous bien cela dans la tête. »*

Vainqueur de Dempsey, Georges sera le flambeau du monde moderne; une foule immense, à son retour, l'étouffera d'embrassements et l'étourdira de ses cris d'amour. Ah! ne soyons pas de ces esprits chagrins qui comparent à la pauvreté de nos poètes et de nos savants, à la misère de nos inventeurs, au dénuement de nos laboratoires, l'opulence que ce héros conquiert à coups de poing : son royaume est de ce monde et ce monde le comble, l'accable de ses dons. Au vrai, Georges a de quoi séduire les plus aigres intellectuels : il approche, s'il ne le réalise pas tout à fait, de ce type de l'honnête homme, cher à Pascal et au chevalier de Méré. Il n'est guère en effet de littérateurs et moins encore de philosophes qui ne portent enseigne ni qui ne sentent leur métier; leurs feutres et leurs cheveux dénoncent encore des poètes et les romanciers le sont jusqu'au bout de leurs ongles souvent tachés d'encre; et si beaucoup de jeunes écrivains d'aujourd'hui pratiquent les sports et se livrent, au soleil du matin, à des contorsions suédoises, il en est d'autres de qui l'échine ployée, la poitrine creuse et le petit ventre proclament de quel déni souffre leur corps. Les boxeurs de profession se signalent eux aussi, dès l'abord, par une figure martelée et bosselée. Rien de tel chez Georges qui porte l'habit avec une élégance stricte et dont le visage grec souffre de juste ce qu'il faut d'asymétrie pour rappeller ces Apollons qu'un coup de pioche effleura au moment de leur exhumation. Ses muscles ne roulent pas indiscrètement sous le drap de son habit du soir; et il doit décon-

tenancer les brutes qu'il assomme rien que par sa terrible grâce d'ange exterminateur!... « Il faut qu'on ne puisse dire ni il est mathématicien, ni prédicateur, ni éloquent, mais il est honnête homme. Cette qualité universelle me plaît seule. Quand en voyant un homme on se souvient de son livre, c'est mauvais signe. » Complétons cette pensée de Pascal : c'est également mauvais signe quand, en voyant une figure, on se souvient qu'elle fait profession d'être cognée. Cette exigence de Méré et de Pascal, nous la retrouvons déformée dans le peuple d'aujourd'hui; si au théâtre, au cinéma, sur le ring, il adore le gentleman cambrioleur, le gentleman boxeur, le criminel en smoking, c'est pour le plaisir d'admirer, en ce parfait homme du monde, délices du faubourg Saint-Germain, un être qui ne trahit pas sa spécialité. Qui niera que le charme propre à Georges Carpentier est de n'avoir pas l'air d'un boxeur ou de n'en avoir l'air (me confiait une dame) que juste assez pour que nous nous enchantions, à son propos, de ce qu'exprime le vers de Baudelaire :

Dans la brute assoupie, un ange se réveille.

En un de ces billets où surabonde le bon sens, l'oncle Bertrand, dans l'Écho de Paris, *se scandalisait de ce que le public, qui idolâtre le champion de boxe, ignore jusqu'au nom du champion d'escrime, « ce sport si français. » Comment le peuple ne mettrait-il le boxeur au-dessus du bretteur? D'abord le peuple toujours comprit mal les rites du duel, ces cérémonies qui, à force de n'être presque jamais funèbres, lui semblent ridicules; il préfère d'instinct un combat où, sans risquer sa vie ni celle de l'adversaire, sans déranger de témoins ni de médecins, sans frais de voiture et enfin sans prêter à rire, on rosse proprement la personne qui vous a marché sur le pied. Mais il est une raison plus profonde qui assure au champion de boxe la prééminence. L'entraînement, comme l'a conçu notre héros, réalise un équilibre physique, une harmonie qu'on admire rarement chez les maîtres d'armes. Peut-être, à son insu, Georges Carpentier flatte-t-il en nous la nostalgie d'Athènes, telle que nous la recréons en lisant* Phédon *et* le Banquet. *Il nous plairait de ne point douter du goût de Georges pour la métaphysique; nous souhaiterions qu'on l'ait vu au cours de M. Bergson. Les jeunes Athéniens, triomphateurs au stade, quand le front chargé d'une épaisse couronne de violettes, ivres et précédés d'une joueuse de flûte, ils rencontraient Socrate et que cet homme merveilleux commençait de les interroger, le cœur leur battait avec plus de violence qu'aux corybantes. Comme de jeunes Anglais d'aujourd'hui, ils vouaient leurs jours à la perfection du corps; mais ils savaient qu'ils possédaient une âme et que cette âme ne possédait de pire ennemi que ce corps. Recueillons l'enseigne-*

ment, chrétien déjà, que Platon met dans la bouche de Socrate : « Pendant que nous serons dans cette vie, nous n'approcherons de la vérité qu'autant que nous nous éloignerons du corps, que nous renoncerons à tout commerce avec lui, si ce n'est pour la nécessité seule; que nous ne lui permettrons pas de nous remplir de sa corruption naturelle, et que nous nous conserverons purs de toutes ses souillures jusqu'à ce que Dieu vienne nous délivrer. » Pour jurer que Georges, nanti de tant de gloire, d'amour et de dollars, est le mortel le plus heureux, il importerait de connaître sa vie intérieure : s'il risque tout l'enjeu de son bonheur sur son merveilleux corps, un knock-out de Dempsey suffit à sa ruine. Qu'il faudrait, au soir de ce désastre, que son âme n'eût pas été méconnue ni délaissée et qu'elle pût consoler et soutenir ce corps vaincu! Et c'est peut-être alors, pour tel esprit mal fait, que Georges commencerait de devenir intéressant! Mais, même vainqueur, dix mille maladies le pressent; veillir, c'est, petit à petit, mourir. Et le mépris de Socrate pour le corps ne nous aide en rien; la vraie doctrine sera celle qui, en conformité avec le réel, nous enseignera à aimer d'autant plus notre corps qu'il souffrira plus. La Prière pour le bon usage des maladies, *quel Carpentier, à un moment de son destin, ne gagnerait à la comprendre et à l'aimer? Même quand l'Église semble se convertir à la gymnastique avec clairons et tambours et jeunes vicaires poudreux escortant les patronages, les muscles ne l'intéressent guère plus qu'au temps où Bossuet, à la fin du cinquième chapitre du* Traité de la concupiscence, *admirait saint Bernard de ce qu'il redoutait la santé parfaite dans ses religieux... Mais ceci nous mènerait aux considérations les plus étrangères à notre sujet.*

Un jeune homme bien né a le goût de l'émulation; il veut exceller; il prétend être le premier. Battre les records, c'est l'idée fixe d'un véritable « sportif » et il y a là comme une usurpation par le corps de cette vocation spirituelle du chrétien : se dépasser soi-même. Carpentier propose aux jeunes Français cet idéal : être le plus fort, et nous n'en dénions pas la noblesse. Nous accorderons aussi qu'il comporte une discipline des instincts et que l'entraînement d'un « sportif » exige le renoncement à tout excès, de la frugalité, un ascétisme. Mais, outre que cette discipline, si elle est une exigence du corps et non de l'âme, ne sert de rien pour notre perfectionnement intérieur, osons dire qu'il ne nous est donné de nous dépasser nous-mêmes qu'au spirituel. Jacqueline Pascal avait raison de ne vouloir point mettre de limite à la pureté ni à la perfection; mais nos jeunes ambitieux du rugby, de la boxe et de la course à pied, de records en records, acquièrent une hypertrophie du cœur grâce à quoi la moindre atteinte de grippe, qui ne tuerait pas un enfant,

réduit à l'éternelle immobilité ces muscles dont ils étaient si glorieux. Cette hypertrophie n'est au vrai que l'image d'une autre enflure particulière aux « sportifs » et certes plus redoutable et que nous appellerons : l'orgueil physique. Il me souvient de l'un d'eux qui, à la moindre allusion à ses muscles, se déshabillait et les faisait jouer amoureusement, pareil à ces écorchés des livres de médecine. Ce sont d'assommants Narcisses; plus que les courtisanes, ils méritent qu'on les appelle des « fous de leurs corps ». Que de telles manies affectent la vie morale d'un jeune garçon, c'est l'évidence; et nous comptons pour rien le prodigieux ennui que nous donne leur commerce.

Il est certes des « sportifs » d'une autre sorte. Le nouveau champion de France pour le tennis, le Bordelais Jean Samazeuilh, cultive avec passion les lettres et la musique. Alcibiade se glorifiait d'être possédé par la manie, par la rage de la philosophie. Souhaitons que les jeunes admirateurs français de Georges Carpentier appartiennent tous à cette race ambitieuse de ne rien sacrifier d'eux-mêmes, ni le périssable, ni l'impérissable. L'âge aidant, ils découvriront qu'aucune méthode d'entraînement ne nous assure contre la déchéance de la chair, mais qu'il nous appartient de régner sur notre âme et de nous servir, pour une telle domination, des misères mêmes de cette chair. Il nous reste d'espérer que le poing redoutable de Dempsey ne devancera pas le temps pour administrer cette leçon à Georges Carpentier. Fassent les dieux, qui aiment les jeunes athlètes, que ce héros vainqueur ne soit, en débarquant, étouffé par la foule adoratrice — et qu'à l'ombre de sa nouvelle couronne, il ne nous montre pas un visage tumescent!

François Mauriac.

(*La Revue hebdomadaire*, 2 juillet 1921.)

Je venais d'avoir dix-sept ans. Nous dirigions, Jacques Dalléas et moi, une Revue semi-confidentielle et poétique *Abeilles et Pensées* (vers de P. Claudel), *Revue littéraire des Jeunes* comme elle portait sur la couverture. Elle en était déjà à son septième numéro. Nous finissions notre première au Lycée de Bordeaux. Nous peinions sur un bachot qui

faisait une sérieuse concurrence à cette Revue. Nous possédions un siège social dans le quartier des entrepôts d'où s'échappaient, au mois de mai, des odeurs de poivre et de cacao. Bordeaux était encore une ville mystérieuse, romanesque, propice à nos joues en feu.

Un soir d'hiver, coup de téléphone. Mon père, brusquement m'appela. « C'est pour toi, M. François Mauriac. » Je pris l'écouteur en tremblant ; trop ému j'entendais mal ; je faisais répéter plusieurs fois l'heure du rendez-vous : François Mauriac nous attendait après le dîner. Le temps d'avertir Dalléas, de manger sans faim et nous nous trouvions dans les rues désertes. Ah ! quelle pluie ! Cette merveilleuse, grasse, opulente pluie de Bordeaux. Nous marchions sans oser nous parler. Déjà, la rue Rolland, cette artère noire où se mêlaient des immeubles cossus et de petits hôtels dont on ne pouvait savoir s'ils étaient « discrets », avec de longs couloirs ouverts sur la rue et finissant sur une immense glace comme pour rassurer le voyageur ou le passant par sa propre présence.

On nous ouvrit et nous fûmes introduits dans un beau salon ancien. Nous avions gardé nos imperméables et, soudain, nous comprîmes, mais c'était trop tard. Une tache humide apparaissait sur la soie du fauteuil où j'étais assis. Déjà François Mauriac nous serrait la main.

Je reproduis le début de l'entretien que nous publiâmes par la suite dans la Revue.

« Je me figurais François Mauriac, grand, maigre, un peu triste... c'est ainsi qu'il m'apparut... »

Il nous mit bien vite à notre aise. Nous le sentions beaucoup plus notre camarade que notre aîné. J'entends encore sa voix :

« Au fond, je n'aime aucun de mes livres ; dès que terminés, ils sont morts pour moi. Cependant mon préféré serait peut-être *Thérèse Desqueyroux*. Je l'ai quittée au bord d'un trottoir, un soir ; il pleuvait et depuis je la sens vivre à côté de moi et en moi... Mais il est encore bien brûlant, celui-là. »

Puis, il nous parla de Bordeaux, de son adolescence et, après avoir lu la belle lettre que Francis Jammes nous

avait adressée, il nous raconta cette anecdote sur le maître béarnais.

« Un jour, Edmond Rostand se plaignait à Jammes : je souffre de l'estomac en ce moment ; j'ai des tiraillements, le matin ; je ne sais pas ce que j'ai, je ne suis pas bien... Alors, Francis Jammes très rassurant : Allons Rostand, le Bon Dieu tous les matins, voilà ce qu'il vous faut. »

Grâce à la gentillesse de François Mauriac, à son indulgence à notre égard, nous pûmes parler de nous-mêmes. Nous avions chacun une « œuvre » qui devait comprendre une dizaine de poèmes, deux ou trois nouvelles. Il nous écoutait, nous encourageait dans nos projets un peu insensés. Il devait s'amuser beaucoup devant ces deux adolescents qui parlaient de production littéraire et de technique romanesque.

Ce temps est loin. Beaucoup de pluies sont tombées sur Bordeaux et même quelques averses de sang sur le monde. La soie du fauteuil a séché et la tache a dû disparaître. Mais quand je retrouve François Mauriac, j'oublie mon âge et un Bordeaux insolite s'éclaire comme par enchantement. Il fait beau temps sur ma jeunesse.

JEAN CAYROL.

★ ★

Je me souviens d'un jour d'été, vers 1932. Nous avions, François Mauriac et moi, déjeuné dans une maison amie, près du Luxembourg. Il venait d'être gravement malade et j'étais heureux de le revoir, amaigri sans doute, la voix très sourde, un peu pâle, mais si vivant et si jeune. Plus tendre aussi, me semblait-il, qu'avant sa maladie. Il avait pu mesurer, pendant les mois terribles où l'on avait pu craindre qu'il ne fût mortellement atteint, la sollicitude anxieuse de ses amis. « Comme on a été gentil pour moi », disait-il. Et les anges noirs de ses pensées s'éclairaient un peu.

Le temps était beau ; nous entrâmes dans le jardin. Il eut pour le soleil, pour les feuillages où la lumière était blottie, pour une palombe qui lui rappela ses landes, des tendresses de convalescent. Marchant lentement à son côté, je pensais à des phrases de lui, à ces paysages brûlants où il se complait, où le soleil dévore des pins blessés, où les maisons bourdonnent de mouches réveillées. Or ce jour de Paris était clair et léger ; le soleil s'y montrait non point dieu de feu, mais foyer indulgent, fraternel, humain. Sur un banc de pierre, au bord d'un bassin, en face de l'allée des Reines, nous nous assîmes. Des garçons très jeunes, tête nue, livres sous le bras, passaient, discutant ardemment. Nous en vînmes, Mauriac et moi, à parler du tourment de vieillir.

Que disions-nous? Je ne le sais plus très bien. Mais je retrouve, en pensant à cette conversation, le sentiment d'affection qui m'occupa tout entier tant qu'elle dura. Nous étions (nous sommes encore) aussi différents que deux hommes peuvent l'être ; ce qui était l'axe et le support de sa vie se refusait à moi ; ce qui faisait la douceur et la fragile sécurité de la mienne lui semblait vain ; et pourtant ce jour-là, vieux étudiants échangeant des confidences sur un banc du Luxembourg, nous fûmes certainement très proches l'un de l'autre.

Alain disait souvent que les hommes ne demandent qu'à respecter, mais que l'admiration est exigeante et ne se contente point d'une fausse vertu. C'est vrai. Rien ne m'irrite comme la religion feinte ; elle me déçoit en dépréciant à mes yeux une des plus nobles formes de la pensée humaine. Mais aussi rien ne m'attire et ne me met en confiance comme une religion vécue, devenue chair. « Trouver n'est rien », a écrit quelque part Paul Valéry, « l'essentiel est de s'ajouter ce qu'on trouve. » Croire n'est rien, si l'on ne vit ce qu'on croit.

Or ce qui m'attachait si fort au Mauriac de ce temps-là, au Mauriac qui pénétrait dans nos esprits avec *Souffrances du chrétien* et qui, par le *Nœud de vipères*, s'y fixa, c'est qu'il eut le courage de jeter par-dessus bord les apparences de la vertu et d'exiger de ses héros non l'hypocrisie dévote, si facile et si commodément protectrice, mais la sincérité envers soi-même. « Non pas la vertu, Isa, mais la sainteté », notais-je en achevant le *Nœud de vipères*.

C'est Mauriac lui-même qui, parlant de certains personnages d'un autre romancier, un peu trop aisément sûrs de leur sagesse, disait : « Ah ! s'ils étaient entrés dans un de mes romans, comme je les aurais tourmentés, comme je les aurais contraints à mieux se connaître ! » Dans le roman qui précéda immédiatement le *Nœud de vipères, Ce qui était perdu* (1930) une mère dit à son fils : « Tu as reçu la plus grande de toutes les grâces : tu te vois, tu te connais. »

Ici foi catholique rejoint sagesse antique. Ce que l'on avait appelé, improprement, le « conversion » de Mauriac, me touchait, moi incroyant, parce que je croyais y voir la démarche d'un esprit qui s'écartait délibérément d'un pharisaïsme confortable pour aller, de son mieux, vers la charité. « Sa sincérité à lui », disait notre commun ami Charles Du Bos, « c'est la sincérité *dernière*, non pas l'avant-dernière, si propre à tous les sophismes. »

Parlions-nous de ces choses « dernières » sur notre banc du Luxembourg? Je le crois. De quoi parler, sinon de l'essentiel? Nous confrontions nos jeunesses. Nous avions grandi l'un et l'autre au temps de France et de Barrès, vécu sous *l'Œil des Barbares*, cultivé *le Jardin de Bérénice*. Seulement, venu plus tard à la vie littéraire, je gardais le regret de n'avoir point connu Barrès, tandis que Mauriac, lui ayant envoyé ses premiers vers, avait reçu de lui une belle lettre où l'homme mûr disait à l'adolescent : « Soyez paisible, soyez sûr que votre avenir est aisé, ouvert, assuré, glorieux. Soyez un heureux enfant... »

Ce fut ce jour-là que Mauriac me raconta le roman auquel il travaillait alors et qui, publié en mars 1933, est devenu *le Mystère Frontenac*. A ce moment il pensait, par symétrie avec *le Nœud de vipères*, à l'appeler *le Nid de colombes*, car il y voulait peindre, après les conflits de la vie de famille, le besoin presque animal qu'éprouvent les pauvres hommes, effrayés et meurtris par la vie, de se blottir comme une nichée de jeunes chiens contre ceux de leur sang, et de trouver près d'eux la tiédeur, le calme et l'oubli.

Tel était le livre que Mauriac me contait, en ce jour où les pulsations égales et douces d'un été parisien berçaient une nature sans fièvre et j'aimais, tandis qu'il évoquait pour moi,

sous les tilleuls bruissants et paisibles du Luxembourg, une forêt sèche, calcinée, pleine de genêts et d'arbousiers, à voir brûler, en ses yeux si jeunes (qui me rappelaient ceux du Lacordaire de Chassériau), la chaleur encore ardente et neuve de son enfance provinciale.

André Maurois.

* *

Pourquoi, sur les dix-huit ou vingt ans, alors que nous nous piquions si fort d'être des « hommes d'ordre », que le « retour au réel » et la « soumission à l'objet » étaient les fanions que nous brandissions, pourquoi étions-nous si portés vers François Mauriac?

Quand j'essaie aujourd'hui d'y voir clair, je pense que, plus ou moins consciemment, c'était le soin de mieux lier la réalité du monde de la chair à notre foi. Je dirais maintenant : de nous témoigner à nous-mêmes de la présence de Dieu, de la permanence de Dieu jusqu'au sein du péché.

La « jeunesse intellectuelle » (on parlait encore ainsi) était, vers les 1930, maurrassienne, et, parfois, thomiste. Mauriac ne figurait pas sur les estrades des vastes réunions d'Action française, de Luna-Park à Bullier, où l'Académie était présente, de Bertrand à Bonnard en passant par Bellessort, où Bernanos venait lancer son cri qui nous atteignait comme une flèche pour nous-mêmes spécialement préparée. Cependant Mauriac donnait sa « Vie de Racine » à la *Revue universelle* qui vivait dans le sillage maurrassien et, dans le tableau de Sangnier que nous apportait *l'Enfant chargé de chaînes*, nous nous flattions de trouver du fondateur du *Sillon* un tableau trouble et lourd de griefs.

Ainsi, le poids de la réalité charnelle et la méditation du péché (qui peut-être était même chez quelques-uns d'entre nous délectation du péché) nous les prenions chez Mauriac

pour en nourrir le corps majestueux de l'ordre maurrassien et de la « philosophia perennis ». Il ne nous paraissait pas qu'il y eût contradiction, et je pense pour ma part aujourd'hui plus que jamais qu'il n'est de notion vivable de l'ordre chrétien du monde et des âmes qu'alimentée par une constante présence du sens du péché, mais cela est une autre histoire.

Je n'avais ici d'autre dessein que de montrer comment, dans une génération maurrassienne, déboucha l'influence Mauriac. Elle déboucha, et s'épanouit. En juillet 1933, j'eus la charge de faire un numéro spécial de la *Revue du siècle* consacré à Mauriac : je l'ai sous les yeux. Quel cocktail ! Mais que de précieux éléments ! Beaucoup plus qu'aux garçons de notre génération, nous nous étions adressés aux aînés. Robert Vallery-Radot, aujourd'hui trappiste retranché du monde mais qui avait été le premier lien entre Mauriac et nous comme entre Bernanos et nous, ouvrait ces pages en traitant du « don d'enfance » chez Mauriac : aspect trop négligé de l'auteur du *Mystère Frontenac* et qui pourtant rendrait compte sans doute même de sa notion de la chair. Ghéon réduisait — sans le dire — Mauriac aux dénominateurs de la *Somme théologique* et de sa *Morale naturelle* — et c'était fort bien. Halévy, comme toujours prophétique, annonçait « un nouveau Mauriac » : « Il n'a pas fini de nous surprendre. Ce que je vois grandir en lui, c'est la vertu militante, le style du combattant. Beaucoup de nos maîtres écrivains ont terminé leur carrière par quelque grand combat. Je souhaite à François Mauriac cette chance, cet honneur, ce danger. » La prophétie a commencé de se réaliser.

Cocteau nous avait envoyé, sur une feuille où son écriture s'enroulait en une interminable spirale et que j'ai encore dans le regard, un témoignage acidulé et vinaigré où se détachait ceci : « Mauriac, c'est le premier académicien que je tutoie » et : « Mauriac et moi, nous étions des inséparables, ce qui effrayait le groupe spiritualiste pour qui j'étais le diable. » Duhamel ne parlait guère que de son propre trouble devant la Foi, mais décelait en Mauriac « la charité véritable » ; c'était, aussi, surtout d'eux-mêmes que traitaient Eugène Dabit et Drieu la Rochelle qui taxait Mauriac de « chrétien

de décadence ». Drieu voyait dans le *Nœud de Vipères* un « réquisitoire total » devant susciter « des colères immenses » et capable de susciter « aussi bien un communiste... qu'un national-socialiste » (nous sommes en 1933...) Daniel-Rops, Lacretelle, Maurois, Mazeline, Morand, Martin du Gard, Schlumberger... on n'en finirait pas d'épuiser le contenu de ce gros cahier. Quant à nous, ce que nous y déversions pour l'achever, c'était, quand j'en relis les pages, toute notre propre existence...

Vint là-dessus, six mois plus tard, un vaste Banquet offert à Mauriac pour son élection à l'Académie. Mes amis avaient menacé l'organisateur (qu'il faut laisser à l'oubli bienfaisant) d'y paraître « en chandail et sans cravate ». Or, ce devait être (et ce fut) un événement de la Chronique parisienne. Mauriac y fut entouré de Jacques Bainville, de Maurois, Bordeaux, Jaloux, Giraudoux, Vaudoyer, Jérôme Tharaud, Montherlant, Fernandez, le baron Seillière, etc. « Les vastes salons de l'Hôtel Lutétia se remplirent d'une foule élégante, les femmes en toilette de soirée, la plupart des hommes en habit. » On a déjà compris que je cite les comptes rendus de la presse ; *Paris-Midi* saluait « les beaux visages de Mme André Maurois et de Mme Jacques Bainville », mais Mauriac se levant pour parler il « apparut tout seul, entre les ombres de Gisèle et de Thérèse » avec « cette voix brisée que le haut-parleur rendait plus tragique ».

Cette « voix brisée », il me semble l'entendre encore, au jour où Mauriac fut reçu à l'Académie. Était-ce ferveur de notre jeunesse ou réalité des choses? L'air qu'on respirait quai Conti ce jour-là était plus tendu que d'habitude ; sous l'éloquence académique, nous guettions ce qui correspondrait à notre soif. Et voilà que Mauriac louait Brieux, son prédécesseur, de nous avoir dispensé « une connaissance accrue de nous-mêmes », de « l'homme tout entier ». Il faut, disait-il « que quelqu'un nous impose la confrontation avec nous-mêmes ».

Ce qui nous amenait alors à Mauriac c'est bien cela : il nous aidait à une telle « confrontation ». Et c'est de cela encore que nous lui sommes aujourd'hui redevables.

Les années 30-35 apparaîtront sans doute dans l'histoire

des idées comme le palier essentiel de l'après-guerre 1918. La condamnation de l'*Action française* par le Vatican, portée en 1926-27, allait commencer d'avoir effet en coupant les jeunes générations chrétiennes de Maurras. En même temps, le repli sur soi de l'*Action française* la séparait des problèmes réels de son temps, l'empêchait d'atteindre l'échelle nouvelle des problèmes universels et métaphysiques. Le surréalisme avait épuisé ses charmes : il allait verser dans le pur désespoir ou la politique. Le marxisme prenait forme et consistance. Tout cela a des visages humains : Aragon s'orientait vers « le Parti » alors que nous nous éblouissions encore de ce qui restera son meilleur livre : le *Paysan de Paris;* Cocteau avait tourné le dos à Maritain et brisé avec saint Thomas ; Jean Richard Bloch revenait d'U. R. S. S. en annonçant « l'homme nouveau » ; Jean Guéhenno ressortait l'évangile humain de Michelet.

Le Krach de New-York (1929) était arrivé jusqu'à nous. La France ne trouvait pas d'équilibre politique : le 6 février 34 était à l'horizon. Un monde mourait, qu'on avait cru replâtrer en mode conservateur en 1919, en mode radical en 1924. Décidément, c'était l'idée même de l'homme dans le monde qu'il fallait élucider.

Telle est, je pense, la raison pour laquelle, nous qui sortions de chez Maurras (et même quelques-uns de ceux qui y restaient) nous avions tant d'attention pour Mauriac. Le talent? Bien sûr, mais nos options se faisaient sur choix de vérité. Et c'était bien une vérité humaine, cette connaissance de soi que lui-même vantait en Brieux, c'était cela que nous aimions chez Mauriac.

Vingt ans bientôt seront passés : je crains qu'un grand tournant ait été manqué en 1933. On voit mieux, à distance, comment les routes se séparent ici : il me semble qu'elles se sont mal séparées, les hommes de « l'ordre chrétien » se sont trop détournés de la chair humaine et de l'esprit du temps. Orgueil de l'esprit?... Les hommes de justice ont oublié cette « condition humaine » que, pourtant, Malraux leur rappelait alors : « La révolution a joué le rôle que l'espérance religieuse avait jusqu'alors rempli, » écrivait celui-ci. C'est la parole qui, depuis, a dominé les soubresauts du monde parce qu'il y

avait *hiatus* entre l'ordre et la vie. Nous avions, chez Mauriac, été puiser de la vie.

En tout cas, c'est à ce carrefour que nous avons rencontré Mauriac, et quelque chose nous dit que nous repasserons bientôt, au même carrefour, que nous y sommes déjà.

JEAN DE FABRÈGUES.

* *

La première fois que j'ai aperçu François Mauriac, il entrait au *Bœuf sur le toit*, à une heure assez avancée de la nuit, accompagné d'une jeune femme ravissante, la sienne. Avec le haut de forme mat, le foulard blanc et le pardessus à revers de soie, sa svelte élégance de noctambule entraîné et un assez grand air de désabusement le désignaient, autant que sa jeune gloire déjà iconographiée, à la curiosité du public.

Dans la salle, quand il fut assis, bien des personnes regardèrent assez souvent, sur le fragile contentement du visage le plus mobile, se dessiner, en mutations rapides, une inquiétude presque transie, de la désolation ou les brusques saccades d'un badinage de collégien.

Si Claude Mauriac se fût déjà trouvé là, il aurait sans doute dit, avec une fantaisie d'objectivité à laquelle, en des circonstances presque analogues, on l'a, depuis, entendu se plaire : « Tiens les Mauriac sortent beaucoup en ce moment, et avec tous leurs atours ! »

*

Un autre jour, un peu moins ancien, dans une bruyante réunion d'hommes de lettres, François Mauriac s'entretenait avec André Gide. Au centre de la cohue, leur isolement n'avait été ni calculé, ni protégé ; mais la distinction et le sérieux de leurs profils, l'amicale attention de l'un donné à la claire admiration de l'autre, l'intérêt réciproque et jamais distrait

de leurs regards et des répliques faisaient remarquer le dialogue.

Il eût été un peu hasardeux de prévoir, dès ce moment, certaine équivalence entre leurs deux triomphes littéraires. Cependant, l'on était amené à penser que le cadet trouvait peut-être là une bonne occasion de supputer ce que tant de disciples rassemblés feraient pour la survivance de l'aîné et ce que devait valoir, pour l'épanouissement ou le couronnement d'une carrière, une *Revue* comme celle dont son interlocuteur ne se défendait pas toujours d'être l'éminence grise.

★

Cet aimable respect de François Mauriac devant A. Gide et P. Valéry, il le laisse voir, depuis un aussi long temps, auprès de P. Claudel. Rien, certainement, ni la suprême consécration d'une renommée, démontrée ces jours-ci universelle, ne le fera jamais soustraire quoi que ce soit de cette charmante déférence, où se révèle et sourit encore son enthousiasme de jeunesse. Ainsi que l'écrivit l'un de ces trois maîtres et comme Alain et François Mauriac l'enseignèrent par l'exemple, « il y a toujours profit à prendre devant quelqu'un de grand une attitude attentive et dévote. » Mais, de ses lectures de l'auteur de l'*Immoraliste*, François Mauriac n'aurait-il pas, d'abord, surtout retenu la fameuse remarque, pendant trente ans si influente : « Racine ne mériterait pas tant d'honneurs s'il n'avait pas compris, tout aussi bien que Baudelaire, l'ineffable ressource qu'offrent à l'artiste les régions basses, sauvages, fiévreuses et non nettoyées d'un Oreste ou d'une Hermione, d'une Phèdre ou d'une Bajazet — et que les hautes régions sont les pauvres... » Contre ces derniers mots, d'ailleurs, et par l'une des constantes oppositions de l'histoire de notre littérature, l'œuvre de Paul Valéry ne proteste-t-elle pas magnifiquement?

Racine, Baudelaire, Rimbaud, Barrès, Gide! Avec ces sources capiteuses et son âme et son talent, François Mauriac n'est-il pas devenu l'artiste d'une merveilleuse prose si facile à comparer souvent aux réussites souveraines de Montesquieu et de Pascal?

*

Ceux qui connaissent François Mauriac amphitryon savent qu'il est délicieux, indulgent et qu'il reçoit avec grâce. Jamais il ne se donne les airs d'un créateur arraché à ses grands travaux ou privé d'une solitude qu'illuminerait le génie. Il a trop d'esprit pour être solennel, trop de spontanéité pour être prudent, trop de compassion pour être longtemps un félin féroce. Alors qu'on le voit ailleurs passer, si capricieusement, de l'accablement ou de l'âpreté de bataille à l'extase de rêverie, de la hauteur à la bouffonnerie apitoyée, il reste toujours, chez lui, parmi ses invités, souriant, riant ou pouffant, d'une simplicité, d'une exquisité parfaites, aussi peu président de cérémonie que possible.

Par l'extraordinaire promptitude de ses ripostes et de leur opportunité, par leur improvisation non douteuse, leur saveur de forme ou de formule, il est l'un des hommes les plus spirituels de la ville. Si vif, quelquefois, dans le premier jet de ses sarcasmes, qu'il veut vite les rattraper, ou plutôt, avec des signes de remords, de rectification et une mimique plaisamment consternée, fait semblant de désavouer son humour ou d'en diluer l'acide. Quelques semaines plus tard, si vous vous souvenez devant lui, de sa virtuosité, de la flèche vibrante, de la pointe acérée, il refuse de reconnaître ces terribles jeux ou rejetons de son esprit et ne veut plus en être l'auteur. Le chrétien charitable a sermonné l'impétueux satiriste.

*

Il ne saurait être question de rapporter une seule de ces excellentes saillies, à la fois soudaines et profondes, frémissantes et ricanantes, puisque François Mauriac préfère les effacer lui-même instantanément ; mais si nul ne recueille les meilleures, il manquera à l'histoire de l'esprit oral de notre temps, quelques-unes de ses perles vraies.

Pour s'en tenir à de moindres effets et en taisant les noms, il est permis de rappeler certains des amusements d'un convive

éblouissant. A déjeuner devant quatre ou cinq personnes, il racontait avec un mélange assez caractéristique de malice pétillante et de mansuétude empressée : « J'ai reçu d'un tel, ces jours-ci, une lettre si basse, si vile, que je l'ai déchirée aussitôt. Elle n'aura donc été lue que par moi et une seule fois. » Un soir, dans une réunion un peu plus nombreuse, François Mauriac se frottait les mains avec joie, pour avoir retrouvé à temps, dans sa mémoire sélective, deux propos d'un vieil écrivain moins ingénu que vaniteux. D'abord ce que ce dernier disait simplement de lui-même : « Quand j'aurai été mis à ma place, qui est la première... » Et puis, le jugement du « bon vieillard » sur un plus grand que lui : « X... n'est qu'une brindille givrée dans le laurier de son maître Y... »



Mauriac revient vite des célébrations. Au second déjeuner du jury des meilleurs romans du XIXe siècle, où il s'inclinait devant les résultats du vote avec une assez facile résignation et un regard aussi facilement éploré, je m'étais permis, le bel événement suédois étant de l'un des jours précédents, d'aborder le littérateur à qui la France devait de figurer dans un palmarès si honorable par un : « bonjour François Nobel ! » Mais son rire, qui a tant de notes et de couleurs, était fatigué. « Je suis presque mort, répondit-il. » On m'a offert un grand dîner, hier soir : Huîtres, caviar, foie gras et autres graisses... Voilà comment ça finit, les grands prix ! Vous voyez le résultat ! »



L'ardeur et l'audace des courages civique, polémique, patriotique, de François Mauriac, chacun les reconnaît ; quelques adversaires eux-mêmes. Mais, par une autre forme de vaillance que Fontenelle estimait l'une des moins fréquentes et des plus méritoires, notre illustre ami, aurait été déjà, j'en témoigne, un homme admirable.

*

A l'un des murs de son cabinet de travail de l'avenue Théophile Gautier, se trouve, encadrée, une photographie de Paul Valéry affectueusement dédicacée, avec ce quatrain fameux :

Que si j'étais placé devant cette effigie,
Inconnu de moi-même, ignorant de mes traits,
A voir ces plis affreux d'angoisse et d'énergie,
Je lirais mes tourments et me reconnaîtrais...

Peut-être Paul Valéry avait-il choisi, pour cet envoi, parmi les écrivains qu'il connaissait, celui dont le visage était aussi sillonné que le sien par les beaux signes d'une puissante vie intérieure...

HENRI MONDOR.

* *

Une salle de réception brillamment éclairée. Beaucoup de monde marinant dans une odeur de transpiration distinguée, de poudre chaude et de fois gras. Le murmure des conversations est ponctué par le tintement des petites cuillères et des coupes. J'ai dix-huit ans. Je viens de lire *Genitrix*, dont la perfection m'écrase. Je voudrais, moi aussi, devenir écrivain. Invité par un camarade à cette soirée littéraire, j'éprouve un peu de vertige à la pensée que tous ces inconnus... sont des gens connus. Sur chaque visage qui passe j'essaye de poser un nom célèbre. On me tire par la manche : « Tu voulais voir Mauriac? Le voici ! » Devant moi, tourné de trois quarts, un homme grand et maigre, au visage creux à l'œil noir et vif. Il me fait songer à un oiseau de proie. Son regard ne se pose pas sur les objets, mais les frappe, les perce. Subjugué par une émotion intense, je me rapproche de lui. Je me glisse dans son ombre. Il parle à quelqu'un. Je n'entends pas ce qu'il dit. Pour me consoler, j'évoque des passages de ses livres. Je l'entoure de quelques phrases admirables qui sont

restées dans ma mémoire. Je le replace dans son œuvre. Et, quand il s'éloigne, pour se rendre au buffet, je suis seul à voir qu'il traîne derrière lui un cortège de vieilles femmes cupides, de veufs malchanceux, d'adolescents tourmentés. Mon camarade me rejoint : « Veux-tu que je te présente? » Malade de timidité, je balbutie : « Non, non... C'est déjà fait... »

★

Quelques années passent, mon premier livre est publié et je dîne avec François Mauriac, son fils Claude et Jean Davray au sous-sol d'un grand café du Rond Point des Champs-Élysées. Stupeur. Cet homme grave sait rire. La tête d'un consommateur, une pièce de théâtre médiocre, un livre au style bâclé excitent tour à tour sa verve. Quand il choisit une cible, il ne la manque pas. Le trait part et touche le but avec une précision étonnante. En quelques mots, il défait une réputation fausse, lacère les vêtements et met les chairs à vif. Mais il aime aussi qu'on l'attaque. Il se découvre. Il nous fait des confidences. Je suis étonné à la fois par sa force et par son imprudence. En rentrant chez moi, je note : « Mauriac est comme un boxeur qui baisse sa garde pour encourager l'adversaire à le frapper, mais sait d'avance la manière dont il va parer le coup qu'il provoque. »



La guerre, l'occupation. J'ai écrit près de mille pages de mon roman : *Tant que la terre durera*. Mauriac ayant lu ce lourd paquet de feuilles dactylographiées m'invite chez lui pour en discuter. Il fait très froid dans son atelier. Une lumière grise passe à travers les hautes vitres nues. Nous nous réfugions dans une pièce où un petit poêle bossu et noir souffle un peu de chaleur à nos mains gelées. Je l'écoute commenter ce travail qui m'a coûté tant de peine. Portées par voix rauque, hésitante, les critiques, les compliments, les conseils pénètrent profondément en moi. Je suis heureux de l'entendre parler de mes personnages comme d'êtres vivants qu'il vient de quitter pour me recevoir. Puis, il me confie ses projets, ses craintes, la difficulté qu'il éprouve à triompher de l'angoisse

universelle pour se consacrer à la poursuite d'une fiction... Déjà, ses longs doigts osseux tourmentent les boutons d'un poste de radio. L'heure des informations est venue. Un murmure crépitant nous arrive de Londres. Immobiles, muets, nous écoutons cette lointaine promesse de victoire.

Quand le speaker s'est tu, François Mauriac soupire :

— Comment voulez-vous écrire après avoir entendu cela?

Je le regarde et je sens que je n'oublierai jamais son visage triste, anxieux, la clarté pluvieuse tombant de la fenêtre et l'odeur âcre du poêle où brûle un mauvais charbon.

HENRI TROYAT.

* *

La venue de François Mauriac au théâtre le 22 novembre 1937, fut un événement considérable dans la vie de Paris.

Asmodée première pièce d'un romancier célèbre, suscita dès sa création les plus vives controverses.

Toute l'arrière-garde du naturalisme était sur les dents; il fallait à tout prix interdire la réussite à la scène de ce « débutant » écrivain de grande classe, on voulait bien le reconnaître; mais qui n'avait pas à s'essayer dans un genre nouveau pour lui et cela dans la maison de Molière. On ne s'improvise pas auteur dramatique. Que pouvait connaître Mauriac, d'un métier qu'il semblait avoir jusqu'à présent négligé? Un métier dont le théâtre libre avait fixé pour l'éternité les canons. Les révolutionnaires en place sont les plus ardents conservateurs. Non seulement, ils démolissent souvent de solides demeures, pour les remplacer par de branlantes masures, mais maîtres du terrain, ils veulent interdire toute nouvelle construction.

La répétition générale d'*Asmodée* se déroula dans une atmosphère faussée. Si l'auteur comptait quelques amis dans la salle, je ne puis oublier que ses juges étaient légion et je

ne parle pas des indifférents, masse mouvante qui subit trop facilement un climat de scepticisme créé sur commande. S'il n'y eut pas de sifflets, il y eut pourtant quelques protestations devant l'attitude de « Blaise Couture » personnage jugé invraisemblable.

Dès le lendemain cependant, la presse est partagée. Chef-d'œuvre, crient les uns, échec total, soupirent les autres.

Il est amusant après tant d'années de confronter quelques opinions :

« Nous ne surprendrons personne en disant que ce début est un coup de maître. »

« L'auteur a méconnu les lois essentielles de la scène, sa comédie est laborieuse. »

« *Asmodée* s'élève au-dessus de la moyenne des productions contemporaines. »

« La pièce m'a paru d'un bien faible intérêt, d'une singulière gaucherie d'exécution. »

« La pièce est remarquable par sa tonalité, comme par l'atmosphère qu'on y respire. »

« Le triomphe escompté par les admirateurs de M. Mauriac n'a été qu'un succès d'estime, mais nullement l'événement attendu. »

« Ces cinq actes sont d'un intérêt constant.

« Cinq actes à la vérité, c'est encore trop. »

Je dois reconnaître que toutes ces contradictions, tous ces commentaires passionnés ont servi le succès de la pièce. Le public dérouté par tant d'avis opposés a tenu à se faire une opinion, et chose étrange, dès la première représentation à bureaux ouverts, la pièce a trouvé sa respiration, son climat et ses prolongements. Plus la moindre protestation, mais un silence recueilli. L'envoûtement opérait et des salles enthousiastes et reconnaissantes applaudissaient l'œuvre. Non seulement à Paris, mais en Province, en Italie, en Belgique, en Suisse, en Angleterre, au Brésil, en Uruguay, en Argentine, partout *Asmodée*, connut le même succès. Les personnages continuaient à vivre dans l'esprit et le cœur des spectateurs bien après la chute du rideau. Au demeurant Mauriac n'a jamais voulu bousculer les fameuses lois théâtrales, mais dès ses débuts de dramaturge il comprit que certaines habi-

letés scéniques cachent trop souvent un « vide » qui ne plaît qu'aux spectateurs que le vide attire.

Édouard Bourdet, homme de théâtre par excellence, admirait profondément Mauriac, il lui disait : « Que parlez-vous d'hésitations et de scrupules devant un nouveau métier. Faites-moi des caractères comme vous savez les faire et l'action dramatique naîtra de leur comportement. » Jacques Copeau qui mit la pièce en scène, savait depuis longtemps que la qualité d'un texte ne peut s'évanouir aux feux de la rampe. Il fit partager sa foi à tous les interprètes. « Ce texte est si riche, » nous disait-il, « que je vous interdis de le commenter, il coule de source, laissez-vous porter par lui, effacez vos trucs, vos habitudes, vos manies, servez simplement et vous sortirez enrichis de ce travail. »

Depuis, quinze ans ont passé et lors d'une récente tournée, j'ai pu constater que l'œuvre n'avait rien perdu de sa force et de sa beauté.

Marcelle de Barthas, Mademoiselle, et Blaise Couture sont toujours aussi pitoyables. Emmanuèle et Harry Fanning toujours aussi charmants. Le Diable et Dieu s'affrontent toujours avec la même violence comme en chacun de nous. Mais le public sent plus que jamais et c'est là le mérite de toute l'œuvre de François Mauriac que l'Ame *sans Dieu* lutte en vain.

FERNAND LEDOUX.

* *

L'ESTHÉTIQUE DE LA SÉCURITÉ DANS LE RENONCEMENT

Lorsque les circonstances m'obligèrent à meubler un nouveau logis, je n'eus pas recours à des principes esthétiques depuis longtemps conçus. La nécessité, plus que le goût, avait fixé mon choix sur l'un de ces immeubles blêmes qui surgissent partout où fleurissaient, naguère, les derniers lilas d'Auteuil.

Bien qu'il soit entendu que l'on y possède son appartement,

ce n'est pas assez de dire que l'on s'y sent très peu chez soi et qu'il ne faut pas espérer d'éternuer à l'insu du voisin. C'est un marché où l'on ne gagne rien, mais où l'on perd, en revanche, le droit d'être soi-même; nul doute que la vie de famille ne soit épiée et interprétée par les voisins de palier, d'en dessus et d'en dessous.

Entre ces semblants de murs, je n'ai vu que ce qu'il ne fallait pas faire. Et d'abord, impossible d'imiter, dans les cellules d'un immeuble moderne, les styles des grandes époques classiques. D'autre part, comment vivre au milieu d'un mobilier 1930? Comment transformer chaque pièce en un stand des arts décoratifs? D'ailleurs, pour des raisons à la fois financières et sentimentales, j'étais résolu à ne pas renier mes vieux fauteuils Régence (anciens, mais à la façon du couteau de Jeannot, car ils durent changer souvent, au cours des siècles, de pieds et peut-être de bras.)

Mon ami Jean-Michel Frank voulut bien me prêter quelques-unes de ses lumières, et, oublieux un instant de sa clientèle milliardaire, appliquer son esprit aux sordides problèmes que je lui proposai. Il les résolut, en badigeonnant de blanc les murs, comme dans les métairies de mon enfance. Après avoir décapé les fauteuils, dont les bois eussent été trop noirs, il les recouvrit de toile grise, et suspendit aux fenêtres des rideaux de ficelle. Ce siècle aura inventé une ruineuse pauvreté et cette étrange indigence qui n'est pas à la portée de toutes les bourses. Il avait même été question de recouvrir un divan de cette toile à laver dont les femmes de journée se servent pour le ménage. Mais je reculai devant une telle folie, et me contentai de la simple peau de vache. Les ravissantes portes de paille inventées par Jean-Michel Frank, un escalier en staff (défense de se servir de la rampe) achevèrent de donner « à mon délicieux home » un cachet vraiment moderne.

Mais ce qu'il faut admirer surtout dans la mode actuelle, c'est ce vide dont elle n'a pas horreur et qui est au fond sa grande découverte. Rien sur les murs, rien sur les meubles; pas de couleur, hors le blanc et le beige. Aucune faute de goût ne semble plus à craindre : c'est l'esthétique de la sécurité dans le renoncement.

Comme on dit d'un estomac qu'il ne tolère plus rien, le goût moderne fatigué vomit les bibelots et les tableaux des jeunes maîtres achetés 20 000 francs en 1925 et dont personne ne veut plus, même pour rien. Et il faut reconnaître qu'à l'âge où je suis parvenu, cette formidable purge ordonnée par le Dr Frank est fort salutaire : il y avait encore, après vingt ans, des cadeaux de mariage qui n'étaient pas encore complètement éliminés, des bonbonnières, des vases de Martine.

L'Esthétique, aujourd'hui, a donc recours à la « table rase », mais ne remplace pas ce qu'elle supprime. Du moins, cet étrange luxe du rien nous aidera-t-il à recréer la cellule nue où le philosophe suivait sa pensée, où le chrétien trouvait son Dieu? Je ne crois pas calomnier les décorateurs d'aujourd'hui en affirmant qu'ils n'y songent guère. La suppression de presque tout ce qui n'est pas le divan — ce divan-omnibus fait à souhait pour entasser quantité de sardines humaines — les tables basses qui ne sont à portée que des personnes vautrées, et d'où la rampe qu'on y pose ne saurait éclairer ni l'ouvrage à l'aiguille, ni le livre ouvert sur les genoux, tout cela nous incline à penser que ce dépouillement ne ressemble en rien à celui qui nous est recommandé par l'Évangile. Au vrai, l'homme désire de moins en moins fixer ses traces sur la terre. Nos appartements trahissent l'état d'esprit de gens qui ne croient pas au lendemain. On dirait que nous sentons venir l'époque où des « camarades » disposeront des cubes d'air et des mètres carrés auxquels nous n'aurons plus droit. Sur mes murs blancs, j'imagine déjà des dessins au charbon et les cœurs percés de flèches dessinés par des voyous que nous n'aurons pas invités.

Peut-être le hasard est-il le meilleur des ensembliers? J'écris ces lignes dans le vieux salon de Malagar, où l'on n'a point cherché à faire le vide, mais où, au contraire, les ventes, les héritages, les partages ont amené des quatre coins de ma famille les meubles les plus disparates. C'était ce que ma mère appelait un « fourre-tou ». Il n'est pas une maison d'un de mes grands-parents qui, avant de disparaître, n'ait laissé ici quelques épaves. Presque rien de voulu dans l'arrangement, sauf peut-être ce verre d'eau en opaline qui devrait être dans une chambre et qu'on a descendu pour faire bibelot. Tout le reste, ce sont les circonstances qui l'ont apporté. Tel qu'il est, cet humble salon me semble vivant. Chaque objet a de la mémoire et je raconte à mes enfants ce dont il se souvient. De tous les horizons paternels et maternels de Bordeaux, de Langon, l'acajou Louis-Philippe est venu se mêler au palissandre Second Empire. Mon portrait et celui de mon fils aîné, peints par Jacques-Émile Blanche, ont perdu ici leur caractère moderne et sont déjà de vieux portraits de famille. Le privilège d'un tel ensemble, c'est que tout s'y incorpore, y prend sa place, selon les lois d'une harmonie non préconçue et qui est celle même de la vie. Si je ne possédais cette très humble maison des champs, dont les murs épais conservent tant de reliques, peut-être me résignerais-je moins volontiers à l'appartement d'Auteuil et à ses murs sans histoire.

FRANÇOIS MAURIAC.

(*Art et Médecine*, octobre 1932.)

* *

Malagar, mardi 29 septembre 1936. — Temps radieux au réveil. A la terrasse avec mon père, puis, toujours en sa compagnie, tour de la propriété. Il est passionné par la pièce qu'il est en train d'écrire (1). Il l'avait abandonnée et voici qu'un déjeuner avec Édouard Bourdet lui a redonné courage. Et maintenant que le second acte a été composé d'enthousiasme en deux jours, il est « tout feu tout flamme ». Le troisième acte est déjà entamé. A ce train-là, il ramènera sa pièce achevée à Paris. Il l'a promise à Bourdet, qui vient d'être nommé administrateur de la Comédie-Française. Autrement, elle aurait fort bien convenu à Jouvet...

Mon père nous lit après dîner ce qu'il en a écrit. Indéniable qualité dramatique. Et poésie. Ému par la beauté simple du dialogue.

Maman « tape » sans arrêt : étant donné la vitesse à laquelle il travaille, mon père a sans cesse besoin d'elle. Et elle a, en outre, la gentillesse de travailler pour moi.

Vendredi, 2 octobre. — Toujours le même temps adorable, cette légèreté de l'air, ces brumes ensoleillées, au matin. Sous le figuier de la terrasse, mon père travaille à son troisième acte. Il me montre ce qu'il a fait : trois grandes pages manuscrites serrées. Et, au moment de déjeuner, il revient, triomphant : l'acte est fini. Je l'observe pendant la lecture qu'il nous en fait un peu plus tard d'une voix émouvante. Son visage se modifie sans cesse, prend des expressions de tendresse, d'amour, de sainteté ou de haine. Ce nouvel acte me parut beau. Il fit pleurer mon frère. J'étais moi-même touché, sans doute pour d'autres raisons.

En écoutant mon père, je goûtais le bonheur d'être près de lui, de maman. Vingt-deux ans déjà, vingt-deux ans seu-

(1) *Asmodée.*

lement... Comment admettre que cela ne durera pas toujours... Installé devant un bon feu, près des siens. Le temps est mort. On est là pour l'éternité.

Dimanche, 4 octobre. — Départ de maman et de Jean pour Paris. Mon père me dicte le long morceau écrit aujourd'hui, début de son quatrième acte.

Lundi, 5 octobre. — Déjeuner seul avec mon père, mes sœurs étant pour la journée à Bordeaux avec oncle Jean l'abbé. Nous parlons de sa pièce. Il m'annonce en riant que son quatrième acte sera fini vers 4 heures. Comme le disait hier oncle Jean, au salon où tous, côte à côte, nous écrivions (l'abbé un sermon, mon père sa pièce, moi mon essai) c'est vraiment une maison de travail, ici.

Je lis dehors, devant la maison (il fait une forte chaleur, orageuse) et entends mon père toussoter dans le salon où il écrit. A 4 heures moins dix, il m'appelle : « C'est fini ! »

De 4 heures à 7 heures, je « tapai » ces pages, toutes chaudes encore, à peine venues au jour. Mais, si le début est bon, il nous apparut à tous deux que la fin de l'acte est ratée. J'ai donc « tapé » 6 pages pour rien. Cela est très utile à mon père de dicter. Il n'a vraiment l'impression du travail fait qu'en présence des feuilles dactylographiées. Elles lui permettent surtout de voir clair, de se juger. En outre, il modifie profondément son texte tout en le dictant.

Après dîner, mon père nous lit le début de ce quatrième acte. Puis il nous demande de l'aider à arranger le dénouement. Oncle Jean, Claire, Luce, moi donnons très sérieusement notre avis. Tout cela est amusant mais inutile : seul l'auteur peut trouver le moyen d'en sortir. Il se montre un peu déçu de n'avoir pas fini, alors qu'il croyait tout achevé. Il a travaillé cette semaine dans le feu de l'inspiration. Dix jours lui ont suffi pour écrire sa pièce. A la première difficulté il a envie de crier : « Ce n'est pas de jeu ! » Demain, Jean Prévost vient ; après demain tante Germaine. Et mon père projette un livre sur la Grèce (1), une conférence sur Mozart. Il voudrait vraiment en avoir fini avec Blaise Coûture, Harry,

(1) Nous revenions d'une croisière en Grèce.

Marcelle, Emmanuèle et Mademoiselle. Mais ce n'est pas facile de mettre un point final à tant de tristes et douces amours.

Mardi, 6 octobre. — Je me lève relativement tôt, car je dois aller chercher Jean Prévost à Langon (*Paris-Soir* l'envoie faire un papier sur les vendanges). Comme je quitte ma chambre, mon père sort de la sienne et me crie : « Ma pièce est finie... Je l'ai terminée au lit ce matin... C'était très simple... » Mais je crois être en retard et remets à plus tard d'en entendre la lecture. Oncle Jean m'appelle au moment où je passe devant sa chambre. Je le trouve au lit, en train de griffonner. Il me dit : « Voici la fin que j'entrevois... » Et de me lire un dénouement abracadabrant. Je l'interromps : « C'est trop tard ! Papa a fini ! » descends en vitesse, prends à la hâte mon petit déjeuner et file avec la voiture à Langon. Jean Prévost avait donné des renseignements très vagues. J'arrive une heure à l'avance...

Temps pluvieux, et pourtant notre hôte peut photographier les vendanges. Café dehors, mais il fait froid. Jean Prévost fait une curieuse danse de Sioux autour du jeune chien. La pauvre bête, si aimable et douce à l'ordinaire, est rendue furieuse par ce faune glapissant et bondissant, aux yeux de braise. Après dîner, mon père lit sa pièce d'un bout à l'autre. Impossible de savoir ce qu'en pense vraiment Jean Prévost. Il apparaît de toutes façons que la fin du quatrième acte (que j'avais « tapée » au début de l'après-midi) est à refaire.

. . . .

Paris, mardi 16 février 1937. — J'ai obtenu que ma « permission de spectacle » (pour une fois bien nommée !) soit portée à ce soir. Jacques Copeau vient en effet à la maison faire une répétition de sa lecture d'*Asmodée* au Comité du Théâtre-Français. Je suis d'abord déçu. Le ton est si peu celui que mon père avait donné à ses héros que cette façon de les interpréter me semble une trahison. Puis, soit que l'habitude ait rapidement joué, soit que le lecteur ait trouvé de lui-même l'intonation vraie, je demeure étonné de la vie insuflée à la pièce. Ce sont bien les mêmes êtres, mais moins désincarnés. Nous les voyons aimer et souffrir devant nous à mesure que le drame se déroule. Blaise Coûture prend surtout,

dans la voix de Copeau et sur son visage, un relief nouveau. Ce qu'il y avait d'un peu mécanique dans le personnage a disparu. C'est un homme — si vraiment humain que nous en sommes tous émus.

Le cercle de famille suivait avec émotion cette comédie qu'un seul homme lui donnait. Mon père, dans son fauteuil et qui avait d'abord paru inquiet, semblait étonné d'avoir donné le jour à ces êtres de chair et de sang. Copeau était beau à observer. Son visage savait prendre, lorsqu'il s'agissait de M. Coûture, des expressions d'orgueil et d'amour. Sa bouche se tordait. Il haletait de colère ou gémissait d'humilité, étouffait des cris de souffrance. Et soudain, de nouveau sûr de lui, M. Coûture se redressait et dans son œil passait un éclair qui était celui de l'enfer. Jacques Copeau, d'un geste lent, prenait alors un crayon sur la table, l'enlevait d'un brusque mouvement, ponctuant ainsi une réplique. Ou bien il le roulait entre ses doigts, le reposait et d'un geste las ôtait ses lunettes, les lunettes de Blaise Coûture. Mimant chaque personnage, il donnait à Harry un léger accent, plein de charme. Mais la petite Emmanuèle était, dans sa bouche, dépoétisée, sacrifiée. Blaise l'accaparait. Il ne pouvait vraiment s'occuper des autres, donner aux autres cette vie, s'en emparer avec la même fièvre...

Je dus, hélas, manquer le dernier acte. Il était en effet minuit dix lorsque s'acheva la lecture du quatrième. Je m'arrachai tristement. Dehors il faisait froid. Avant de claquer la porte, j'avais entendu la voix de Copeau, encore, si humaine et si tendre. Emmanuèle écoutait Harry. Mais je ne saurais pas la suite.

Mercredi, 17 février. — Je songe à la soirée d'hier, si belle et dont j'éprouve encore le charme. Le visage un peu diabolique de Copeau, sa voix haletante et grave, les grands gestes de ses bras, et ces silences, ces soupirs qui donnaient plus de tragique encore au drame. Je songe à mon père, souriant au fond du fauteuil de cuir jaune, tassé, les jambes croisées, heureux de nous voir suivre avec cette passion l'histoire de ces êtres nés de lui. Je songe à Bruno (Gay-Lussac) qui écoutait, et souriait, et se troublait. A grand-mère, sur le

divan fauve, qui n'avait pas l'air scandalisée le moins du monde et semblait si heureuse d'être là. Et maman, au cours d'une pause, me disait dans sa chambre où nous nous étions je ne sais pourquoi rejoints : « Je trouve ce troisième acte bouleversant... »

Moi, dans mon uniforme bleu foncé aux écussons à grenades oranges, avec mes bandes molletières, lesquelles, me disait ma tante Gay-Lussac, rendaient mes jambes plus longues encore. De la place qui fut la mienne pendant tout le premier acte (ensuite j'allai dans un autre coin d'où je voyais mieux le lecteur) l'abat-jour de la lampe qui l'éclairait me dissimulait le visage de Copeau. Mais, parfois, cette nuque que j'apercevais seule jusque-là, s'arrachait au cône de lumière pour me découvrir un visage merveilleusement vivant, tour à tour ironique et cruel, beau et laid. Un rictus le défigurait ; ou il se trouvait illuminé par la détresse, la pitié, l'amour. Mais comme Jacques Copeau ne se jetait en arrière qu'aux moments les plus tendus de l'action, c'était toujours une mimique expressive que je pouvais observer.

Mon père me parle de la soirée d'hier. Il paraît qu'au cinquième acte Copeau fut vraiment sublime. Malheureusement, la pièce que Bourdet avait cru trop courte s'est avérée excessivement longue. Il faut couper. L'auteur me montre avec tristesse les passages sacrifiés.

. . . .

Vémars, samedi 24 juillet 1937. — Tour dans le jardin, après dîner. Bruno et moi observons du dehors, à travers les vitres du billard, la famille qui ne nous voit pas. Aucun bruit ne vient de l'intérieur, si ce n'est le grondement assourdi et méconnaissable de la radio qui transmet *Lohengrin* de Bayreuth. Nous apercevons grand-mère, penchée sur son éternel ouvrage, maman. Debout, la tête levée, mon père présente un visage transfiguré. Parfois il fait un grand geste ; ou bien ses traits s'animent d'une expression familière. Mais du jardin silencieux et nocturne où nous n'entendons pas les conversations, son visage nous apparaît plus vrai que de coutume. Le voici dans l'essentielle réalité que lui donnera un jour ma mémoire. Le souvenir ne conserve d'un être que sa vérité

la plus profonde, dépouillée de tout ce dont la vie le chargeait inutilement. Mêlés à cette soirée banale, nous aurions écouté et causé. La part que nous y aurions prise nous aurait distraits. Mais voici que nous sommes spectateurs. La vitre, comme un écran, nous dévoile ce que nous ignorions. Ce visage d'extase de mon père, nul, dans la salle de billard, ne doit l'apercevoir. Il écoute Wagner. Les souvenirs affluent en lui. C'est, dans son cœur, une suite d'émotions où la joie se mêle à la tristesse. Parfois, il semble se réveiller : sa figure redevient celle de tous les jours, il passe une main lasse sur son menton. Puis il s'envole une fois encore, retouche terre, rebondit. Et c'est de nouveau le plein ciel : une bouche entrouverte, des yeux levés, une stupeur radieuse... Visage de mon père. Celui que j'ai la faiblesse de méconnaître. Si je savais le voir tel qu'il m'est actuellement montré, dans sa vérité et dans sa beauté, quelle amitié ne serait pas la nôtre !

Paris, lundi 27 septembre 1937. — En sortant du métro Rond-Point des Champs-Élysées, je tombe sur mon père. Il me dit revenir de la première répétition d'*Asmodée* à la Comédie-Française. Paraît fatigué mais heureux. Une petite serviette qu'il porte sous le bras lui donne l'air d'un homme d'affaires. J'aimerais qu'il vienne avec moi, mais il est éreinté et préfère se reposer avant le dîner. Je suis donc rejeté à ma solitude.

Cette rencontre me fit voir mon père sous un aspect nouveau. En présence de l'homme qui surgissait de la foule pour me tendre la main, je dus faire effort pour le reconnaître. Mon père, cet inconnu dont les soucis et les joies me sont étrangers, qui ne sait rien de moi?... Dans quelques secondes nous allons nous séparer de nouveau. Et avant que la présence illusoire de la vie familiale nous réunisse, nous ne penserons plus l'un à l'autre. Deux hommes, rapprochés par le hasard, rien que deux hommes.

Je dînais seul à la maison, lorsque Jean-Louis Vaudoyer me téléphone de venir les rejoindre, Mme Rouer, mon père et lui au restaurant Florence, rue de Ponthieu. J'accours avec joie et trouve mon père qui donne à Germaine Rouer des indications sur le rôle de Marcelle de Barthas. Jean-Louis

mange et boit avec la liturgie qui lui est propre, mettant au choix des plats un soin attentif, entourant chaque mets de toute une interprétation littéraire. Il est, dans le milieu du théâtre, heureux comme un oiseau dans l'azur. Vivre et bien vivre. Pas de politique surtout, mais un bon cigare et l'une de ces spécialités italiennes dont Stendhal a parlé...

Nous allons nous asseoir à la terrasse du Colisée. Nuit douce qui appartient encore à l'été. Mon père, à mes côtés, n'est plus l'étranger de tantôt, mais le familier, celui qu'on ne voit plus parce qu'on le voit trop. Mme Rouer aux yeux émouvants. Jean-Louis dans la béatitude de l'après-dîner, parfaisant ce chef-d'œuvre d'égoïsme charmant qu'est son personnage. Tout cela a de la grâce.

Mardi, 26 octobre 1937. — Au théâtre des Champs-Élysées, à 5 heures, pour assister à la conférence de Francis Jammes qui est arrivé hier à Paris. Nombreux sont ceux qui sont venus lui rendre hommage. Voici le vieux poète, avec sa chère barbe blanche, son air campagnard et bougon. Il entre coiffé d'un béret basque, comme s'il était encore dans son village. Arrive Jean Zay, ministre de l'Éducation nationale. Je vois, dans le bar du sous-sol, Jammes qui le remercie d'être venu. On ne saisit pas très bien, dans ce flot confus de paroles, ce qu'il lui dit, mais on frémit, attendant on ne sait quelle gaffe. Jean Zay lui-même n'a pas l'air rassuré et sourit d'un air gêné. Paul Claudel est là. Et aussi mon père qui doit présider. Il me présente à Jammes qui m'a vu, paraît-il, lorsque j'étais petit. « Lui aussi, il a changé, » murmure-t-il. Et soudain il m'attire contre lui et m'embrasse sur les deux joues. Mon visage se noie dans une barbe épaisse qui sent bon le grand-père.

Sur la scène, Claudel, Jammes et Mauriac. Émouvante réunion. Entre ses deux grands aînés, mon père se lève. Il parle. Le micro amplifie sans la trahir sa voix brisée, mais chaude. Poésie et charme des souvenirs évoqués. Ce que Jammes représentait pour le jeune Bordelais qu'il était, pour André Lafon, pour Jean De La Ville de Miremont. Allusion à l'Académie. Un frisson de rire passe dans la salle. Mon père évoque cette Assemblée qui, lorsqu'un poète sonne à sa porte,

« le prie parfois de repasser ». Henri Bordeaux, non loin de nous, a un sourire gentil.

Francis Jammes est à son tour debout. D'une voix curieusement timbrée, il remercie « son cher François ». Le tutoyant, interrompant à maintes reprises le fil de son discours pour s'adresser directement à lui, négligeant Paul Claudel, assis à sa gauche et à qui il tourne outrageusement le dos, il fait de sa conférence ce que Madeleine Le Chevrel devait appeler à la sortie « l'annonce faite à Mauriac ».

Charmante naïveté de cet homme qui ne cherche pas à cacher son orgueil — ni sa joie. Chacune de ses paroles, le moindre de ses gestes signifient : « On devait bien cela à mon génie. » Ce qu'il dit est joli, un peu puéril. Mais ce ne sont pas ses meilleurs poèmes qu'il lit longuement avec un peu d'emphase. Un patriarche au cœur d'enfant.

Paris, samedi 20 novembre 1937. — Devant une cinquantaine de personnes, répétition de la pièce de mon père. Silence des coulisses à notre arrivée. Vieux couloirs où les bustes mettent des taches blanches. Impression d'avoir débarqué dans une île de la France éternelle.

Asmodée... J'en connaissais chaque réplique ; et pourtant je suivis l'action avec émotion et en fus troublé comme si je l'entendais pour la première fois.

Ledoux : jeu en apparence terne, monotone et qui trouve dans son égalité même la raison de sa force. Il fallait cet effacement pour M. Coûture. Sa méchanceté, sa misère, sa détresse, il leur fallait être entourées de cette ombre pour apparaître à ce point en relief. Le plan humain est transcendé. C'est à une incarnation de Belzebuth que nous avons affaire. Mais que penser de l'homme qui a créé cette épouvante? Germaine Rouer : inégale, donnant parfois du tragique au visage de Mme de Barthas. Martinelli et Casadesus : couple charmant, jeune, sans fadeur, appartenant à l'autre face du surnaturel, celui auquel Blaise Coûture sera peut-être, au dernier jour, initié à force de souffrance et d'opprobre. Henriette Barraut donne au cœur déchiré de Mademoiselle le masque dont nous rêvions. La pièce s'épanouit d'acte en acte. Dure, traversée de lueurs difficilement supportables.

Mais il vient aussi du rivage des anges des lumières apaisantes.

Longs arrêts entre chaque acte pour photographier les acteurs. « M. l'Administrateur » est absorbé par les dernières mises au point : un Bourdet en plein travail, qui ne voit personne. (Copeau était absent, hélas ! retenu en Belgique par un engagement.)

La figure clownesque d'Henri Ghéon ; le charmant visage chiffonné et enfantin de Jean Schlumberger ; le masque tendu de mon oncle Raymond Mauriac (silencieux et farouche, comme une bête des bois au seuil de sa tanière). Et puis André Maurois, Jacques-Émile Blanche, Robert de Traz, Jean-Louis Vaudoyer, Bernard et Andrée Barbey. Et mon père, heureux.

Lundi, 22 novembre. — Atmosphère frémissante, à la maison, ce matin, qui rappelle l'époque où mon père fut élu à l'Académie. Très maître de lui, mais on devine fragile ce calme énervé. Le téléphone n'arrête pas de sonner ; les journalistes se succèdent ; on enregistre deux interviews. Un long fil rejoint une voiture imposante en station rue François-Gérard. La première interview, nous allons l'écouter, deux minutes après l'enregistrement, dans l'auto capitonnée. Est-ce la première fois qu'il s'entend? Mon père est effrayé par cette voix inconnue et qui lui semble morte. Nous, qu'elle n'étonne plus, nous savons combien elle est vivante, nuancée... Un peu plus tard, au poste Parisien, c'est le miracle renouvelé de cette conversation, figée pour l'éternité relative des choses avec ses hésitations, son débit appliqué — et qui fait revivre pour nous notre père dont nous apercevons pourtant à nos côtés l'image stupéfaite et vivante.

Nous nous déplaçons dans un nuage de gloire heureuse.

Répétition générale l'après-midi. Le Théâtre-Français où le rideau se lève dans un calme agité de toux. Angoisse du dialogue désincarné qui tombe dans un silence mortel. Puis c'est le premier frémissement, le premier rire, et l'on se sent peu à peu rassuré. Cette banquise impressionnante qui s'arrêtait au ras de la scène, l'emprisonnant de sa glace, a fondu. Le courant passe, l'émotion grandit. Au troisième acte,

un crépitement d'applaudissements confirme la réussite.

Entracte. Les félicitations m'entourent comme si j'étais l'auteur.

Puis cela a moins bien marché. Dans la loge où nous étions seuls tous les trois, mon père et Bourdet s'inquiètent. Le public réagit, mais avec moins de chaleur. Déception, parce que le troisième acte s'était achevé sur une impression de victoire. Édouard Bourdet dit :

— L'imprévu du théâtre qui défie tout pronostic... Nous craignions pour les premiers actes mais étions certains du succès pour les autres ; et c'est le contraire qui se produit. Remarquez que nous pouvons avoir dans la salle de ce soir des réactions différentes. Il suffit d'un rien, d'une simple toux pour changer le destin d'une scène. Samedi, les critiques auraient emporté une impression tout autre des quatrième et cinquième actes. Et notez ce fait curieux : samedi, ces mêmes personnes qui n'ont pas réagi aujourd'hui eussent été bouleversées...

Dans les coulisses, Germaine Rouer, le visage exténué. Encore essouflée, les yeux embués d'une dernière larme, elle sourit. Yvon Delbos traverse les petites salles bondées. Il félicite Gisèle Casadesus frémissante, joyeuse. (A la fin du troisième acte, elle était tombée à un moment où cela n'avait guère d'importance, puisque le texte parlait de son exubérance, et, dans sa loge, elle avait pleuré.)

J'entends le président Léon Blum dire à mon père et à Édouard qui cherchaient les raisons de cette chute d'intérêt, aux derniers actes :

— Il me semble que la véritable cause de ce refroidissement est que nous atteignons avec les scènes de la fin aux limites du supportable... M. Coûture est si odieux que nous en sommes attérrés...

Blum me paraît assez beau et sympathique. L'intelligence de son regard. La sensiblité de sa voix. Je songe que la moitié de la France couvre cet homme d'ignominies. Mon père, à la sortie, raconte :

— Le vice-président du conseil, tout de même... Et il filait comme un voleur ! J'ai été me présenter à lui...

Fernand Ledoux a l'air d'un jeune homme. Comme la

scène et son personnage le vieillissent ! Il dit avoir tout de même senti, au quatrième acte, le courant passer. On accuse sa tenue par trop sinistre. Édouard Bourdet enlève sa veste, la lui tend, murmure :

— Mais cela vous va très bien ! Je vais vous faire porter un costume gris foncé pour ce soir...

La principale critique que j'aie entendu formuler est celle-ci : « Ledoux est trop antipathique, il s'est rendu trop laid et paraît trop vieux pour que soit acceptable l'idée qu'il ait pu prendre sur Mme de Barthas cette influence. » Lors de l'entracte, je le dis à Edmond Jaloux. Il croit que c'est une remarque de moi, sourit — non sans fatuité :

— C'est ce que j'appelle l'incompréhension de la jeunesse...

Et comprenant enfin que la critique ne m'est point personnelle, il ajoute, abandonnant toute inutile prudence :

— Il faut être stupide pour prétendre qu'un homme de l'âge de M. Coûture ne peut être aimé...

A la maison, nous avons juste le temps d'enfiler nos habits et de dîner. Puis c'est de nouveau le Théâtre-Français. Salle brillante et très chaude. Légère défaillance d'émotion à la fin du quatrième acte, mais triomphe au baisser définitif du rideau. Vingt rappels enthousiastes. Mon père est traîné sur la scène. Nous voyons quelques secondes sa mince silhouette élégante dans la rumeur des ovations. Comme il semble intimidé et heureux ! Puis il s'échappe.

A la maison, le salon est déjà plein. Champagne. Souper léger. Les Bourdet, les Duhamel, les Maurois, les Vaudoyer, Charles Boyer et sa femme, mes amis Jean Davray, Michelle de Kap-herr, Claude Guy, Henri Troyat, Jean Bassan. Gisèle Casadesus, bavarde et rieuse dans son bonheur. Joyeuse réunion, jusqu'à 2 h. 20. Je suis fêté de la même phrase, toujours recommencée : « Comme le fils doit être heureux ! » Joie secrète de n'être plus rien que cela : le fils d'un grand homme comblé.

. . . .

Malagar, mardi 16 août 1938. — Joie de ce calme travail, coupé de promenades dans les vignes ensoleillées. Puisse-t-il y avoir de longs jours comme cela ! Mon père est toujours

avec moi aussi aimant qu'à la première heure du revoir. Il m'a raconté hier le sujet de la nouvelle pièce à laquelle il pensait et qu'il a commencé d'écrire aujourd'hui (1). (Il l'avait abandonnée, après un timide essai, vers la mi-juillet.) Un beau sujet. Délicat. Le fardeau trop lourd assumé par la pauvre fille que l'amour de son père emprisonne — et sa tendresse pour sa sœur. Cette explosion, à la fin...

Dans l'après-midi, mon père relit la première scène de son premier acte qu'il vient d'écrire. J'entends le raclement allègre de sa plume qui biffe et le son inarticulé, étouffé des phrases qu'il se dicte à mi-voix. Quelle douceur ! J'ai peur soudain que ce calme bonheur ne dure pas. Combien de temps serons-nous encore préservés?

Dimanche 28 août. — « Peut-être apprendrons-nous que nous n'avons jamais été aussi près de la guerre que pendant ces quelques jours d'août qui nous parurent si calmes... » La lecture de journaux aussi différents que *l'Humanité* et *l'Action française* donne du poids à ces mots de mon père. Ce ne sont que des sous-entendus, bien sûr, une sorte de climat, d'atmosphère lourde où l'on sent gronder la menace.

Cependant, mon père, d'une voix de triomphe, et avec l'excitation de ce qui est encore en pleine création :

— Je viens de m'aviser, en dictant mon second acte à ta mère que je refaisais sans m'en rendre compte M. Coûture à peine transposé. Tout est à recommencer... Je m'en console, tant est grand le danger évité. Je n'osais pas voir en face le personnage du docteur (2). Je pense bien ! Car il suffit de jeter sur lui un regard neuf pour le reconnaître, le lascar : c'est M. Coûture en chair et en os. Le docteur doit être au second plan. C'est à Élisabeth qu'il faut donner la première place. Et qu'il n'y ait pas le moindre soupçon d'amour incestueux chez le père...

Et de chercher une explication possible. Car le drame entre les deux sœurs reste intact, auquel il faut donner un motif

(1) *Les Mal-Aimés.*
(2) Premier état de M. de Virelade.

matériel. Pourquoi Élisabeth sacrifierait-elle son amour à sa sœur, si ce n'est pas son père qui l'y oblige?

— On pourrait concevoir une sorte de noceur auprès de qui sa fille jouerait un rôle maternel...

Nous sommes dans une des nouvelles chambres que maman prépare en prévision de la proche arrivée de nos invités — et mon père, indifférent à ce qui l'entoure, les yeux perdus dans le vague, invente à haute voix, occupé de son seul travail...

« Avez-vous déjà senti les limites de votre intelligence? » lui demandai-je en pensant à cette quotidienne angoisse, lorsque je sens que mon esprit se dérobe, qu'il ne peut pas aller plus loin et que je vois une brume de plus en plus épaisse recouvrir le bel univers un instant entrevu :

— Bien sûr... Je ne prétends pas à l'intellectualité. Je « sens » les choses : ma compréhension est intuitive, elle ne s'accorde qu'avec le concret. Aussi mes véritables auteurs ne sont-ils pas philosophes, mais moralistes, surtout ceux du XVIIe.

A la fin de la soirée, je regarde de nouveau le veil album de photographies, mais cette fois-ci aux côtés de mon père dont les explications me sont précieuses. Ce paysan madré, à l'air mi-balzacien, mi-chansonnier montmartrois, c'est l'arrière-grand-père, Jean Mauriac :

— Phraseur à la Rousseau, disait oncle Louis Mauriac. C'est lui qui acheta Malagar. Il avait dû naître vers 1800. Il vendait des cercles de barriques, devint assez riche et fit un beau mariage dans les Landes. Il tint absolument à se faire photographier ainsi, les mains dans son gilet, car c'était, disait-il, son geste le plus familier. C'est encore oncle Louis qui m'a raconté ce trait. Et voici son frère, Jacques Mauriac. Voici papa et maman et Henri, le petit frère de mon père et d'oncle Louis qui était mort. Cet autre bébé, c'est X... qui m'a servi partiellement de modèle pour Jean Peloueyre. Il a été tué héroïquement à la guerre, lui, un être si doux... Voici les deux frères dans leur uniforme du collège de Toulenne. Quel fin visage a mon père... Il existe des lettres si belles et si tendres de ses camarades : il était très aimé...

Et devant une autre photographie qui représente le même Jean-Paul Mauriac en soldat, avec un grave et pur visage, mon père s'attendrit sur ce père qu'il n'a pas connu :

— Il me ressemble, regarde !

Le comparant au portrait de Jacques-Émile Blanche qui est là, devant nous, il ajoute :

— Il était autrement beau que moi, au même âge, n'est-ce pas...

Puis :

— Voici le commandant B... qui s'est occupé de mon père pendant la guerre de 1870. Il y a de lui une lettre joliment hypocrite, où il lui dit qu'il lui permet de s'amuser un peu, juste assez pour être plus tard à même d'apprécier les joies du foyer. Et voici M. et Mme L... chez qui mon grand-père allait chaque jour à Langon. C'est chez eux qu'il a eu son attaque. Voici Mme Z... qui « a mal tourné » : combien est animale cette figure de femme. Maman disait : « Lorsqu'elle arrive, il faut déboucher le champagne, ouvrir un pâté... » Quelle conception de la débauche... Celui-ci, c'est encore mon père, au régiment encore : regarde la douceur du visage parmi ces sympathiques gueules de brutes ! Nul doute que le don littéraire me soit venu de lui...

Respect et crainte en présence de ce peuple de morts d'où je viens.

Samedi, 3 septembre. — Agréable surprise : ces Anglais, sir Basil Bartlett et sa femme, qui devaient venir déjeuner à Malagar (il s'agissait de l'adaptation d'*Asmodée* pour Londres) nous avions cru qu'ils seraient intimidants et peu amusants. Chacun, pendant le dîner, hier soir, avait donné du ménage le portrait qu'il imaginait et ce n'avait pas été la moindre occasion de rire que ce repas nous avait fournie. Nous avions joué *Asmodée* toute la matinée, disant comme dans le premier acte de la pièce : « C'est vrai, cet Anglais, quel ennui ! » Or ce fut le plus charmant des couples qui apparut. Lui, assez « duc de Windsor », élégant, malgré la simplicité de sa mise ; elle, de dix ans plus jeune, ravissante et fraîche. L'on songea beaucoup plus à s'amuser qu'à parler d'*Asmodée*, objet de la visite. Le wolley-ball trouva en Basil Bartlett un adepte

fervent et sa femme elle-même prit sa part de notre entrain et de notre joie. Ce furent de belles parties où Jean Davray se révéla moins brillant que pour son premier essai et auxquelles mon père assista, assis dans la prairie, l'air un peu étonné. De train en train nous les gardions et ils nous sacrifiaient d'un cœur léger leurs projets. Mais à 6 heures et demie il fallut bien se séparer. Je les conduisis à la gare de Langon. Tristesse de quitter ainsi des êtres auxquels on s'était si rapidement attaché. Tristesse surtout de se dire que le lendemain déjà l'on aura tout oublié de tant de fraîcheur et de grâce.

Après dîner, à la terrasse. La lune dans un ciel tavelé. Un parfum de forêt résineuse et, dirait-on, d'eau vive. Et les chants des enfants. Très *Asmodée* et d'une poésie que Jean Davray comme Bruno Gay-Lussac doivent savoir goûter. De Hitler, nous ne voulons plus entendre parler.

Mardi, 6 septembre. — Des heures aussi graves apportent une sorte de surabondance spirituelle. Comme si la proximité de la mort exaltait la vie et que nous tentions de gagner en acuité ce que nous risquions de perdre en durée. Je travaille toute la journée. Mon père, employant pour se moquer gentiment de moi une formule que j'ai rapportée du régiment, dit :

— Il faut être gonflé pour travailler un tel jour...

Il a pourtant un peu écrit. Brève et curieuse conversation avec lui sur la foi :

F. M. — Il faut parfois du courage pour être fidèle...

C. M. — Si vous vous forcez à croire, il y a subterfuge...

F. M. — Je n'ai pas dit cela. Dès que je supprime Dieu de ma vie, je sens terriblement son absence. Et puis *j'ai des raisons* de croire en lui. N'empêche qu'il y a de l'héroïsme dans la foi.

C. M. — Il est dur aussi d'accepter sans se dérober l'idée du néant. Pour moi, la question est d'avoir ou de n'avoir pas la foi. Si j'avais la foi, je ne craindrais rien, quelque péché que je commette. Je serais rassuré. Que redouter de l'Amour?

F. M. — Bien sûr... Mais tu as vingt ans. Tu apprendras

à connaître le Mal. S'il y a la guerre, vraiment la mesure sera comble !

C. M. — Cela me rappelle le raisonnement de D... qui n'allait plus à la messe parce que sa grand-mère était morte[1]

F. M. — Je voulais dire que la guerre était le triomphe du Mal... Quoi qu'il en soit, si l'on me prouvait à cette minute qu'après la mort il n'y a rien, je serais presque apaisé...

C. M. — Si le Christ est la vérité, que pouvez-vous craindre?

F. M. — Il y a sa vie dont il faut rendre compte. Tu souris? Tu ne crois pas au Mal parce que tu es jeune. Tu apprendras en vieillissant...

Puis la conversation évolue vers des idées plus actuelles. Je dis :

— Nous nous révoltons parce que nous sommes menacés dans notre quiétude, mais l'anormal, c'était notre confort. Nous étions « oubliés », et cette faveur insigne nous la considérions comme un droit.

Alors mon père, rêveur :

— Tu as sans doute raison. Nous devons exaspérer Dieu avec notre manie de vouloir nous créer à tout prix un bonheur terrestre...

. . . .

Londres, vendredi 24 février 1939. — Une petite salle aux allures clandestines, le « Gate Theatre » donne ce soir l'adaptation de sir Basil Bartlett. La jolie lady Bartlett nous accueille. Avec une mise en scène très simple, sur un plateau minuscule, *Asmodée* m'apparaît décanté, plus proche du texte original que l'interprétation de la Comédie-Française. Ma connaissance rudimentaire de l'anglais est rachetée par ma parfaite connaissance de la pièce : je suis fort bien, d'un bout à l'autre, et si parfois je perds le fil, un mot me remet bientôt à flot. Coûture — qui s'appelle ici Lebel à cause de la difficulté de la prononciation — est joué par un acteur jeune et beau qui me semble plus compréhensible, sinon plus compréhensif, que Ledoux — lequel apparaît en scène laid et vieux, bien qu'il soit jeune et non dénué de beauté. Ce Wyndham Goldie arrive à être assez

atroce et tout à la fois suffisamment séduisant pour que l'on comprenne la répulsion et l'attrait qu'il exerce sur Mme de Barthas. Celle-ci est interprétée par une personne encore très jeune (qui est de sang royal, mystères de l'Angleterre !), Mary Hinton. « Mademoiselle » est jeune, elle aussi ; plus encore Joyce Redman, qui joue Emmanuèle. Cela ajoute à la vraisemblance et au pathétique de la pièce. Je suis pris comme au premier soir. Larmes dans la salle attentive. Succès à la fin. Mon père a été ému par sa propre pièce. S'il n'en comprenait pas un mot, il en retrouvait l'esprit.

Lundi 27 février. — Au ciel de Piccadilly, un projecteur bleu fouille le ciel, et j'évoque les nuits menacées de Prague, cet été. Parcs bouleversés de Londres, tels que je les vois ces jours-ci : les Anglais, après l'alerte de septembre, y ont creusé de profondes tranchées pour s'abriter en cas de bombardement. Mon père commente :

— On comprend le mécanisme de la politique hitlérienne. En face de ce pays comblé, de cette civilisation admirable de richesse et de raffinement, Hitler est le monsieur qui se présente une mèche allumée à la main...

Mardi 28 février. — Au British Museum, devant les frises du Parthenon, nous retrouvons notre stupeur émerveillée de Grèce. « Je sens que je vais travailler de nouveau à mon *Atys*, » dit mon père sur l'esprit de qui « le miracle grec » a le même pouvoir apéritif que les Bellini d'hier pour moi. Il dit aussi :

— L'existence de la grâce avant l'existence du Christ pose un redoutable problème...

Plus loin, en présence des merveilles assyriennes, puis boudhiques, puis égyptiennes, il ajoute :

— Comme nous nous sommes débarrassés avec aisance de ces civilisations miraculeuses. De quel droit? Que tout cela se soit passé alors que le Christ n'était pas encore venu sur la terre...

Un sarcophage ouvert nous montre le cadavre recroquevillé d'un homme qui vivait en Égypte trois mille cinq cents ans avant le Christ. La peau est desséchée mais elle reste intacte.

Le crâne porte encore des touffes rousses de cheveux. Mon père a longuement regardé. Puis il a vu des momies rigides sous leurs bandelettes, au fond de leurs somptueux sarcophages, et il a dit, non sans tristesse :

— C'est étrange... Ces hommes qui pensaient avant tout à perpétuer leur existence dans la suite des siècles donnent la plus saisissante idée du néant que l'on puisse avoir...

Il ajoute aussitôt : « Ce qui ne prouve rien. » Comme si j'étais un enfant à qui il fallait ne pas donner des raisons de douter.

Au Savoy... L'Honorable Mrs. Pitt-Rivers — qui sous le nom de Mary Hinton interprète, dans l'*Asmodée* londonien, le rôle de Mme de Barthas — nous a invités à déjeuner. Il y a là Veronica Turleigh, charmante jeune femme qui joue « Mademoiselle ». Mi en français, mi en anglais, elle me parle d'*Asmodée* avec simplicité. Charles Morgan est aussi parmi les convives : beau, silencieux, un peu guindé, avec je ne sais quoi de cruel et tout à la fois de doux sur son visage boucané, bien que jeune encore. Tandis que se déroule le luxueux repas, je regarde, devant moi, la Tamise pluvieuse. Un arbre dépouillé occupe tout le ciel. Un pigeon s'y est posé, petite boule immobile sous la pluie. Des mouettes volent, très haut...

Puis Mrs. Pitt-Rivers nous prend dans sa voiture qu'elle conduit elle-même. Avant d'atteindre Hampton Court, il nous faut traverser Chelsea, puis le parc de Richmond, avec ses arbres vénérables, ses troupeaux de cerfs frileusement serrés. Sinistre et beau palais de brique rouge. Un jour pauvre entre par les interstices des rideaux tirés. Les ombres d'une cour prestigieuse s'agitent dans les salles immenses où nous guide un gardien aux airs équivoques de fantôme incarné. Mrs. Pitt-Rivers possède une si noble démarche que cet austère et grandiose château apparaît à sa mesure.

Elle nous reçoit ensuite dans une minuscule et charmante maison de Chelsea. Joie du thé, après tant de fatigues. Mon père, maman et moi allons ensemble chez les Roland de Margerie (qui ont la gentillesse de me loger). Paul Valéry est là, arrivé ce matin. Une sorte de jeunesse illumine son visage ravagé.

A minuit, M. Corbin reçoit à l'ambassade de France en l'honneur de la Comédie-Française. J'aperçois Charles Laughton : lippu, bouffi, éléphantesque, avec une expression candide de gosse. Et voici le peintre Josselin Bodley qui fut autrefois notre voisin de palier, rue de la Pompe. Comme il paraissait âgé à l'enfant que j'étais ! Je le revois, agitant sur le balcon de son salon un éternel shaker. Mes parents et lui s'interpelaient d'une fenêtre à l'autre. C'était la folle époque de l'après-guerre. Mont Valérien dans les soirs d'été où la musique d'un restaurant russe mettait sa douceur. Parc ombreux des Carnot ; oui, je revois tout cela, la jeunesse de mon père... Et je revois Pasy, la petite Pasy Bodley, avec ses yeux bleus, la frange blonde de ses cheveux, ses joues roses. Si M. Bodley m'apparaît aujourd'hui presque aussi jeune qu'un homme de mon âge, Pasy surgit devant moi, méconnaissable. Lorsque j'avais vu Pasy pour la dernière fois, elle avait huit ans ; j'en avais quatorze. C'était une enfant frêle, une toute petite fille. Et voici une femme ; elle me sourit ; c'est Pasy. Je cherche en vain sur son visage un trait qui soit semblable à celui d'autrefois. Je ne retrouve rien de ce que j'ai connu. Et pourtant c'est la petite fille d'autrefois. Nous buvons du champagne. Un couple comme tous les autres. Elle est belle. Vertige de l'enfance évoquée. Et l'on a un peu honte d'être devenu cela : un couple comme les autres.

Voici d'autres visages de Paris, mêlés à ceux de nos amis anglais : Édouard Bourdet, plus sombre que jamais ; Denise Bourdet, si belle ; la charmante Madeleine Renaud tellement aimable avec moi (ne suis-je pas le fils de son auteur? Car la prochaine pièce est pour elle !), le cher Pierre Bertin, Lise Delamare. Mon père est fêté. Ce petit monde l'aime, qui a des raisons pour cela.

Mercredi 1er mars. — Mon père me dit combien le hante à Londres, lui aussi, le règne écrasant, disproportionné de l'Argent :

— Les pauvres gens sont légions, mais on ne les voit pas. Dans ces quartiers, l'or règne seul. Je suis oppressé, plus encore qu'à Paris, par un sentiment de honte...

Et moi, je pense : il faudra tout de même qu'un jour vienne où l'on ait remédié à cette injustice, où il sera devenu impossible de voir, dans le même monde, dans la même nation, dans la même cité se côtoyer des êtres qui crèvent les uns d'indigestion et les autres de faim (j'exagère à peine). Il serait bon d'ouvrir les écluses, afin que soit étale cette marée d'or et qu'elle recouvre également le pays humain tout entier. Mais déjà je me laisse engourdir. Déjà je ne veux plus voir de Londres que ses douces journées et ses visages heureux.

CLAUDE MAURIAC.

(L'auteur a renoncé à indiquer les larges coupures qu'il a effectuées dans ces extraits de son journal afin de n'en laisser subsister que ce qui, de près ou de loin, concernait son père.)

* *

J'avais quatorze ans, lorsque j'entendis le nom de François Mauriac pour la première fois. C'est un âge qui compte et l'on oublie rarement ce qu'il nous a apporté.

Le supérieur du collège où je faisais mes études, me reprochait, entre autres choses, de vénérer malgré lui Anatole France. Voulant combattre à armes égales ce culte pernicieux, il me donna à lire *L'Enfant Chargé de Chaînes*. « Vous verrez, me dit-il, qu'il y a, dans la littérature contemporaine, un écrivain qui mérite tout autant votre vénération. » Je me vois encore descendant l'escalier après ma visite au digne personnage, et rentrant en étude avec cet « enfant » à la main. J'avais conscience, par surcroît, d'être l'objet d'une faveur spéciale, puisque le supérieur m'avait prié de ne prêter l'ouvrage à personne. Me flattait-il au point de me juger seul capable de l'apprécier à sa valeur? ou croyait-il que cette psychologie atroce, dans le mystère de laquelle il me faisait ainsi pénétrer, était un peu la mienne, mais pouvait

n'être pas celle de tous mes camarades? Bref, je fus bouleversé par cette lecture. Je ne saurais dire si elle me remit dans le droit chemin, mais, à côté du monde ironique et léger que m'avait révélé Anatole France, elle me faisait découvrir un monde qui me semblait nouveau, car il était celui de l'âme. J'en appris à mieux me connaître et j'ai, depuis ce jour lointain, gardé à l'auteur une fidèle gratitude.

Gratitude qui ne fit que croître avec l'admiration, à mesure qu'ensuite j'avançai à travers son œuvre et, puisque aujourd'hui nous fêtons son prix Nobel, il m'amuse de constater qu'après avoir, plus tard, ajouté André Gide à ce « duo » de mes années juvéniles, je fêtais déjà sans le savoir les trois plus éclatants prix Nobel de notre littérature.

ROGER PEYREFITTE.

* *

Ses proches exceptés, je crois que nous sommes peu nombreux parmi les amis de François Mauriac à garder de lui l'image que j'en ai.

A considérer celui qu'il est maintenant et que nous voyons porter avec une malicieuse aisance le fardeau de la gloire, cette image a quelque chose d'absurde.

Qu'on se figure Mauriac dans une vie à l'envers, non plus célébré, entouré, guetté par la curiosité publique, mais, au contraire, cerné par la malveillance, épié par une conjuration anonyme, plus attentive que l'autre, toujours prête à mordre et dont un dernier respect, peut-être une dernière peur, aura retenu l'assaut.

Il s'agit du Mauriac des années noires et de l'occupation, quand je l'ai vraiment connu.

Par une promotion spontanée, très vite, dans les premiers mois de l'armistice, il était devenu, moins pour l'occupant que pour ses serviteurs, entre tous les écrivains, tous les artistes, l'ennemi numéro 1. Il faisait partie du bilan de la

défaite, des comptes de la revanche haineuse de certains Français sur les autres. Son nom était inscrit à la première ligne du passif. Dix échos toutes les semaines signalaient sa présence au café, au théâtre, dans la rue ; il se tenait des conférences pour le désigner comme empoisonneur public. De partout on le sommait de se taire, de disparaître, de ne plus exister. Qu'il n'ait pas été dès lors jeté dans un camp de concentration, cela, même aujourd'hui, ne s'explique pas tout à fait. A voir le dépit et la haine qui n'ont pas désarmé on suppose que cette erreur-là ne serait pas répétée.

Précipité des sommets du succès dans une sorte de gloire à rebours, Mauriac ressemblait exactement à ce qu'il avait été, est et sera toujours. Cet homme suspect, vaguement dangereux, qu'on n'invitait plus, qui ne sortait plus guère, qu'on faisait parfois semblant de ne pas reconnaître, n'était pas le moins du monde un homme amer. Il ne s'inquiétait pas pour lui-même, de son apparente défaveur. Il savait la part que la jalousie y avait et il citait souvent, pour en rire, ce cri révélateur d'un de ses ennemis. « Enfin ! la planche à succès est brisée. »

Mais s'il voyait, presque en s'amusant, la comédie mondaine s'écarter de lui, il s'inquiétait profondément du danger qui pesait sur nos traditions et notre culture. La menace, la calomnie, l'atteignaient dans la mesure même où elles trahissaient le dessein, avoué de quelques-uns, de détruire le passé et d'adopter et les mœurs et la morale de l'étranger.

Mauriac savait au demeurant qu'il n'y aurait pas de comptes particuliers et que son œuvre, comme celle de ses pairs, vivrait ou périrait avec la liberté de la France.

C'était là l'évidence, et pourtant, entre ses égaux, Mauriac, presque seul et en tout cas le premier, sortit de l'attente prudente et passive dont quelques-uns depuis se sont fait un mérite.

On sait la place qu'il tint aux *Lettres françaises*, aux *Éditions de Minuit*. A son habitude, il se jeta dans le danger sans précaution. On pouvait se demander, et nous nous demandâmes longtemps, de qui pouvait être le *Silence de la mer*. La question ne se posa pas quand, en août 1943, parut *le Cahier noir*.

Renvoyons ceux qui prétendent à présent que le risque était illusoire à leur absence — ou à leurs écrits d'alors. Si mince qu'ils estiment le péril, ils ne l'ont pas couru.

Il y avait dans nos réunions clandestines, dans tous les actes de notre conspiration, quelque chose que Mauriac m'a dit plusieurs fois regretter. Personne ne songeait à s'en faire accroire, n'avait le cœur assez lâche, l'esprit assez injuste pour oublier tous ceux qui, à chaque instant, risquaient cent fois plus pour la même cause.

On combattait sur son terrain, avec ses armes, mais la distraction de l'ennemi ou sa négligence, faisait de ce secteur l'un des moins surveillés. Des hommes de lettres, si vains par nature, rentraient dans le rang commun, à une place modeste. Et, miracle plus étonnant encore, ils abdiquaient dans leurs rapports mutuels, l'esprit vétilleux de préséance, qui les accompagne, à l'ordinaire, immanquablement. Nous étions des camarades et Mauriac, qui abandonnait les plus grands privilèges, l'un des plus naturellement simples et fraternels.

Cette fraternité, c'est dans la rue surtout qu'elle se respirait. Pendant chacune des saisons, de trois années, je me suis promené à ses côtés, dans Paris occupé. Étrange impression de le sentir redevenu comme anonyme, rentré dans le rang, sans pouvoirs et sans prestige, pareil à des milliers d'autres hommes qu'animaient la même attention anxieuse, la même interrogation, la même vigilance, comme si le destin eût pu se déchiffrer sur les pierres et sur les visages. Il y avait d'une part le fleuve, la ville, « ses pavés et ses marbres, » dans leur aspect comme éternel et rassurant et, d'autre part, ces drapeaux gammés, ces barrières blanches, ces hommes et ces femmes en uniforme qui faisaient de chaque Français un invité dans son propre domaine.

Rentré chez lui, Mauriac ne pouvait plus écrire, il ne parvenait plus à raccorder les brins de l'écheveau brisé. Mais c'est peut-être parce qu'il a accepté de mourir avec tout son pays, qu'il a pu maintenant renaître, dans cet éclat que nous voyons.

JEAN BLANZAT.

* *

Ce qui m'attache chaque jour davantage à Mauriac, c'est la franchise éperdue de sa sincérité : à vrai dire je ne serais pas éloigné de penser que si par sincérité l'on entend, comme l'entendent volontiers nos contemporains, l'état de qui dit tout sur lui-même et sur les autres, Mauriac est peut-être l'unique sincère de notre temps. Combien en regard de lui Gide apparaît insincère, non seulement par les zones de réticence, mais par le fait qu'alors même qu'il est sincère — malgré les éloges que moi-même en 1925 lui ai adressés à cet égard — il ne brûle pas tous ses vaisseaux, ce que de plus en plus Mauriac ne cesse de faire. Il se peint et il nous peint toujours comme « l'être dévoré de désirs » dont il parle dans la Préface de son *Racine*. Et au terme du livre, tout en nous montrant dans l'ordre des faits le caractère double ou en tout cas composite de la conversion de Racine : « Le destin de cette espèce d'hommes est de jouer sur les deux échiquiers : celui du temps et celui de l'éternité, par des coups à la fois audacieux et concordants », Mauriac, avec cette profondeur dans l'équité qui progresse en lui à chaque livre, nous montre cette conversion comme des plus véritables parce que comportant les deux éléments à ses yeux essentiels à la conversion authentique : la *persévérance*, et le *parti pris contre soi-même*. La persévérance est à ses yeux (et à quel point n'a-t-il pas raison !) le fait capital : je le revois, me le disant le jour où je le conduisis chez Maritain, et un cas comme celui de Cocteau lui paraissait bien pire que n'importe quelle forme d'incrédulité, d'indifférence, ou de négation. Le second point — sur lequel il insiste aux dernières pages du livre — est une reprise plus pénétrante et plus pressante encore de l'offensive antigidienne qu'il inaugura dans le chapitre de son livre sur Lafon : « prétention demesurée : faire passer du plan de la nature au plan de la grâce leur personnalité originale, unique, sans retranchement ni diminution, tous les méandres de la

pensée gidienne, par exemple, mènent à cette exigence. » Et Mauriac ajoute : « *Devenir un autre, rester le même,* c'est une folie sans doute que de prétendre résoudre cette antinomie. » Et ce qu'il y a de si poignant dans la situation actuelle de Mauriac, c'est cette alliance de tristesse, d'inétanchable regret et de lucidité, c'est le sentiment qu'il y a au sein de la vie même un malheur irrémédiable que figure si bien la simultanéité qu'il note entre la mort du Christ et l'éveil du printemps : quelle analyse perçante que celle qu'il fait des adolescents catholiques dont tout l'entraînement est centré sur la méditation des mystères de la Passion, et qui voient, les enveloppant, les encerclant, les appelant de toutes parts, avec la naissance des bourgeons, la montée de la sève, les attraits du monde sensible qui, d'une part ont l'air de répondre à leur confuse aspiration, et dont d'autre part on leur dit que, suivis, ils mènent à la mort.

CHARLES DU BOS.

(*Journal*, Éd. Corréa, tome IV, avril 1928.)

LETTRES D'ANDRÉ GIDE

à

FRANÇOIS MAURIAC

Florence, 15 avril 1912.

Monsieur,

L'on me renvoie ici, aujourd'hui, un numéro de la *Revue hebdomadaire*, où je lis avec un vif intérêt votre article. Je vous sais le plus grand gré de plus d'une phrase (et je ne parle pas seulement de celles où vous me louez !) mais, si je vous écris, c'est pour protester de toutes mes forces contre ce mot de *sacrilège* que vous employez à propos de mon *Enfant prodigue*, et contre cette accusation d'avoir dépouillé de son sens divin la parabole de l'Évangile. C'est avec piété et respect que j'ai écrit ces pages (se peut-il vraiment que vous les ayez lues, ou que, les ayant lues, vous n'ayez pas senti la gravité de l'émotion qui me les a dictées?)

Croyez à ma très cordiale attention et à mes sentiments les meilleurs.

André Gide.

29 décembre 21.

Mon cher Mauriac,

Je ne puis vous dire, et vous ne pourrez savoir, combien votre article me touche. Depuis deux mois je ne reçois que coups (à la seule exception d'un petit article dans le... *Radical!*) La plupart des attaques sont d'une sottise rassu-

rante ; il ne me semble pas qu'on m'attaque vraiment ; c'est une caricature de moi que l'on brime ; mais cette fausse image s'accrédite, usurpe ma place et devient mon frère ennemi. Vous êtes le premier, le seul, qui osiez prendre un peu ma défense (je dis : oser, car il y faut du courage, vraiment) et je vous remercie de comprendre et de dire que mon grand crime est d'avoir toujours voulu être naturel, sincère et de bonne foi. Quel repos ! quel répit, de lire enfin une appréciation qui ne soit point dictée par la haine ! Et que je suis heureux que cet article soit écrit précisément par vous, pour qui depuis longtemps je sens mon affection grandissante — et qui peut-être deviendrait une amitié véritable si nous nous connaissions un peu mieux. Alors vous comprendriez vite que la seule indication de votre « réponse » qui ne soit pas tout à fait exacte... Mais que sert de vous la désigner aujourd'hui? Au surplus vos dernières lignes la corrigent ; persuadez-vous que ce sont celles où je me sens le mieux compris.

Depuis mon retour à Paris, je souhaitais de vous revoir. Combien plus encore, à présent !

A bientôt, n'est-ce pas? Et bien vôtre

André Gide.

Porquerolles, 1er juillet 22.

Mon cher Mauriac,

Vous aurez entre temps reçu ma lettre, qui déjà vous aura rassuré. Votre article reste ce qu'on a dit de plus intelligent et de mieux sur *Saül;* sans doute, un peu moins timoré, l'eussiez-vous pu meilleur encore. Certainement je n'ai jamais écrit rien de plus *moral* que cette pièce ; je veux dire : de plus monitoire. Au sortir des *Nourritures terrestres*, je compris le danger de ne plus se défendre et dressai le spectre de ce vieux roi démantelé comme un *Cave* ! Peut-être auriez-vous pu montrer cela — indiqué ce carrefour de nos deux routes. Car ne pensez-vous pas, au fond, qu'on puisse trouver quelque enseignement dans ma peinture? et prétend-on sérieusement que je propose en exemple la déchéance de *Saül?*

Pour ce que vous dites de mes interprétations tendancieuses des textes saints... 1° Je ne pense pas que l'histoire de Saül se puisse expliquer autrement — et quand je forcerais un peu la note, de-ci de-là — les interprétations pieuses du Cantique des cantiques (par exemple) ne la forcent-elles pas bien autrement... et Bossuet, *passim* (voir méditations sur *N'éteignez pas le lumignon fumant* entre autres, etc., etc.) ; 2° Je tiens les Livres saints, tout comme la mythologie grecque (et plus encore) d'une ressource inépuisable, infinie, et appelés à s'enrichir sans cesse de chaque interprétation qu'une nouvelle orientation des esprits nous propose. C'est pour ne pas cesser de les interroger que je ne m'en tiens pas à leur première réponse.

Au revoir ; croyez à mes sentiments bien affectueux.

André Gide.

Paris, le 4 février 1929.

Mon cher Mauriac,

Il faut pourtant que vous compreniez que mes sentiments à votre égard ne sont point du tout simplement ceux de littérateur à littérateur. Ma reconnaissance pour votre intervention spontanée et généreuse, au moment des attaques de Massis, reste aussi vive qu'aux premiers jours. Je me trouverais proprement monstrueux si je vous payais de retour par une « perfidie » ; c'est pourquoi, cher Mauriac pour qui je ne sens que de l'amitié (et je parle d'une amitié de la qualité la plus rare et la mieux soutenue et guidée), les deux mots que vous disiez hier, encore que sur un ton enjoué, me tourmentent. Et ce matin j'ai vraiment besoin de vous écrire : si j'avais pu penser que ma lettre dût vous peiner, faire plus que *vous éperonner*, j'eusse beaucoup hésité à vous l'écrire ; et en tout cas je ne l'eusse pas livrée au public, pour si peu qu'elle eût pu vous nuire. A vrai dire il me paraissait inadmissible que, personnellement, vous en prissiez ombrage, car c'est d'abord mon admiration pour votre *Racine* qui m'invitait à vous parler ainsi. Je craignais seulement d'accentuer un possible désaccord, et de souligner la situation

un peu délicate où vos livres risquaient de vous mettre vis-à-vis du clergé. C'est pourquoi je demandai d'abord votre assentiment. Je n'insiste pas sur ce point, car je sais qu'il m'est arrivé de donner mon *approbatur* à des critiques, à des attaques même, qui m'étaient extrêmement pénibles ; mais je viens de relire cette lettre : si vraiment vous y voyez trace de méchanceté, de traîtrise... alors tant pis ! Je ne comprends plus, et il ne me reste qu'à m'excuser tardivement de vous avoir involontairement blessé, et croyez que je le fais le cœur plein d'une toute amicale tristesse.

André Gide.

P.-S. — Est-ce vraiment *vous* qui avez pu trouver ma lettre perfide? ou plutôt ne vous êtes-vous pas laissé dire — et persuader — qu'elle l'était?

Paris, 11 août 1933.

Mon cher Mauriac,

Le courrier de ce matin m'apporte le numéro de la *Revue du Siècle* qui vous est consacré. Il m'est très particulièrement douloureux de n'avoir pu vous apporter ici mon hommage ; il me le serait bien plus encore si vous deviez voir dans cette exclusion une abstention volontaire de ma part. Je garde à votre endroit, en plus d'une haute considération littéraire, un sentiment, que je n'éprouve pour nul autre, fait d'affection profonde, d'interrogation un peu craintive, de respect et de reconnaissance. Tout cela j'aurais été heureux de l'exprimer et d'en donner publiquement témoignage. Mais la *Revue du Siècle* s'est gardée de me pressentir, après s'être conduite envers moi de manière infâme dans son premier et dans son troisième numéro. Je ne commencerais à attacher réelle importance à ses calomnies que si, par leur suite, celles-ci pouvaient vous amener à douter de ma très profonde et fidèle amitié, que j'ai besoin de vous redire.

Votre

André Gide.

Cuverville, 14 décembre 37.

Mon cher Mauriac,

Je ne vous ai pas aussitôt remercié, d'abord pensant que vous n'aviez que faire d'une lettre de plus ; et puis j'aurais eu trop à vous dire et le temps me manquait. Mais j'ai pu envier Jules Romains, mon voisin de balcon à la représention d'*Asmodée,* lorsqu'il m'a dit avoir pu longuement s'entretenir avec vous de votre pièce. Pour moi elle prolonge le débat ouvert avec votre admirable *Dieu et Mammon,* un dialogue entre vous et moi qui n'est pas près de finir.

En livrant votre Couture aux concupiscences de la chair, il me paraît que vous l'avez avili à dessein et fort habilement, de manière qu'on ne s'y pût méprendre. L'Église a fort bien fait de le vomir. Mais sinon (et cette concupiscence de surcroît n'était nullement indispensable) de combien de catholiques, et de ceux d'aujourd'hui, ne pourrait-on dire, ou penser : « C'est un Couture ! » De combien de laïcs ou de prêtres ! Il ne me déplaît point, parbleu, que vous jetiez sur eux le discrédit. Mais au profit de quoi? c'est ce que l'on ne voit pas très bien dans votre pièce. Il n'y aurait pas beaucoup à y changer, me semble-t-il, pour en faire une pièce nettement antireligieuse ; et même je ne doute pas que ce petit travail de légers changements ne se fasse, fût-ce à leur insu, dans l'esprit de nombre de vos spectateurs. Autrement dit : votre pièce me paraît fort peu édifiante.

Je rentre les éloges (ou les remets à plus tard) ce serait trop long.

Veuillez redire à votre fils (Claude? je crois) le grand plaisir que j'ai pris à causer avec lui l'autre soir — et croire à mon amitié bien fidèle.

André Gide.

Le Mont Dore, 22 juillet 39.

Cher ami,

Le plus admirable c'est que vous trouvez encore le moyen de me remercier !... Et je m'en veux un peu d'avoir laissé votre lettre devancer la mienne. (Ma mère, qui attachait grande signification aux convenances : « lettres de château » et « visites de digestion », souffrirait de constater que je suis resté si mal élevé, en dépit de tous ses efforts !) (Elle m'eût dit : « Ton ami, passe encore : c'est un artiste. Mais tu imagines ce que va penser de toi Mme Mauriac ! ») Le vrai c'est que je me suis laissé, de nouveau, culbuter par les vagues et que je me ressaisis à peine, ce matin du second jour de cure. Je partais pour Challes-les-Eaux lorsque je vous ai quitté. J'ai constaté qu'il était tout de même plus pratique de repasser d'abord par Paris. Rencontré Pierre Mortier, au conseil de la Radio, lundi dernier. « Qu'est-ce que vous allez faire à Challes? C'est le Mont-Dore qu'il vous faut ! » Le même soir je vais consulter Hautan, qui confirme ; et, docilement, j'obéis. Du reste c'est presque toujours avec joie que j'accueille tout ce qui vient chambarder mes projets... Pourtant le projet Pontigny pourrait bien tenir ; une lettre très pressante de Mme Desjardins a raison de ma résistance. Je ne puis décemment me dérober. D'autre part, d'insurmontables difficultés de service rendent Cuverville inhospitalier cet été. J'écris donc aux Desjardins qu'ils peuvent compter sur moi pour toute la décade (troisième) ; heureux si je dois vous y retrouver, et Claude j'espère — et le plus longtemps sera le mieux.

Même, constatant que ma cure s'achève le 10 août, et ne sachant où aller dans l'entre-temps, il est fort possible que j'assiste également à la seconde décade (du 14 au 24 août) sur « le problème des Étrangers en France ». J'écris à Claude à ce sujet, pour lui demander si peut-être Dubois...?

Cher ami, je crois que vous ne vous rendez pas compte de ce que Malagar, votre invitation, votre accueil, votre affection, vos soins constants, ont été pour moi — à un moment de ma

vie où, par profond désespoir, je sentais un besoin presque vital de me raccrocher à quelque chose... Oui, ce temps passé près de vous a été pour moi très important.

De toute manière : à bientôt, n'est-ce pas ; mais c'est beaucoup l'espoir de vous y retrouver qui me fait accepter Pontigny.

Votre ami

ANDRÉ GIDE.

Ci-joint une lettre de Bergamin, que peut-être vous n'aurez point lue et qui mérite de vous intéresser.

17 août 39.

Charmant ami, vous êtes un affreux lâcheur ! Me voici donc à Pontigny, où Claude me dit qu'il faut perdre l'espoir de vous attendre. Au fond, je ne puis que vous approuver, et je comprends de reste que d'autres soucis, de travail et même de tranquillité, vous retiennent.

J'avais chargé Claude d'un petit message pour vous ; mais j'ai plaisir à vous dire moi-même ceci : j'ai emporté de Malagar, par mégarde et pris dans un livre en lecture, dont je coupais les pages, un petit couteau d'ivoire, quelque peu ébréché, auquel j'attachais le souvenir d'un séjour si charmant pour moi — et que je garderais volontiers, si seulement j'étais sûr qu'il n'est pas un souvenir amical ou familial pour vous-même — auquel cas, je le confierais à Claude, qui vous le restituerait. C'est ce que je l'avais prié de vous demander. Mais je préfère profiter de l'occasion pour vous redire mon affection bien attentive. Veuillez transmettre mes hommages à Mme Mauriac, qui, me dit Claude, est à Malagar près de vous.

Fidèlement et amicalement

ANDRÉ GIDE.

Cabris, près Grasse, Alpes-Maritimes.
4 octobre 39.

Mon cher ami,

Vous jugerez et déciderez de quelle manière il sied de déclarer, en faveur de Giono, une sympathie et une estime qui n'impliquent nullement l'approbation de l'attitude d'insoumission qu'il a prise et qui lui vaut, vous l'aurez appris, d'être présentement incarcéré au Fort Saint-Nicolas de Marseille. Nous savons, entre nous soit dit, que l'on peut tout craindre des autorités militaires dont il dépend. Il y aurait, sans aucun doute, lieu de leur faire savoir (car elles peuvent l'ignorer) et le plus tôt possible, la place que Giono occupe dans les lettres françaises et combien est grand son renom à l'étranger. De plus Giono serait extrêmement sensible au moindre témoignage de sympathie. Pour gagner du temps, je viens d'écrire directement à Daladier une lettre dont voici le texte. Encore que j'y dise « nous », cette lettre n'engage que moi. Vous jugerez si vous estimez devoir et pouvoir appuyer de quelque manière que ce soit mon initiative. Mais il est bon que les autorités militaires soient à même de se rendre compte du déplorable retentissement que risque d'avoir, en France même et à l'étranger (et du parti qu'en tirerait l'Allemagne) — non point l'incarcération (elle n'était que trop prévue), mais peut-être une sanction plus grave ou simplement des traitements sans égards. Je ne sais ce que d'autres auront cru devoir faire à cette occasion en vue de protéger (la vie de) Giono. Le temps manque pour demander à X... et Y... s'ils consentent à contresigner ma missive. Vous êtes le seul à qui j'en parle. Veuillez y voir une marque de profonde confiance et d'amitié.

Avec vous de tout cœur

André Gide.

Double.

Cabris, 4 octobre 39.

Monsieur le Président,

L'arrestation de Jean Giono, actuellement incarcéré au Fort Saint-Nicolas de Marseille, nous émeut sans beaucoup nous surprendre. L'intransigeance des déclarations de notre ami dans de récents écrits nous la faisait prévoir. Si nous nous adressons à vous, ce n'est point pour protester contre ces mesures prises, mais dans l'espoir que vous veillerez à ce que Jean Giono soit du moins traité avec les égards dus à un écrivain qui honore si hautement la culture et les lettres françaises et dont l'œuvre a connu un si grand retentissement à l'étranger.

Veuillez accepter, monsieur le Président, l'assurance de mes sentiments bien cordiaux et de ma haute considération.

ANDRÉ GIDE.

Ginoles-les-Bains, 3 juillet 40.

Cher Mauriac,

Les journaux annoncent que les relations postales sont rétablies, dans les régions du Sud, jusqu'à Bordeaux (avec quel serrement de cœur j'avais vu la carte qui montrait l'occupation englobant Langon !) J'ai donc espoir que cette lettre vous parvienne. A cause de mes changements d'adresse je n'ai plus de nouvelles de personne, depuis près d'un mois. Sans doute Claude m'a-t-il écrit ; mais ma correspondance reste embouteillée à Vichy, où je m'étais d'abord réfugié. Je ne sais plus comment l'atteindre, sinon à travers vous, et reste bien anxieux à son sujet. Combien je vous serais reconnaissant d'un mot de vous qui me rassurerait.

Toutes communications sont, pour longtemps encore, impossibles avec Cuverville où étaient restés les Drouin, mes nièces et mes petits neveux. L'aîné des fils, mon filleul,

pris dans la retraite de Dunkerque, avait pu envoyer une dépêche de Londres ; et, depuis, plus rien. Plus rien de son frère, que je savais périlleusement exposé.

Êtes-vous à Malagar avec les vôtres? Je le souhaite. Si, comme je l'espère, vous pouvez atteindre Claude, ayez la gentillesse de lui donner mon adresse. Il me tarde après vous, après lui, et de vous savoir bientôt de nouveau réunis.

De toute mon amitié je pense à vous, et reste fidèlement vôtre

André Gide.

Nice, 6 octobre 41.

Cher ami,

Avec quel intérêt, quels frémissements parfois, j'ai lu, j'ai dévoré *La Pharisienne!* Quelle joie de passer avec vous ces quelques heures, et comme je me sentais près de vous ! fût-ce pour m'opposer à vous, parfois... mais si peu. Ne m'oubliez pas trop, je vous en prie et transmettez à Claude mes plus affectueux souvenirs. J'hiverne à Nice et m'efforce de travailler, sans résultat bien appréciable. Je vous envie ce livre, ceux qu'il annonce et nous fait espérer. C'est surtout d'espoir que je vis, par ce temps d'épreuves. Celui de vous revoir est vif, et je veux que vous me sentiez très fidèlement votre

André Gide.

Alger, le 13 décembre 44.

Mon cher Mauriac,

Il faut pourtant que vous sachiez avec quelle attention, quel intérêt passionné, quelle approbation de cœur et d'esprit, nous lisons, Anne Heurgon et moi tous les articles de vous que nous pouvons (parfois à grand-peine) nous procurer. Quel réconfort, souvent, ils nous apportent ! Anne Heurgon voulait vous écrire ; mais remet de jour en jour, accaparée par les soins du ménage. Grâce à ses prévenances, je n'ai

pas trop à souffrir d'un exil qui se prolongera jusqu'au printemps sans doute, attendant que la température, matérielle et morale, se soit faite un peu plus clémente. Mais il me tarde beaucoup de pouvoir revoir certains amis.

Vous êtes trop occupé pour m'écrire et avez certes mieux à faire ; mais Claude peut-être... Je reste sans nouvelles de lui. S'il savait le plaisir que m'apporterait un mot de lui !

Veuillez lui redire, s'il est à Paris, mon affection profonde ; et vous, cher ami, ne doutez point de mes sentiments bien fidèles.

Votre

ANDRÉ GIDE.

1er décembre 46.

Cher ami,

« Faire le jeu de l'ennemi », lui « fournir des armes »... il y aurait beaucoup à broder sur ce thème C'est avec de pareils arguments qu'on nous bâillonne, et que l'on voulait, par exemple, me retenir de publier mon « Retour de l'U. R. S. S. »... Je crois pourtant que j'ai bien fait de passer outre — et vous de même dans nombre de vos articles, et des meilleurs. Je les lis tous (et les fais lire autour de moi) avec un intérêt passionné, presque toujours avec une approbation totale, une sorte de soulagement du cœur et de l'esprit, et vraiment de la *gratitude*. Que de fois j'ai failli vous écrire pour vous remercier de parler ainsi !

Nous sommes trop affairés l'un et l'autre pour pouvoir nous abandonner au plaisir d'une correspondance suivie, si intéressante qu'elle pût l'être... Mais, au reçu de votre lettre du 26 novembre, il me faut pourtant vous dire combien je reste peiné de vous avoir déplu par cette note de mon *Journal* où je citais une phrase de vous. Ce qui m'affecte, c'est que vous ayez pu voir (ainsi qu'il m'est revenu tardivement) dans cette citation imprudente, quelque malignité de ma part, quelque intention de vous compromettre. Cette phrase de vous me paraissait (me paraît encore) excellente ; mais, de toute manière, je reconnais qu'il y avait abus à l'extraire d'une

lettre toute confiante, pour arguer : « Et du reste X pense comme moi » (sans tout au moins l'assentiment de X à ce sujet). Pardonnez-moi, je vous en prie, cette imprudence (qui devient grave par le temps qui court), mais, pour l'amour du ciel, et par respect pour l'amitié, n'y voyez point une perfidie, dont j'espère bien que je ne serai jamais capable et qui serait particulièrement vilaine envers vous, pour qui je n'ai qu'affection et reconnaissance.

Mais voici qui m'explique certain retrait (pour ne pas dire plus) de vous à mon égard — qui me chagrinait grandement, de sorte que je vous sais gré d'y revenir et de m'en donner la raison que je n'avais su entrevoir. Et persuadez-vous que mon amitié pour vous reste aussi vive, plus vive encore qu'aux temps de paix. De tout cœur avec vous

André Gide.

6 *décembre.*

Cette lettre traîne sur ma table depuis six jours... Dois-je vous l'envoyez?... Oui, n'est-ce pas.

A. G...

21 juin 48.

Cher Mauriac,

Vous trouverai-je aux bureaux du *Figaro* ce soir?... Je le souhaite, et ce billet deviendrait inutile ; mais il me plaît de laisser un témoignage écrit de l'émotion que j'éprouve en lisant votre bel article.

Fussé-je armé du plus mauvais vouloir (et vous savez qu'il n'en est rien) comment considérer en adversaire celui qui vous désarme en vous donnant envie de l'embrasser...? Tout bien considéré, et déjà votre *Pierre d'achoppement* (1) le faisait fort bien comprendre et sentir : un grand ennemi commun nous rapproche. Il s'appelle mensonge ou fraude, duplicité, mauvaise foi... et combien je me sens à vos côtés dès qu'il s'agit de le combattre ! Mais combien aussi je

(1) *La Table Ronde*, nos 1 et 3 à 7.

vous sais gré de ne chercher nullement à tricher sur nos positions, et non plus sur la mienne que sur la vôtre — de sorte que je puisse de tout cœur, au nom de cet amour dont vous parlez si bien, me sentir, en deçà de tout dogme ou par-delà, et profondément, et quoi qu'il advienne, joie ou douleur

Votre ami

ANDRÉ GIDE.

5 juillet 49.

Cher ami,

Encore mal remis d'une crise hépatique qui m'a maintenu plus d'un mois en clinique, je n'écris qu'avec peine et application — mais veux pourtant que vous sachiez combien je suis sensible à votre article du *Figaro*.

Je reste soucieux de ce que vous dites des vers de Lafon et de J. de la Ville de Miremont ; tout prêt à les ajouter dans une édition nouvelle de cette anthologie, si vraiment ils méritent d'être sauvés de l'oubli. Mon excuse (fort mauvaise, je le reconnais) c'est que je ne les connaissais pas ; et je vous sais grand gré de me les signaler. Cette anthologie, loin de pouvoir être considérée comme définitive, reste ouverte et accueillante aux perfectionnements que des amis voudraient bien m'indiquer ; j'aurais dû dire cela dans ma *Préface*.

Quant à Mme de Noailles, je m'y suis repris à trois fois, relisant durant trois étés successifs la totalité (ou presque) de son œuvre poétique, sans parvenir à trouver un seul poème d'elle qui résistât à l'examen critique.

Me reprochez-vous vraiment de n'avoir pas cité *in extenso la Tristesse d'Olympio?* (je fais déjà la part si belle à Hugo !) ou le *Moïse* de Vigny?...

Je vais donc me procurer et lire *La Maison pauvre.*

Merci encore — et tout affectueusement votre

ANDRÉ GIDE.

13 novembre 49.

Cher ami,

Je reçois de vous la plus exquise des lettres ; en la lisant, je sentais fondre mon cœur. Mais, naturellement, je n'aurais fait que sourire de votre petit coup de patte à votre « vieux Narcisse » s'il eût été donné dans une lettre particulière. Mais le gros public se plaît aux bisbilles : ce qui m'a gêné et peiné, c'est que vous l'invitiez à croire à quelque maligne hostilité de votre part à mon égard. Il n'a pas manqué de mésinterpréter votre phrase.

C'est bien aussi pourquoi j'ai été d'autant plus sensible à la mention d'un texte de moi dans les excellentes pages que vous avez données dans un numéro récent de *La Table Ronde*. Croyez que je vous suis tout acquis ; et je n'ai pas attendu votre sollicitation d'hier pour confier à Thi. M... le seul écrit de ces temps derniers dont je sois à peu près satisfait (1). Puisse-t-il ne pas trop vous déplaire !

J'espère vous revoir bientôt. (Peut-être dès demain soir, au *Figaro*.)

Tout affectueusement

André Gide.

11 décembre 49.

Cher ami,

Comment ne pas vous écrire aussitôt combien m'émeut votre pathétique *Lettre à Jacques Rivière* (2)? Il n'est peut-être pas de voix, aujourd'hui, qui me paraisse plus *entrante* que la vôtre ; il n'en est peut-être pas que je laisse plus volontiers entrer en moi. Mais elle *n'entre* plus du tout, cette voix, lorsqu'elle s'abrite sous (ou se double de, ou prend appui sur)

(1) *Adagio* publié dans le nº 24 de *La Table Ronde.*
(2) Cf. *La Table Ronde*, nº 24.

la plus tendancieuse interprétation, [.......................
......] d'une phrase entre toutes sujette à caution (1).

« Vous, Jacques, qui avez été sauvé *à la dernière seconde* », avez-vous soin de dire. Et, ceci, vous êtes parfaitement en droit de le supposer ; mais nullement de l'affirmer. Et je n'ai nullement le droit d'affirmer, mais bien celui de supposer le contraire. Tout ce que nous savons, c'est que Rivière, dans les derniers temps de sa vie, se maintenait en véhémente révolte contre Claudel et son enseignement, contre la morale, contre Isabelle et tout ce qu'elle représentait pour lui. Isabelle ignorait, du reste, à peu près tout de sa vie « privée » ; et peut-être a-t-elle sincèrement cru inventés de toutes pièces les témoignages des confidents de Jacques et tout ce qui gênait sa construction arbitraire.

« Je ne me pique plus que de deux choses », disait Jacques peu de temps avant sa maladie dernière, [................
...........]. » Alors, que, « à la dernière seconde, » le mensonge l'ait soudain épouvanté, qu'il ait fait un brusque retour, il se peut ; en tout cas il est permis à vous de le supposer, je le répète ; mais l'affirmer... vous ne le pouvez sans imprudence. J'ai trop grand respect de la religion pour ne point souffrir chaque fois que je la vois recourir à des armes truquées ou douteuses. C'est affaire de simple honnêteté ; oui, d'honnêteté laïque. Et quand vous parlez, pour l'opposer au monde de la Foi, au monde de Claudel, d'un « monde délicieux » (qui serait le mien) où « tout est permis », je sursaute. Tout permis?... Non ! précisément pas *cela*.

Il m'étonnerait beaucoup d'être le seul à avoir éprouvé la gêne dont je vous fais part ici — et qui ne m'empêche pas de me sentir sur tant de points si proches de vous et

profondément votre ami

ANDRÉ GIDE.

P.-S. — Jean Schlumberger s'est amené, tandis que j'achevais cette lettre. Je lui ai tendu *La Table Ronde*, qu'il n'avait pas encore reçue.

« Mauriac, me dit-il, ne cite pas exactement la phrase de

(1) V. post-scriptum.

Rivière ; telle du moins qu'elle nous fut aussitôt rapportée : « Je suis miraculeusement sauvé. » Il y ajoute deux mots qui en précipitent le sens : « Je sais que...

« Moi. — J'avoue que je ne vois pas bien quelle importance tu attaches à ces deux mots...

« J. S. — Une importance très grande : ils comportent une interprétation mystique, qu'il ne nous appartient pas, en toute bonne foi, de leur donner ; que nous ne sommes nullement en droit de supposer que Rivière leur donnât lui-même. Nombre de ses amis les plus intimes estiment qu'il ne faisait allusion alors qu'à la brusque opération, toute physiologique, d'un médicament dont l'efficacité ne s'était pas encore fait sentir.

« Moi. — M'autorises-tu à la dire à Mauriac?

« J. S. — Je fais plus : je te demande de lui en parler de ma part .

A. G.

12 décembre 1950.

Cher ami,

Quelle joyeuse émotion m'apporte votre texte, que me montre hier M. Touchard — et quelle heureuse surprise ; car je lui avais dit : non ! n'ennuyez pas mon ami Mauriac en lui laissant connaître le plaisir que me ferait sa participation. C'est pourquoi je m'étais retourné vers Paulhan pour « présenter » la pièce. Mais c'est moi-même, l'auteur, que vous présentez au public ; et c'est parfait ainsi. Votre gentillesse est exquise et me va droit au cœur. Merci.

André Gide.

NOTRE UNIVERS ROMANESQUE

Notre univers romanesque est en nous. Ce sont les débats les plus brûlants où nous puissions témoigner. J'imagine que Mauriac y souscrit, lui qui a toujours tiré son inspiration des paysages qui enchantèrent son enfance et de la formation religieuse qu'il a reçue.

Mais ces figures familières, il ne faut pas s'en faire le complaisant biographe. Ces notions que l'on révère, il faut les jeter avec courage dans la bataille des passions. Du moins si l'on veut ne pas tourner le dos aux réalités de la vie et faire une œuvre de romancier. Et cela Mauriac l'a compris aussi.

Sans doute parce qu'il ne croit pas que le bien soit une chose facilement acquise, ni que les êtres soient d'une seule pièce, ses personnages portent en eux toutes les tentations, tous les péchés en puissance sinon en actions. Ces redoutables secrets, il ne veut pas les étouffer. Parfois même on dirait qu'il se venge sur ses créatures du joug qu'il s'impose. Une grande figure de révolté plane sur toute son œuvre : ç'est lui-même.

Mais cette âcreté est tempérée par une merveilleuse introspection poétique et par l'art baudelairien de montrer, à côté des gouffres interdits à nos sondes, le vert paradis des amours enfantines. Toutes ses créatures, même les pires, reçoivent en don ses vœux, ses serments, ses repentirs. Quelque chose tremble en elles. Aucune n'est figée dans une attitude unique. Là encore c'est sa nature qui se révèle, passant de la fureur à la tendresse. Et la Grâce est toujours proche.

Il a réussi à se forger un style à l'image de son tempérament, où il souffle tour à tour le chaud et le froid. Jamais le tiède ! Son récit, court, dense et changeant, ressemble à

un nuage qui crève. Il n'explique pas et projette sur les êtres des éclairs qui les traversent comme des coups de couteau.

Enfin dans cette œuvre qui part toute de lui, comme une ombre immense qui le dessine, pas une redite, jamais de piétinement dans l'invention. Il lui suffit de rester lui-même pour chaque fois nous surprendre.

JACQUES DE LACRETELLE.

* *

NOTES POUR LE LECTEUR ET L'AUDITEUR MAURIACIENS

On pourrait appeler lecteur mauriacien celui qui reconnaît l'univers romanesque créé par Mauriac, univers autonome, sans commune mesure avec « la vie » et les autres univers romanesques ; celui qui s'attache au créateur autant qu'à ses créatures et admet leur interdépendance totale.

Il existe aussi, dira-t-on, des univers balzacien et proustien. Oui, mais avec cette différence essentielle : Mauriac se tient, pour ainsi dire, au chevet de son œuvre ; il s'y dressera toujours, guettant l'incrédule et le prévenant : « Si tu ne sens pas *cela*, jette mon livre : ce n'est pas la peine... » Tandis que le lecteur de Balzac ou même celui de Proust peut s'aventurer assez loin sans être averti par l'auteur que, faute de croire à la société, phénomène ou hypothèse, cela ne vaut pas la peine, non plus... Quant au lecteur de Jules Romains, il peut cheminer longtemps sans découvrir que le sens topographique est la petite clef qui lui ouvre les portes de la maison.

★

Qu'est-ce donc que *cela*, qu'il faut sentir et admettre pour pénétrer dans l'univers mauriacien?

La foi chrétienne, bien sûr, ou, à défaut, la nostalgie de la foi, le sentiment pathétique de son absence. Mais ce n'est pas tout : le lecteur doit encore se convaincre que la grâce, si souvent nommée au long de l'œuvre de Mauriac, n'intervient jamais, dans les sentiments et les actes de ses personnages, comme un *deus ex machina*. Il serait incapable de provoquer cette intervention, par honnêteté intellectuelle; et aussi, incapable de douter profondément, de se représenter ce que peuvent être l'incroyance, l'indifférence, la tiédeur à l'égard des choses de la foi, les accommodements qui peuvent s'établir entre cette tiédeur et l'incroyance — ou la croyance.

★

Sa foi, omni-présente lors même qu'elle ne dit pas son nom — mais toujours, elle finit par le dire — ce n'est pas chez le poète qu'elle paraît la plus surprenante, ni chez le pamphlétaire, le biographe ou l'hagiographe, mais chez Mauriac romancier.

Il est communément admis que le romancier ou l'auteur dramatique est un psychologue; et le psychologue, un explorateur d'âmes. Mais lui, lorsqu'il découvre des êtres, des vérités, des vues, il ne les cherchait pas. Il a la chance (ou la malchance) de les rencontrer; et, pendant quelque temps, ces êtres ou ces vues se projettent en gros plan sur son écran, et changent alentour la perspective du monde. En cela, et pas seulement au sens religieux, Mauriac est un croyant, qui croit en ses propres découvertes. Son sens critique, qui peut être si aigu, ne l'arrête pas sur cette voie. Il n'a pas le temps. Impatience? Sans doute; mais aussi, mais surtout, un miracle s'est *déjà* produit : ce miracle, c'est la poésie — illumination ou défiguration — la poésie qui vient au secours, non pas de son incrédulité, mais de sa foi et, en même temps, de sa

croyance en ce monde, qui n'est pas le nôtre, mais un monde à lui.

Il peut bien parler de « nos sociétés déchristianisées » : en vérité, il n'y croit guère. Et la preuve, c'est que son œuvre romanesque ne contient pas trace de telles sociétés. Les plus égarées de ses créatures sont des êtres en état d'incroyance provisoire, en vacance de Dieu.

Cela revient à dire : le lecteur mauriacien est celui qui, non seulement ne discute pas avec Mauriac de sa foi, ne la lui dispute pas, mais qui ne mettra jamais en doute la sincérité totale de ses professions de foi ni sa croyance en un monde indéchristianisable. Ce lecteur peut se trouver, parmi les agnostiques comme parmi les chrétiens, chez tous ceux qui sont sensibles au sortilège de la poésie mauriacienne.

Car la poésie est le plus inimitable des dons ; elle est à l'origine de tous les autres. La forme poétique à l'état pur — le vers — n'est, chez Mauriac, qu'un accident au sens propre, un mode de surexpression dans cette œuvre non seulement imprégnée de poésie, mais qui est toute poésie. On peut, chez d'autres écrivains, distinguer entre la poésie et le style, la première étant la flamme qui vient éclairer le second, bel instrument ou simple « produit physiologique », selon Remy de Gourmont. Pour Mauriac, poésie et style sont une seule et même chose. Cherchez partout, même dans son œuvre de journaliste, de polémiste : y a-t-il un mouvement, une association, une ellipse qui ne soit pas d'un poète?

★

Sans cesse, l'existence d'un tel don et son usage entraînent Mauriac à *re-créer* le monde, pas forcément à son goût, mais à sa manière. Il en arrive, non seulement à faire parler les personnages de ses romans comme il veut (et, à ce jeu, il gagne haut la main), mais les êtres réels comme s'ils étaient des personnages de ses romans. Je me rappelle certaine phrase d'il y a vingt ans : « Mes enfants diront de moi : — C'était l'année où ce pauvre Papa avait loué une maison sur le Bassin... » Aucune imitation, suivie, du réel dans les propos de ses créatures, dans son théâtre et ses livres. Ce qu'il em-

prunte à « la vie », à l'état brut, ce sont tout juste des mots — mots cruels ou bons mots — parfois une phrase ou un slogan. Jamais il ne prête à un personnage tel type d'association d'idées étrangères à l'allure du raisonnement mauriacien ; ni le droit de raisonner longuement, parce qu'en lui, le poète, toute association, toute transposition sont immédiates, fulgurantes.

★

Le lecteur a le choix entre deux attitudes : il se donne, s'abandonne ; ou bien il se révolte. Je n'ai, pour ma part, été poussé qu'une seule fois à la révolte, en lisant *la Pharisienne*, que je savais, pourtant, un roman magnifique. Mais soudain, je ne croyais plus à ces personnages guidés par une main trop visible ; le commentaire, le chant de leur destinée me paraissaient délégués à quelque récitant ; la voix du souffleur s'entendait de la salle.

Pourtant, je le pressentais alors, et, aujourd'hui, je le sais mieux que jamais : cette révolte d'une fois est l'exception qui confirme la règle. Le lecteur mauriacien renonce bientôt à invoquer la psychologie, parce qu'il sent, au-delà de cette science contestable, une force et un charme transcendants : la poésie. Ne pas oublier, d'ailleurs, que la psychologie, dans le roman, n'est jamais une fin : rien qu'un moyen, un moyen entre autres.



Mauriac, au sens absolu, crée des personnages ; et ces personnages se rattachent à deux types : les passionnés — inadaptés et assoiffés — qui donnent des *portraits;* et les autres, qui sont des *caricatures*. Entre eux et à côté d'eux, pas de types intermédiaires, pas d'utilités.

On peut essayer de changer un personnage de Mauriac, de le voir, de le refaire autrement ; on peut aussi contester les faits, imaginer que tel personnage aurait dû accomplir tel acte — surtout l'acte de chair — demeuré, dans le livre, à l'état d'intention. A quoi bon? Cela ne change rien à la nature profonde de ses créatures, qui sont inaliénables.

★

... Cette question, qui vient sans cesse à l'esprit du lecteur : pourquoi le Paris contemporain — milieu où Mauriac évolue depuis longtemps et qui le divertit souvent encore — ne tient-il, jusqu'ici, qu'une place presque insignifiante dans ses romans et ses pièces?

Il y a, sans doute, plus d'une réponse à cette question. Celle-ci entre autres : peindre ce milieu contemporain exigerait des études, des opérations successives — choix, démarquage, transposition — parfaitement inutiles pour qui, comme lui, tire des personnages en chair vive de la vieille armoire provinciale. Le recul qu'ils ont dans l'espace et le temps est toujours une valeur poétique. On trouve, dans l'art de Mauriac, un principe très général d'économie, à la fois consciente et inconsciente.



Ne pas confondre audace et courage. Combien de romanciers ont la prétention ou l'illusion de montrer des êtres et les choses *tels qu'ils sont :* cela indique moins de courage que d'audace. Mauriac possède, au contraire, le vrai courage du romancier : montrer les êtres et les choses tels qu'il les voit ou les veut (ce qui, chez lui, revient au même).



Rien de plus irritant que cette manie actuelle d'inciter les romanciers à parler de leur art, dans le monde ou devant le micro. Le public est censé friand de leurs confidences ; la presse et la radio en tirent le parti que l'on sait. En général, personne n'apprend ou ne gagne rien à ce jeu. Mais, pour Mauriac, c'est différent.

Impossible de parler avec plus de simplicité et de lucidité de son art, de ses talents, de ses chances et de ce qu'il appelle ses « limites ». Pareille honnêteté semblait déjà remarquable à l'époque de ses premiers succès ; elle est aujourd'hui plus étonnante encore.

Désormais, le lecteur mauriacien ne se conçoit plus sans l'appoint de cette autocritique, spontanée ou encouragée. La « conversation » des grands écrivains — monologue, plutôt que dialogue, malgré la fiction des questions et réponses — était, jusqu'ici, réservée aux intimes, aux initiés. La voici livrée au public, comme un genre littéraire second, qui étend, sur une œuvre, sur une vie, ses lumières et ses ombres. Qu'on l'approuve ou non, c'est un fait acquis. Il s'agit seulement de savoir si la part d'intérêt, d'authenticité et de talent ainsi versée au débat est assez grande pour justifier ce temps pris sur la lecture, raison d'être du lecteur après tout, et sur sa réflexion. Je pense que, dans toutes ses parties, improvisées ou méditées, cette autocritique parlée mérite, chez Mauriac, d'être considérée comme un genre littéraire, car, ici encore, la poésie tient une place immense ; elle jaillit du naturel, d'une certaine désinvolture, d'une malice qui n'a rien de féroce, qui déconcerte et ravit le lecteur mauriacien.

Stendhal écrivait pour ceux qui le liraient au bout de cinquante ans ; il le disait et le prédisait. Mauriac, lui, ne prédit rien ; il parle aujourd'hui, non pas à ses lecteurs futurs, mais plutôt, semble-t-il, pour ceux qui, connaissant plus ou moins l'univers mauriacien, seraient peut-être enclins à douter de sa réalité. Parfois, il a l'air de dire, parlant de lui-même : « Qu'allait-il faire dans cette galère? » C'est très savoureux ; et cela va loin. Un siècle après les *Mémoires d'outre-tombe*, cette autocritique, par un écrivain qui est à la fois tout parole et tout style, tout invention et tout réflexion, donne un exemple émouvant de conscience professionnelle, rend un service à la connaissance des hommes, offre un témoignage de leur bonne volonté.

Ce soir, en fermant le bouton de la radio, je le note d'autant plus volontiers que ces entretiens, avant de l'instruire, commencèrent par blesser en moi ce personnage que j'essayais d'expliquer : le lecteur mauriacien.

BERNARD BARBEY.

* *

POÉSIE DE ROMAN

Rendant visite à Maurice Barrès, le jeune Jean Cocteau décelait la mélancolie du bel œil de tzigane : « La mélancolie de n'être pas poète, de se sentir en comparaison du cygne ou de l'alouette, un canard colorié lourdement retenu dans sa flaque — un vers ! écrire un vers ! soupire notre pédagogue » *(la Noce massacrée.* 1921). Encore que François Mauriac lui-même ait un jour qualifié Julien Green de *palombe,* nous n'entrerons point dans ce marché aux oiseaux... Quatre vers murmurés au hasard :

O tenace douceur qui sus frayer ta route
Jusqu'où règne et gémit mon éternelle faim!
C'est votre jeune sang qu'au fond de moi j'écoute
Comme un fleuve étranger qui retentit sans fin.

pour prouver au petit Cocteau 1952 — que ce Barrès-là appartient à la poésie, et déjà s'émeuvent en nous, pareilles à des souvenirs de poèmes, la promenade d'Yves et Jean-Louis Frontenac : « La lune n'était pas encore levée. Du ruisseau glacé et des prairies montait l'haleine de l'hiver. Yves marchait, délivré d'il ne savait quoi, comme si en lui une pierre avait été descellée par son grand frère... » — la rencontre de Raymond Courrèges et de Maria Cross : « Ce fut un soir comme un autre soir, — à la fin de janvier, alors qu'en ces régions déjà l'hiver décline, — que Raymond, dans le tram d'ouvriers, s'étonna de voir en face de lui cette femme... » — la scène où l'éclat d'un rire d'enfant révèle à Daniel Trasis le secret de Gisèle de Plailly : « Sur la pelouse, la petite Marie avec son tablier d'orpheline et les cheveux rejetés par le peigne rond, poursuivait un papillon blanc... L'éclat de rire de l'enfant rousse ne lui apprenait rien qu'il ne connût déjà, — cet éclat de rire qui grinçait encore dans l'après-midi finissante, comme la

dernière cigale... » — ou même telle phrase qu'une inflexion inimitable rend soudain étrangère à la prose : «...Mais le visage de certaines femmes jusque dans la maturité demeure baigné d'enfance ; c'est peut-être leur enfance éternelle qui fixe notre amour et le délivre du temps » — telle chute où reparaît l'incantation guérinienne : « Comme il avait plu tout le jour, les arbres s'égouttaient dans un silence surnaturel et il n'y avait plus rien au monde que ce bruit calme de larmes. »

Cet univers, s'il me plaît d'y pénétrer par le jardin nocturne où Yves Frontenac accomplit ses premiers pas de poète, c'est qu'aussi bien de l'Augustin de *Préséances* au Nicolas de *Galigaï*, François Mauriac abandonne ses clefs les plus précieuses à des mains d'adolescents. Pierre Costadot le jeune poète des *Chemins de la mer* part accomplir sa saison au Harrar après avoir éprouvé auprès de « la fille chérie qui couvrait de larmes l'étoffe de son veston » qu' « il fallait tout arracher de soi, bourreaux et victimes, tout anéantir ; commencer par sortir de ce monde, par ne plus en être ». Et c'est aussi après un séjour africain qu'Augustin réinvente la poésie : « Dans une chambre meublée de la rue Berthollet, il réinventait la poésie... Les hallucinations du jeûne lui inspiraient des poèmes... On eût cru qu'il parlait d'une autre œuvre que la sienne. » Mais l'hérédité rimbaldienne est ici récusable. « Étranger à lui-même, détaché de toute créature » l'adolescent mauriacien — comme à la dernière page de *Galigaï*, « s'asseoit sur le parapet », jamais il ne l'enjambe. Ce n'est pas la révolte qui l'étouffe. Bien plus que du tirailleur de la Commune devenu sur le tard filleul de Paul Claudel, peut-être nous faut-il le rapprocher d'Augustin Meaulnes, de cet Alain Fournier qui aurait aujourd'hui l'âge de Mauriac, et sur le portrait de qui Jean Cassou se plaisait à reconnaître « l'ovale d'ange en exil qui sait déjà que son destin n'est pas de se prolonger ici, mais bien de disparaître sans aigreur, presque sans révolte ». Semble-t-il détaché d'une autre *cohorte*, ce Gabriel dont nous est décrit dans les *Anges noirs* le « pas rapide, juvénile, presque ailé », qu'à ce frère de la très sombre et très décevante Thérèse Desqueyroux, le poète refuse

l'ivresse de la perdition : la nuit même de son arrivée au village, où déjà le siffle son crime, voyant devant la porte et sur les marches du presbytère le tapis nuptial de buis et de laurier apprêté par les paroissiens pour jouer un bon tour à leur curé, l'assassin se baisse afin d'approprier le seuil qu'il franchira plus tard.

Rien n'oppose plus sûrement le poète Mauriac aux héritiers naturels de Rimbaud que le pouvoir qu'il impartit à la créature de dire *non*... Si je vois le romancier catholique pourtant plus proche de ces » héritiers naturels » — dont l'anticléricalisme on le sait a pu longtemps s'accommoder de manifestations aussi piètres que cette jonchée de buis répandue sur le seuil d'un presbytère, — si je le trouve plus fraternellement proche de l'adolescence permanente (j'allais dire *éternelle*...) d'André Breton que ne pouvait l'être Gide né pubère, que ne sauraient l'être Sartre ou Camus — *canards* trois fois *coloriés* ceux-là ! — si je rappelle enfin que l'auteur des *Anges noirs* est un des « archets » contemporains qu'ait le plus assidûment étudié l'auteur d'*Un Beau Ténébreux*, Julien Gracq ; ce n'est donc point tant pour citer Dom Claude Jean-Nesmy déclarant dans les *Cahiers d'Humanisme chrétien* que « le programme d'André Breton témoigne d'aspirations parallèles aux nôtres et qu'à défaut d'une communion des saints, il y a du moins entre lui et nous une communauté humaine réelle » que pour accuser, toute communauté cessante, la nature de ce divorce profond. Ces moines sont terribles... mais revenons à Augustin.

Dès *Préséances* se trouve constitué le trio dont le poète tirera les troublants accords des *Chemins de la mer* et de *la Pharisienne :* le jeune frère, la sœur séduite, et l'étranger-l'intrus. Éveillant les harmoniques d'un univers d'où serait exclu le mari, la mélodie de la jalousie fraternelle accompagne en sourdine l'éveil des sens et les premières menaces de l'amour charnel : « ...Je n'avais plus à espérer ni à attendre que cette place de confident. Je ne serais plus jamais le premier, l'unique dans le cœur de Michèle... » soupire l'enfant à qui sa sœur vient d'avouer ses fiançailles secrètes. Et dans *les Chemins*

de la mer, la grande sœur rassure ainsi Denis : « Le fiancé le plus aimé... Et Dieu sait (d'instinct elle s'interrompit). Autant que nous l'aimions, reprit-elle après un silence, il y a des régions de nous où il ne pénétrera qu'à la longue et peut-être jamais...

« — Tandis que moi?

« — Je sens certaines choses en même temps que toi... Nous n'avons pas besoin de paroles. » De même dans *Genitrix* la jeune mourante se tourne-t-elle vers l'image fraternelle : « Vers aucun autre homme que ce frère elle ne criait dans son délire. »

De ce motif d'un timbre si particulier demeure inséparable le thème du matriarcat dont dans ce dernier livre le poète nous a donné une interprétation devenue classique. Couple de la mère mante religieuse et du fils — monde d'où l'étranger encore un coup, le père est exclu. Je ne rêve pas... Le frère et la sœur de *Préséances* sont bien élevés par leur oncle, Blanche Frontenac est bien veuve, *les Chemins de la mer* commencent au suicide du père, Jean de Mirbel est orphelin, le veuf remarié avec *la Pharisienne* n'est pas le père de ses enfants... S'il n'est défunt ou de paille, l'homme est toujours à quelque titre le dernier de la famille. Sur le Noë du *Nœud de vipères* pèse la vindicte des filles et des gendres. S'attache-t-il à un être, c'est à son neveu : « Puis-je dire que je l'ai chéri comme un fils? Non, car ce que j'aimais en lui, c'était de ne pas m'y retrouver ». Raymond Courrèges et son père ne se rapprocheront, ne deviendront « parents par Maria Cross » qu'autant que les unira la complicité créée entre eux par le passage dans leurs vies de la même femme... Comment enfin ne pas mettre l'accent sur la condamnation dont sont frappés — même si l'on écarte des livres d'exception comme *le Baiser au Lépreux* ou *le Sagouin*, auprès de leurs femmes, les maris mauriaciens? Partout éclatent les accords de cette lugubre marche nuptiale : « ...Rien ne nous sépare plus de notre complice que son délire! songe Thérèse Desqueyroux (1). J'ai toujours vu Bernard s'enfoncer dans le plaisir, — et moi je faisais la morte, comme si ce fou, cet

(1) Comme disait l'*Autre* : « Ce qu'il y a d'ennuyeux dans l'amour, c'est que c'est un crime où l'on ne peut pas se passer de complice. »

épileptique, au moindre geste eût risqué de m'étrangler. — Figure-toi, dit à son frère l'héroïne de *Préséances*, les premiers temps de son collage, Harry voulait se faire pardonner... Ah ! c'était pire qu'aux plus beaux jours de notre lune de miel. Mais, Dieu merci, voilà deux nuits qu'il ne rentre qu'à l'aube... » — Et du couple des *Anges noirs* il est dit : « Cette période de sa vie conjugale, ces deux ou trois mois qu'elle avait évoqués tout à l'heure avec Gradère, et dont elle prétendait se souvenir à peine, Symphorien, lui, ne les avait pas oubliés : le vieux mari gardait toujours présente l'humiliation de ses échecs, ou de ses misérables aboutissements ». Et le fils adultérin de *la Pharisienne* écrit de celui qui n'est pas son père : « J'ai cru comprendre qu'Octave appartenait à cette espèce d'hommes fort répandue, que paralyse l'excès même de leur amour : supplice atroce, surtout lorsque la passion n'est pas partagée et que ce ridicule désespoir est observé d'un œil froid ou moqueur. » Comme ils ne sont pas fiers les pères *se taisent* (il faut être Montherlant — arriver de Pampelune pour placer dans la bouche du *Père de Personne* le foin indigeste dont il prétend nourrir son malheureux bâtard...) et sans doute ce mutisme est-il nécessaire, ce silence, pour qu'aient lieu les tendres échanges de la mère et du fils et que chez ces enfants trop sensibles se développe l'excès de sensibilité qui les empêchera de jamais mûrir tout à fait. Baudelaire le savait bien : « Les hommes qui ont été élevés par des femmes, et parmi les femmes, ne ressemblent pas tout à fait aux autres hommes. » *Le Mystère Frontenac* est voué tout entier à la nostalgie d'un ordre mystérieusement fermé à l'adulte, mais c'est peut-être dans *la Pharisienne* et l'admirable chapitre où Jean de Mirbel échappé du presbytère pour rejoindre sa mère, découvre celle-ci à la fenêtre d'une chambre d'hôtel en compagnie d'un *homme*, que s'accusent avec le plus d'éclat les prestiges baudelairiens de cet univers livré à la détresse des adolescents et à la mélancolie des femmes.

. . . .

Peyrony, l'élève Dargelos, Georges de Sarre — à peine s'est-on demandé à quelle déviation de l'instinct paternel peut bien correspondre ce culte de l'impubère dont paraissent affligés, depuis un quart de siècle, les littérateurs français

célibataires, que nous voyons s'y relier, par le canal des écrivains les moins suspects d'hétérodoxie, le culte du héros — de l'homme, de l'aventurier fatal, ce mélange servi glacé de Saint-Just et Lawrence d'Arabie. Ce n'est pas contester la validité poétique des Dargelos que de trouver disproportionné à l'intérêt de leur témoignage le nombre des audiences qui leur est consacré. Ces pauvres histoires de collège ou de patronage, sans doute convient-il que leur fassent un sort des historiens dont on saurait dire qu'ils ne pêchent pas par excès d'ambition. Littérairement plus grave paraît l'exclusion du prétoire de toute héroïne *vivante* — la fausseté terrifiante de ces Èves futures par quoi ces tristes Edison voudraient vous en faire accroire. Dirai-je par exemple qu'à la lady Griffith des *Faux monnayeurs* nous préférons dans le genre pernicieux la lady Beltham de Marcel Allain, et qu'aux performances sportives de Dominique Soubrier, l'héroïne du *Songe*, nous étions quelques-uns à préférer — mais oui, la scène du balcon de *Fanny* d'Ernest Feydeau...

De quelque connaissance plus nourrie de la femme dont puisse se prévaloir le héros surromantique 30-50 — de *l'Espoir* aux *Yeux d'Ézéchiel*, il faut reconnaître à ce luciférien chez qui le cerveau et la volonté prédominent, un mépris sensationnel de l'amour. (André Rousseaux dénonçait l'emploi du mot *amour* par Raymond Abellio comme un véritable abus de pouvoir...) Car la femme n'est ici la partenaire de l'homme que pour cette opération toute intellectuelle que constitue la *vêture* de ces pèlerins de Barcelone. D'aucune manière il ne saurait être question de scène au balcon — et si l'arsenic d'Emma Bovary se trouve encore employé (s'appelât-il gardénal) c'est qu'il s'agit avant tout de faire place nette... Encore une fois, il ne saurait être question de sortir du domaine esthétique. Mais Baudelaire évoquant « l'androgynéité sous laquelle le génie le plus viril reste, relativement à la perfection dans l'art, un être incomplet » nous aide à définir en quoi ces êtres-là sont incomplets, et à rattacher à l'ère de la *féminité perdue* la sécheresse et l'aridité d'une littérature outrageusement masculinisée.

Au procès ouvert par Vigny, je vois en François Mauriac un des rares grands ténors qui non seulement ne fasse pas

découler l'adoption d'un pâtre sicilien d'un verdict de séparation des corps, mais encore ne préfère pas le coupable à l'accusée. Il anime, il inspire les plus belles pages de son œuvre ce pathétique amour de la créature qui ne saurait aller sans cruauté. Et sans doute fallait-il que ce poète fut aussi cruel que l'était le très féminin Racine pour éprouver le mystérieux phénomène d'identification qui donne à sa Thérèse, à sa Maria Cross, à son Élisabeth Gornac cette chaleur et cette *vie.* Tendrement accordé à la nostalgie — à la soif sur laquelle nous laissent les virtuoses de la vie satisfaite et de la honte bue, jamais l'archet incomparable ne nous devient plus cher que lorsqu'il s'élève pour chanter la plainte amoureuse de la femme décevante et déçue mais toujours *seule* : « Mes enfants ! soupire la vieille Isa du *Nœud de vipères,* quand je pense qu'à partir du moment où nous avons fait chambre à part, je me suis privée, pendant des années, d'en avoir aucun avec moi, la nuit, même quand ils étaient malades, parce que j'attendais, j'espérais toujours ta venue... ». A la douleur muette d'Élisabeth, l'amoureuse vieillie de *Destins* qui recherche sur le corps de la jeune fiancée la trace du mort bien-aimé : « Cette chair pour laquelle le petit Lagave avait vécu et était mort, elle la tenait dans ses bras. Les lèvres de l'adolesecnt avaient glissé le long de cette paume, de ce poignet, s'étaient attardées à la saignée. Peut-être Élisabeth désirait-elle obscurément suivre sur ce corps une piste et, comme un voyageur retrouve la cendre d'un camp abandonné, s'arrêter longuement à une meurtrissure... » la jalousie de Cybèle ne semble-t-elle pas apporter un mélodieux et troublant écho?

Je cherche sur ton corps des pistes étrangères.
Tu dis : « C'est le soleil qui me brûla... » Tu dis :
« Ma gorge s'est offerte aux flèches de midi,
Mes bras se sont meurtris en dormant sur la terre... »
Mais sur ce corps plus roux qu'un désert et plus nu,
Les pistes que je suis ont d'étranges méandres.
La trace y brûle encore d'un chasseur inconnu;
D'un camp abandonné je retrouve les cendres...

Mais c'est peut-être dans le petit salon où Maria Cross vient de laisser partir l'enfant qu'elle n'a pas su apprivoiser,

qu'il nous faut entrer pour surprendre le secret de cet art où la poésie n'a jamais plus naturellement semblé s'enchaîner à l'analyse : « Qu'était-ce donc qu'il lui fallait? Toute caresse suppose un intervalle entre deux êtres. Mais ils eussent été si confondus l'un dans l'autre que cette étreinte n'aurait pas été nécessaire... D'où vient ce dégoût? A-t-il un sens? Témoigne-t-il d'une volonté particulière de quelqu'un?... Sans maris, sans enfants, sans amis, certes on ne pouvait être plus seule au monde, mais qu'était cette solitude, au prix de cet autre isolement dont la plus tendre famille ne l'eut pas délivrée — celui que nous éprouvons à reconnaître en nous les signes d'une espèce singulière, d'une race presque perdue et dont nous interprêtons les instincts, les exigences, les buts mystérieux. »

. . . .

A l'espèce à jamais irrassasiée par les joies de la terre, à la race presque perdue que poursuit la nostalgie du royaume, François Mauriac apporte la seule promesse à la mesure de cet inassouvissement immense. Il ne serait pas le romancier de l'espérance si le dernier mot de son œuvre n'était *amour*.

Guy Dupré.

★ ★

DES CHEMINS SANS ISSUE

Qu'est-ce donc qui les emporte tous, ces personnages de Mauriac, pareils à des aveugles, tâtonnant dans la nuit, fuyant éperdument, les mains tendues vers quelque chose qui se dérobe toujours, et finalement jetés à terre, haletants de soif, agonisants désespérés et solitaires? Quelle force les anime, qui semble jaillir de leur vie, et se découvre force de mort?

Peu d'êtres ont pourtant plus passionnément désiré le bonheur pour eux-mêmes que Thérèse Desqueyroux, le bonheur de leur enfant que la Félicité Cazenave de *Génitrix*,

l'affection de leur sœur que le Denis Révolou des *Chemins de la mer*, le salut éternel que la Brigitte Pian de *La Pharisienne.* Pourquoi toujours cette foudre lancée par un destin vengeur? Pourquoi cette amère répétition de l'échec? Dieu est-il jaloux du bonheur? Est-il donc le briseur d'amour?

Oui, il en est ainsi, parce que l'amour qui habite la plupart des personnages de Mauriac est lui-même un amour briseur. Il dévaste tout sur son passage. Comme il n'y a pas d'amour sans choix et élection, il devient cette tornade qui renverse tout ce qui s'oppose à lui. Bien plus : Tout ce qui n'est pas lui. Ce n'est pas seulement son odieux mari que Thérèse Desqueyroux balaye de son existence, ce sera aussi bien son enfant, comme fait également Mathilde dans *Les Anges Noirs*. Rien ne compte plus. Mais qu'une amante sacrifie jusqu'à ses enfants pour l'homme qu'elle aime, ce n'est pas encore le pire. Que de toute affection, fût-elle filiale, maternelle, fraternelle, puisse s'écouler tant de poison et s'étendre alentour une telle zone de mort, voilà ce que nous aurons appris les personnages de Mauriac. La mère, autour de ses enfants, *brise les êtres comme des branches* : Léonie Costadot, des *Chemins de la mer*, Mme Dezaymeries du *Mal*, et cette Félicité Cazenave dont nous connaissons la fibre maternelle dès le *Baiser au Lépreux* et qui, à l'apogée de sa fonction de génitrix, va s'assouvir par la mort de sa belle-fille Mathilde. Le frère brûle de jalousie devant le bonheur de sa sœur jusqu'à ce qu'enfin le désastre le comble : Denis Révolou, des *Chemins de la mer*, Louis Pian de *La Pharisienne.*

L'amour est pour tous une guerre, — non pas le combat de la connaissance, mais le combat de la possession. Nulle différence de nature, chez les personnages de Mauriac, entre ce qui les attache aux êtres et ce qui les attache aux vignes, aux forêts de pins, aux maisons, à l'argent. Les êtres sont des objets, qu'il faut étreindre, garder, cacher. Posséder n'est pas suffisant, il faut priver les autres de cette possession. Pour être sûr du pouvoir qu'on détient, il faut, quitte à souffrir soi-même, faire souffrir et être seul à faire souffrir. Un tel amour ne peut pas donner, il ne peut que prendre et réduire à merci. Monde de la souillure, auprès duquel apparaît enviable l'innocence animale. Monde de la propriété, monde de l'avi-

dité, monde de la destruction. Mieux vaut détruire que ne pas posséder.

C'est pourquoi la plupart des morts, dans les romans de Mauriac, sont des meurtres. Mais des meurtres à distance, des meurtres froids. Nous ne sommes pas des assassins. Félicité Cazenave peut se laver les mains de la mort de sa belle-fille *(Génitrix)*, Noémie de la mort de Jean Péloueyre *(Le Baiser au lépreux)*, Hervé de Blénauge de la mort d'Irène *(Ce qui était perdu)*, le vieux Symphorien Desbats et Mathilde de la mort d'Aline *(Les Anges noirs)*, Brigitte Pian de la mort d'Octavie *(La Pharisienne)*. Quel soulagement pour le lecteur, quand il assiste enfin à un meurtre propre, quand l'assassin prend ses responsabilités ! Thérèse versant le poison dans le verre de son mari, Gradère étranglant Aline. Enfin des assassins qui connaissent le visage de leur crime.

Car l'enfer commence dès maintenant. C'est celui que chacun cache en lui, et dont jaillissent ces actes qu'il ne veut pas reconnaître, où se tapit ce nœud de vipères que le regard intérieur évite. Ce n'est pas une psychologie des passions que nous livrent les romans de Mauriac, c'est une théologie des passions. Ou plutôt son envers : une démonologie.

Si avec lui on accepte de descendre dans cet enfer, on est bien obligé de découvrir que ces êtres apparemment emportés par la passion de posséder ne sont, au vrai, emportés que par la passion d'être possédés. Tel est le témoignage éclatant de Gradère dans *Les Anges noirs*. L'homme porte en lui un ennemi et pour se détruire il lui suffit de se livrer.

Mais bien rares sont ceux qui ont la lucidité de Gradère. Bien rares ceux qui ne se laissent pas entraîner par cette passion plus obscure que toutes les passions, refusant de la nommer, se justifiant éperdument, poursuivant leur course haletante sans s'étonner que jamais les forces ne leur manquent, ces forces qu'ils croient être les leurs. Et quand vient l'épuisement, qu'ils croient être celui du chasseur et qui est peut-être celui de la proie, alors il ne s'agit pas de regarder en soi, ni de regarder autour de soi le paysage de mort où l'on est parvenu, mais il faut s'échapper encore : dans la solitude et le sommeil. Dormir si profondément que rien ne puisse vous réveiller, comme Fanny dans *Le Mal*,

Irène de Blénauge dans *Ce qui était perdu*, Thérèse dans *La Fin de la nuit*. Lits, divans, fauteuils, chambres closes, volets tirés, tubes de véronal sur la table de nuit, il s'agit de s'évader de ce monde effrayant dont on ne veut pas être responsable.

Il en est pourtant qui, comme Gradère, dès le début, savent garder les yeux ouverts. Il en est d'autres qui, comme Thérèse, réussissent à sortir de l'engloutissement du sommeil. Et parce qu'ils acceptent de regarder les ruines qui les entourent, il leur devient possible de s'interroger. Y a-t-il, au-delà de ce désert de la possession, un pays de l'amour sans dépit, sans jalousie, sans désespoir? Ce fleuve de feu qui nous a emportés dans son flot, pourrions-nous le remonter au lieu de le descendre? Quelles que soient les grimaces et les souillures d'un être, notre amour est-il capable de contempler en lui la créature radieuse, unique, indéchiffrable à tout autre? A travers les abominations d'une vie, est-il un moyen de regagner l'innocence, de retrouver la terre vierge? Nous avons le souvenir de sources fraîches, comme les enfants Frontenac allant à travers les marécages, à la recherche des sources de la Hure.

Mais dans cette ultime interrogation, au départ de ce nouveau chemin, se cache aussi le dernier piège de l'illusion et du désespoir. Car on ne retrouve pas l'innocence en revenant en arrière. Cette enfance dont tous les personnages de Mauriac ont la nostalgie est morte une fois pour toutes. On ne jette pas aux orties la responsabilité et la conscience comme un vêtement puant. Ce temps où l'on était protégé, ce temps où il suffisait de se réfugier contre l'épaule maternelle pour faire taire toute question, ce temps des longues semaines de maladie dans la chambre tiède, c'est encore le temps où l'innocence n'était que l'abolition de l'univers.

La vraie question à laquelle chacun doit répondre, c'est non pas : comment redevenir enfant? Mais : Comment redevenir *comme* un enfant? Comment assumer toutes les responsabilités de l'homme, tout le poids de la chair, tout le passé, et d'un cœur toujours nouveau? Comment donner au lépreux non le baiser de la servitude mais celui de la liberté?

PAUL-ANDRÉ LESORT.

* *

NOTES SUR LE THÉATRE DE FRANÇOIS MAURIAC

Je me rappelle nettement avoir dit avant la création d'*Asmodée :* « Il n'y a aucune raison pour que François Mauriac ne réussisse pas au théâtre du premier coup. » Je voulais dire que je n'apercevais aucune discontinuité réelle entre le roman mauriacien et la présentation scénique éventuelle d'un thème susceptible d'être traité dramatiquement. Ne trouvions-nous pas dans les meilleures œuvres de Mauriac, dans *le Désert de l'Amour*, dans *Thérèse Desqueyroux*, etc... des dialogues qui semblaient pouvoir être transportés à peu près tels quels sur la scène? L'événement, m'a somme toute, donné raison. Je dois cependant reconnaître aujourd'hui qu'en réalité il est à peu près impossible de se prononcer à l'avance sur les chances que comporte un tel changement de registre. Le cas d'Henry James est à cet égard particulièrement révélateur. Comme tant d'autres avant lui, ce grand romancier a été perpétuellement obsédé par le désir d'écrire pour le théâtre. Bien plus, dans certaines œuvres telles que *The Awkward Age*, il s'est conformé de la façon la plus consciente, on pourrait même dire la plus systématique aux lois d'une perspective qui est proprement celle du dramaturge. Et cependant, au théâtre il n'a essuyé que des échecs. Il vaudrait la peine de se demander pourquoi. C'est un fait qui semble tout à fait singulier, surtout après l'extraordinaire succès remporté par *l'Héritière* qui n'est après tout qu'une adaptation consciencieuse de *Washington Square*.

On ne pouvait donc en réalité pas raisonnablement affirmer que Mauriac deviendrait un jour un auteur dramatique à succès. Ne devait-on pas craindre qu'en écrivant pour la scène il fût inévitablement conduit à se priver de certains de ses atouts les meilleurs? Je pense bien entendu surtout au sens de l'atmosphère qui imprègne ses plus beaux récits,

et leur confère ce que j'appellerais volontiers leur densité sensorielle. Mais pouvait-on espérer qu'il parviendrait à faire passer dans le dialogue cette qualité presque indéfinissable et qui semble se situer au foyer commun où les différents sens s'interpénètrent et se confondent? En réalité sauf dans un ou deux passages *d'Asmodée* ou du *Feu sur la Terre* dont il ne faudrait pas exagérer la portée, Mauriac n'a nullement cherché à introduire l'atmosphère dans ses ouvrages — au lieu qu'un Lenormand par exemple s'y est à maintes reprises évertué, et souvent non sans bonheur. Il n'en est pas moins intéressant d'observer que, dans aucune de ses quatre pièces, Mauriac n'a jugé opportun de rompre ses attaches avec l'odorante et orageuse contrée qui est celle de sa sensibilité. Tout semble se passer comme s'il avait craint, en transportant par exemple à Paris l'un de ses drames, de le délester du même coup d'une certaine substance originelle et mystérieuse, et ainsi de le dévitaliser, de le stériliser. Cela est d'autant plus frappant que nous ne sommes évidemment pas en présence de ce qu'on pourrait appeler un théâtre de terroir. Les personnages de Mauriac dramaturge sont tous des bourgeois, mais des bourgeois de campagne pour la plupart, très étroitement liés à un sol, à un climat.

Je ne me demanderai pas si Mauriac a eu raison de penser ainsi : la question me paraît telle quelle absolument vide de sens. Ce qui est manifeste, c'est que le romancier devenu dramaturge ne pouvait mettre ses personnages au monde qu'à condition de rester dans une certaine ambiance qu'on oserait dire nourricière ou même gestatrice. Dans quelques-uns de ses romans au contraire, fort peu nombreux il est vrai, il est parvenu à s'affranchir au moins jusqu'à un certain point de cette servitude, je songe en particulier à l'émouvante Irène de *Ce qui était perdu*. Mais se tromperait-on en supposant que plus ou moins obscurément l'écrivain a pu craindre, au cas où il se priverait de cet élément spécificateur, d'entrer en concurrence avec les auteurs dramatiques du moment, je pense très particulièrement à Bourdet? Car il me semble bien que c'est à l'auteur des *Temps difficiles* qu'il a *grosso modo* emprunté sa technique. Mais ce qui me paraît beaucoup plus important et plus susceptible d'orienter, ou même de stimuler

l'analyse, c'est que, malgré des allusions sans grande portée, l'élément religieux soit en fait à peu près absent du théâtre de Mauriac. Bien sûr, *Asmodée* en particulier se déroule dans un milieu catholique, mais enfin ce catholicisme-là, n'hésitons pas à dire qu'il est presque exclusivement tributaire de la sociologie. Dans cette pièce d'ailleurs fort inégale et que je n'hésite pas à trouver inférieure et aux *Mal-Aimés* et au *Feu sur la Terre*, la Grâce en réalité n'apparaît nulle part, serait-ce même comme une possibilité concrète. Peut-être en était-il autrement dans la première version dont je n'ai malheureusement pu avoir connaissance et qui semble n'exister plus qu'à l'état de brouillons. Bien sûr encore une fois, Mme de Bartas va à la messe et se regarde elle-même comme croyante ; on peut même admettre que l'emprise exercée sur elle par M. Couture est liée à ce qui subsiste chez lui d'onction sacerdotale. Cette emprise — et c'est d'ailleurs ce qui fait la force et l'originalité de la pièce — comporte une contrepartie d'aversion et presque de mépris qui est due précisément au fait qu'en raison même de son passé Couture n'est pas tout à fait un homme. Rien ne peut-être à la lettre plus ambivalent que le sentiment de Mme de Bartas pour Couture, mais rien non plus ne saurait être plus étranger à tout ce qu'on peut désigner sous le terme de religieux. Qu'Emmanuèle ait eu la vocation du couvent avant de rencontrer Harry Fanning, on nous le dit et nous consentons évidemment à l'admettre mais à titre de postulat, rien ne nous rend cette vocation présente, rien ne peut faire que nous y croyions. Je forcerai d'ailleurs à peine ma pensée en disant que le personnage d'Harry Fanning, un des plus conventionnels à coup sûr que l'auteur ait conçus, vient obturer par sa gentillesse et sa bonne éducation les brèches par où la Grâce pourrait passer.

Dans *les Mal-Aimés*, que je relisais attentivement ces jours-ci, on ne saurait trouver la trace d'une préoccupation religieuse quelconque, serait-ce même chez Élisabeth, le seul des personnages chez qui on pourrait supposer l'existence d'une foi quelconque. On en peut dire autant du *Feu sur la Terre* et même, tout bien pesé, de *Passage du Malin*, bien que l'école Swetchine se présente un peu comme une filiale

de tel établissement catholique bien connu qui prospère aux portes de Paris.

A vrai dire, je me garde de supposer que Mauriac se soit abstenu consciemment ou volontairement d'introduire dans ses pièces un ressort religieux. Mais au fait peut-être ce terme même de ressort est-il ici révélateur. Il se peut qu'il ait craint, sans même que cette appréhension parvînt à sa conscience distincte, de dégrader jusqu'à en faire un ressort de théâtre ce qui est à ses yeux la plus haute, la plus sainte vérité. J'avais l'occasion il n'y a pas bien longtemps au cours d'un débat sur l'athéïsme au théâtre de faire observer que, sur la scène, c'est presque inévitablement l'incroyant qui prend une posture avantageuse : ne se présente-t-il pas comme un être libre, véridique, intrépide, au lieu que le croyant, par une sorte d'effet d'optique contre lequel il est très difficile de se prémunir risque d'apparaître comme un cafard, comme un hypocrite? Là est la raison profonde et comme technique des confusions auxquelles Tartuffe a pu donner lieu. *Grosso modo* il n'est pas faux de dire que le croyant comme tel n'est pas un personnage de théâtre. Je ne puis m'empêcher d'évoquer ici ce que me disait un jour un graphologue génial : « Le surnaturel ne passe pas dans l'écriture. » On pourrait être tenté de croire que le théâtre présente ici une imperméabilité analogue. Ajoutons qu'il y a bien sûr des exceptions insignes : il y a *le Dialogue des Carmélites*, il y a *l'Annonce faite à Marie*. Mais il conviendrait de se demander dans chaque cas particulier à quelle condition l'auteur à réussi à neutraliser les effets de perspective dont je parlais plus haut.

Pour les raisons que j'ai indiquées, il me paraît donc évident que le théâtre de Mauriac implique une notable réduction de son « champ créateur ». Il n'en est pas moins vrai que quelque chose d'important subsiste, à peu près inaltéré. Est-il possible de préciser la nature de cet invariant qui confère aux meilleures scènes de trois pièces principales leur puissance d'envoûtement?

Au cœur de ces drames — et c'est ce qui assure leur force et leur originalité, nous trouvons chaque fois une relation singulière, disons même anormale, sans d'ailleurs que cette

anomalie soit nécessairement reconnue au moins de façon distincte par les êtres qu'elle unit — car ils ont d'une façon générale intérêt à en détourner leur esprit. Les êtres qu'elle *unit*, ai-je dit : mais ce verbe est-il ici à sa place? Il serait au fond plus exact de dire qu'elle les *divise*. Dans cette perspective, c'est peut-être avant tout la relation entre le frère et la sœur dans *le Feu sur la Terre* qu'il conviendrait de soumettre au plus minutieux examen. L'auteur a déclaré expressément qu'il ne fallait pas parler ici d'inceste. Je m'étais à l'origine inscrit en faux contre cette dénégation, allant jusqu'à dire que si la relation entre Maurice et Laure n'est pas à quelque degré incestueuse la pièce n'a plus aucun sens. Il me semble que je m'exprimerais aujourd'hui de façon moins catégorique. Observons d'abord que cette relation n'est pas rigoureusement réciproque. Le sentiment de Laure pour Maurice est incomparablement plus passionné que celui de Maurice pour Laure. Maurice s'est surtout laissé aimer par cette sœur qui a été naguère à la fois la compagne de jeu et la confidente, mais qui l'a parfois étouffé sous le poids de sa trop exigeante tendresse. Le plus beau moment de la pièce est sans doute celui où à la fin de l'acte II où Maurice confie à sa sœur qu'il est déjà infidèle au moins en pensée à sa femme. Rien de plus significatif que l'espèce d'émoi joyeux et incoercible avec lequel Laure accueille cet aveu. Et Maurice de s'écrier : « Laure, c'est merveilleux, tu ne trouves pas, qu'après toutes ces injures, toutes ces malédictions échangées, nous nous surprenions à parler comme autrefois, cœur à cœur. Rien ne peut rien contre ce qui nous unit, toi et moi. Nous sommes là encore comme nous étions dans les soirs de notre enfance, penchés sur le même livre, faisant semblant de lire et parlant à voix basse.

— Laure : Ah, Maurice ! Que c'est triste d'être une créature qui a le Ciel derrière elle et qui s'en éloigne à chaque pas qu'elle fait vers la mort. Notre enfance...

Il me semble que nous touchons ici l'essentiel. *Notre enfance :* là est le mot-clé. Au niveau de la conscience enfantine l'indistinction est totale, l'ambivalence absolue. Laure, par une certaine partie secrète et inaliénable d'elle-même est restée tributaire de ce monde de l'enfance auquel Maurice

au contraire s'est peu à peu soustrait, quitte à s'y replonger un instant pour y trouver un refuge d'ailleurs illusoire contre les servitudes de la vie. Mais Laure elle-même est double ; il y a quelqu'un en elle qui est au contraire redoutablement adulte, mais qui a noué avec l'enfant irréconciliable une mystérieuse complicité. Et c'est bien pour cela que, comme je le disais plus haut, ici la relation *divise*. Laure et Maurice ne peuvent pas vivre au même rythme. Et là est la raison pour laquelle il n'y a pas de dénouement possible. On ne peut guère douter que l'auteur ait envisagé le suicide pour son héroïne et il y a un moment au quatrième acte où nous sommes effectivement persuadés que Laure a mis fin à ses jours. Mauriac a cependant pensé, et je crois qu'il a eu raison, que c'était là une solution de facilité, une sorte de complaisance, et qu'il valait mieux que le supplice de Laure se poursuive dans des conditions vraisemblablement de plus en plus mornes, de plus en plus étouffantes. Je note d'ailleurs qu'aucune des pièces ne se termine par une mort violente, et ce fait est peut-être lié à l'horreur que le suicide ou le meurtre inspire à Mauriac croyant.

Je me garderai de tout pronostic quant à la longévité probable du théâtre de Mauriac. Je pense cependant que c'est *Asmodée* qui a trouvé et qui trouvera encore le public le plus nombreux : cela vraisemblablement pour les raisons mêmes pour lesquelles la pièce est inférieure aux *Mal-Aimés* ou au *Feu sur la Terre*, c'est-à-dire en raison des concessions que l'auteur a cru devoir y faire aux habitudes ou aux routines des gens de métier.

GABRIEL MARCEL.

* *

LES POÈMES DE FRANÇOIS MAURIAC

Le nom de François Mauriac n'est point, à l'accoutumée cité comme celui d'un poète, c'est-à-dire comme celui d'un écrivain ayant choisi le vers comme mode d'expression. Le

nom de François Mauriac — l'un des plus purs, l'un des plus grands de notre littérature contemporaine — est celui d'un romancier qui a su donner au roman français l'un de ses visages les plus originaux, les plus sensibles et — techniquement — l'un des plus parfaits. Quel homme cultivé, quel lecteur fervent — celui qui se tient passionnément aux écoutes de la pensée et de l'art vivants — ne connaît, comme autant de compagnons familiers, *le Baiser au Lépreux*, l'admirable *Genitrix*, *le Désert de l'Amour*, *Thérèse Desqueyroux*, *le Nœud de vipères*, *la Pharisienne*, tant d'autres encore? Ces titres suffisent pour que s'évoquent en sa mémoire ces visages torturés, émouvants ou terribles, un drame toujours recommencé et pourtant toujours neuf et, en chacun de ses aspects, également humain, également vrai et sobrement pathétique.

Mais que l'on vienne à citer *les Mains jointes*, *l'Adieu à l'adolescence*, *Orages ou le Sang d'Atys*, l'amateur de littérature se trouvera décontenancé peut-être. Beaucoup, parmi les plus enthousiastes des « mauriacisants » ignoreront que ces titres, si puissamment suggestifs — comme le sont, au reste, la plupart des titres de Mauriac — désignent les poèmes de leur romancier favori.

Car les poèmes de François Mauriac constituent la part mineure de son œuvre ; il serait même plus exact de dire qu'ils se situent en marge de celle-ci. Ils sont, tantôt les balbutiements timides d'une âme follement émotive et qui, depuis l'enfance, cultive « le goût de l'émotion exprimée, rendue sensible par un artifice », les tâtonnements d'un génie qui se cherche et ne connaît pas encore sa voie, tantôt des gloses en marge de romans et, plus souvent encore, la traduction frémissante d'un état de sensibilité ou d'un mythe qui, sur un autre plan, se dissociant en éléments distincts, se transmuant en figures singulières et concrètes, engendreront parallèlement un drame dont les personnages, désormais particularisés en tant qu'individus, jouiront d'une physionomie et d'une existence autonomes, définitivement détachées de celles de l'auteur.

Très souvent, au regard du roman, le poème est une projection plus immédiate et plus ingénue d'un état intérieur. Il est, comme la nébuleuse, un agrégat confus encore d'éléments indistincts, incomplètement arrachés à la matrice originelle, tandis que le roman, comme une étoile isolée et désormais livrée à son propre destin, ne baigne plus dans cette chaleur et cette luminosité natales.

Ainsi, le poème semble être premier, psychologiquement et chronologiquement à la fois. Le philosophe italien Giambattista Vico avait déjà soutenu, au XVIIIe siècle, que la

poésie est le langage des peuples primitifs et des enfants. Et si cette théorie a, depuis lors, fait fortune, c'est que, cependant que l'histoire la vérifie, elle est corroborée par l'expérience de chacun.

Tous ceux, en effet, qui, dès l'adolescence, ont éprouvé le besoin de traduire les élans d'une sensibilité aiguë et attentive ou d'une imagination généreuse, tous ceux qui, alors, ont découvert la magie des phrases et des mots et se sont pris à leurs sortilèges, tous ceux, enfin, qui ont senti l'expression littéraire comme un mouvement vital et comme l'irrésistible réalisation de leur moi, tous ceux-là n'ont-ils pas commencé par la poésie?

Ces effusions cadencées, soumises à la loi de la rime et du nombre et où une âme exhale ingénument l'émoi dont elle se sent gonflée — le poème lyrique en un mot, a la vertu du chant. Et le chant, dans sa virginité radieuse, est une jubilation spontanée devant la découverte émerveillée du monde ou bien la lamentation étonnée d'une grande douleur élémentaire. Aussi jaillit-il de primesaut chez les peuples à l'aurore de leur existence, chez les êtres très jeunes qui semblent encore tout fondus à l'univers. Le charme le plus sûr des poètes ne réside-t-il pas dans leur perpétuel don d'enfance, dans cette fraîcheur immarcescible d'une vision qui décèle partout le miracle et le restitue en images d'une toujours renaissante nouveauté?

Le romancier, au contraire, ne *dit* pas le monde ; il le dissocie et le recompose à son gré. Il n'est plus un enfant mais un adulte chargé d'une lourde expérience humaine. Aussi le roman apparaît-il comme une forme d'art inhérente à un moment plus mûr de la civilisation. Il présuppose une longue observation critique, une opération de dédoublement, il exige un plus grand effort de transposition puis d'objectivation. A la rigueur, le poète peut être « un ignorant qui ne sait que son âme », le romancier est un connaisseur, une manière d'anatomiste de l'âme humaine en général ; il doit être plus rationnel, plus conscient, tout en demeurant infiniment sensible ; il est un architecte qui calcule et organise les parties d'un édifice. Il n'est plus amalgamé à la grande unité universelle et comme confondu dans son sein ; il est — sans attacher à ce terme une acception d'hostilité mais, simplement, pour marquer une position — il est un « adversaire » qui contemple et métamorphose puis recrée un monde et des êtres distincts de l'existant. Si nous ne craignions d'outrer notre pensée par une généralisation excessive, nous dirions que le poème en son essence tend à être cosmique cependant que le roman est humain. Ou, selon la grande

opposition établie par les Anciens entre la *phusis* et le *nomos*, le poème relève de la nature cependant que le roman relève de la loi.

Sans doute importe-t-il de ne maintenir point ces distinctions d'une façon trop rigide et de savoir, à l'occasion, nuancer son jugement. Un poème de Paul Valéry, par exemple, apparaîtra plus adulte, plus conscient et peut-être plus rationnel que tel roman scandinave de Selma Lagerlöff, voire de Sigrid Undset. Mais, dans le cas de François Mauriac, ces réflexions semblent entièrement justifiées.

Les Mains jointes et *l'Adieu à l'adolescence* sont antérieurs à toute autre publication, antérieurs à ces romans si informes encore, hésitants et si peu détachés de leur auteur tels que *l'Enfant chargé de chaînes* ou *Préséances*. Ces deux volumes de vers sont les vocalises souvent timides d'un chanteur qui essaie sa voix, les premières notes d'une mélodie souterraine qui commence de sourdre, affleure à la surface et ne demande qu'à jaillir.

Lorsque paraît *Orages*, en 1925, la source s'est frayé son chemin, elle écume, elle bouillonne. A ce moment, des romans aussi parfaits que *le Baiser au Lépreux*, *Genitrix*, *le Désert de l'Amour* sont écrits. Ces poèmes orchestrent, sur un mode plus indéterminé et plus large, des thèmes que résument à eux seuls les titres de deux romans à peu près contemporains : *le Fleuve de feu* (1923) et *le Mal* (1924). L'ivresse et le tourment de la passion et du péché flambent ici d'une ardeur pour le moins égale à celle qui embrase les figures consumées de Jean Péloueyre, de Maria Cross et du Dr Courrèges, de Gisèle de Plailly ou de Fabien. Mais ces frémissements, ces élans et ces cris se traduisent en effusions personnelles, issues, dans un jet direct, d'un cœur en émoi ; ils ne se sont point transmués, médiatisés par la spécification concrète que constitue le personnage de roman ; ils ne se sont point incarnés ou — plus exactement — ils demeurent étroitement incarnés dans leur auteur. Une fois encore nous plongeons au sein de la nature existante ; nous n'accédons pas encore à la *fiction* qui est à la fois dissociation critique, fantaisie et fabrication — fabrication sans nuance péjorative mais entendue simplement comme un produit de l'*homo faber*. Ces poèmes nous ouvrent un accès direct à la personnalité d'un homme ; ils recèlent, tout vibrants et tout chauds encore, le frisson d'une chair, le halètement d'une passion. Parfois, ils montent comme des cantiques. Car l'assimilation opérée par l'abbé Bremond entre la prière et la poésie est bien significative et légitime en son principe. La poésie suppose un état d'oraison et le poème amplifie, ordonne et ouvrage avec des soins amoureux

l'oraison jaculatoire — celle-ci fût-elle dédiée à un dieu inconnu.

Cette parenté avec la religion accentue le caractère cosmique de la poésie — tout grand lyrisme est à tout le moins teinté de métaphysique — et, réciproquement, l'endosmose de ces deux attitudes spirituelles incline la religion monothéiste dans le sens du panthéisme et des cultes telluriques.

Et voici qu'en 1940 paraît *le Sang d'Atys* qui n'est point pour infirmer notre thèse. Ce long poème auquel Mauriac consacra, des années durant, certaines heures de loisir, comme à un jeu privilégié, à un exercice de prédilection, ce long poème ne nous était pas totalement inconnu. Des fragments en avaient été insérés dans un roman : *les Chemins de la mer* paru en 1939 et où l'auteur en attribuait la paternité au plus attachant de ses héros, Pierre Costadot.

Le Sang d'Atys — qui d'abord et tour à tour s'intitula *les Larmes d'Atys*, *Cybèle*, *Atys et Cybèle* — élargit à la mesure du mythe le grand drame mauriacien en ses multiples aspects. Ce drame, qui se jouait dans des âmes individuelles, prend une envergure cosmique. Le conflit intérieur devient comme un duel d'éléments où s'affrontent de grandes figures symboliques.

Cet appel au mythe païen n'est pas pour nous surprendre en raison, précisément, de la vertu poétique que celui-ci recèle en soi. Mais il y a plus. Ce culte orgiastique de Cybèle, de la Terre Mère, déjà l'enfant Mauriac y est sensible et, dans la solitude et le silence, il le célèbre à sa manière — manière contenue, toute en tensions et en élans intérieurs. La grande figure de Cybèle aura, des années durant, dominé le drame mauriacien, personnifiant la part terrestre de nous-mêmes, tout ce qui est palpitant, charnel, avide et passionné et qui s'oppose à l'austère figure du Dieu de Jansénius. Mais de même que cette espèce de manichéisme tumultueux, ardent et déchiré devait trouver son apaisement dans un christianisme tout illuminé d'amour et de douceur compréhensive, ainsi le mythe païen du *Sang d'Atys* trouve une fusion ou — mieux — une résolution dans le mythe chrétien. Réservons-en, pour l'instant, l'élucidation.

Car il peut être intéressant d'étudier les poèmes de François Mauriac dans l'ordre chronologique — dans celui, du moins, que nous livre l'édition. Pour mineur que soit cet aspect de son œuvre et encore que nous sachions bien qu'il ne représente qu'une activité d'essai ou de surcroît, il rassemble pourtant les thèmes principaux de la pensée ou — plus exactement — de la sensibilité mauriacienne. La succession de ces quatre volumes, au surplus, dessine fidèlement la

courbe de son évolution et *les Mains jointes, l'Adieu à l'adolescence, Orages* et *le Sang d'Atys* sont autant de jalons ou de points de repère doublant la grande voie où s'échelonnent les romans.

★

Les Mains jointes ont tout le caractère d'un prélude — prélude à l'œuvre et à l'existence. C'est à Maurice Barrès que revient l'honneur d'avoir découvert François Mauriac. En 1910, un article de *l'Écho de Paris* saluait ces premiers vers d'un jeune homme encore inconnu. Maurice Barrès voyait en eux « la minute éphémère d'une inquiétude éternelle » et y décelait, en infaillible chasseur d'âmes, « un don charmant de spiritualité, » « la poésie de l'enfant des familles heureuses, le poème du petit garçon sage, délicat, bien élevé, dont rien n'a terni la lumière, mais trop sensible, avec une note folle de volupté. » « Le jeune François Mauriac, ajoutait Barrès, dans ce volume où je ne vois pas (grand prodige chez un poète !) une seule bêtise, se définit d'un mot excellent : il nous parle de son passé « d'enfant mystique et raisonnable ».

Les Mains jointes, en effet, sont bien l'œuvre d'un enfant. Elles ont, comme ces visages adolescents où les traits se dessinent, où un caractère s'annonce, hésitants, sans s'affirmer encore, elles ont un air incertain, une mollesse de contour qui ne sont pas totalement dénués de charme. Mais l'auteur lui-même n'a point cette indulgence pour son œuvre première. « Les faciles délices d'une sensibilité religieuse, écrit-il dans *Dieu et Mammon,* » me dictèrent *les Mains jointes.* J'entrai dans la littérature, chérubin de sacristie, en jouant de mon petit orgue. Si Barrès s'émut de ce fade cantique, c'est qu'étonnant sourcier, il y discernait « une note folle de volupté » comme il l'écrivit dans son article de *l'Écho de Paris.* »

Or, dès 1927, Mauriac avait, avec une sévérité presque féroce, condamné publiquement son péché de jeunesse. Une réédition corrigée et remaniée, précédée d'une préface inédite de l'auteur et de l'article de Barrès paraissait chez Paul Hartmann. Cette préface, à la vérité, est impitoyable. « Elle me semble, » nous écrivait François Mauriac lui-même, « elle me semble plus terrible pour moi que tout ce que mes pires ennemis ont jamais osé écrire. Elle vaut à elle seule infiniment plus que tous ces pauvres vers d'écolier pieux et sournois. »

Elle est cinglante, en effet, et il suffit d'en lire la première partie pour constater que tous les termes en sont soigneusement choisis afin de marquer un mépris et une ironie qui prononcent une condamnation sans appel.

« Si jamais je n'ai consenti, jusqu'à ce jour, à rééditer *les Mains jointes*, c'était sans doute que j'avais en horreur ces vers sans vertèbres, ces poèmes flasques. Mais enfin le goût que Barrès éprouva quelque temps, pour eux, aurait dû me désarmer. Le vrai, c'est que je ne hais point seulement, dans ce petit livre, une technique ; j'en déteste surtout l'esprit. Cette adolescence lâche, apeurée, repliée sur soi, je la désavoue. Non que je renie ma Foi de ce temps-là ; pas plus que je ne renie ma poésie ; mais ma façon de croire valait ma façon de rimer : quelle facilité ! Un enfant qui a peur de tout renifle de l'encens, tire des sacrements une émotion, des cérémonies, une jouissance. Sa couardise devant la vie trouve là des prétextes édifiants ; il donne à sa lassitude des raisons métaphysiques. Rien n'use plus sûrement Dieu dans une âme que de s'être servi de Lui, au temps des années troubles : la moins périlleuse façon de s'émouvoir, voilà sans doute ce que cherchait, dans la religion, ma vingtième année. »

Ces lignes sont terribles pour Mauriac, peut-être, mais en un certain sens seulement. Qu'un auteur professe à l'égard de l'une de ses œuvres cette dureté méprisante est un fait étonnant parce qu'extrêmement rare. Bien peu ont ce courage et cette lucidité. La sévérité envers soi-même est le degré ultime de la sincérité envers soi-même — qui est la vertu la plus difficile, la seule garante de grandeur. Mais il pourrait sembler paradoxal, à première vue, que cette sévérité excédât celle d'autrui. Au vrai, rien n'est, psychologiquement, plus naturel. Il nous est arrivé à tous de désavouer tel personnage ou simpliste ou faible ou naïf que nous fûmes. Les autres le peuvent considérer avec une indulgence amusée. Or nous qui, seuls, savons quel effort critique, quelle volonté tenace et vigilante, quelle constante énergie nous avons dépensés dans la réforme et la maîtrise de nous-mêmes, nous mesurons mieux le chemin parcouru et la distance nous paraît considérable ; alors, peut-être souhaitons-nous secrètement que l'on condamne davantage cette figure de naguère au bénéfice de notre moi actuel qui se trouverait sous-estimé dans un climat de trop facile indulgence.

Or, ce qui est vrai dans l'ordre moral l'est plus encore, peut-être, dans l'ordre artistique où l'écart est plus considérable et, au reste, plus apparent. C'est le cas de François Mauriac, à tout le moins, car il y a, des *Mains jointes* à *la Pharisienne*, par exemple, toute la différence de la cire à l'airain. Aussi comprend-on parfaitement qu'il ne considère son premier recueil de vers que comme des gammes tré-

buchantes. Parlant de son état d'esprit à seize ans, il écrit :

« Un enfant jouait à être solitaire et méconnu ; et c'est le plus passionnant des jeux... Peut-être parce qu'un instinct l'avertit qu'il y a là beaucoup plus qu'un jeu : une préparation, un exercice pour devenir homme de lettres. Aimer à se regarder souffrir, signe évident de vocation ; mais il faut commencer par souffrir et je me souviens que je faisais flèche de tout bois... »

Les Mains jointes, en effet, ne sont qu'une lente et longue complainte en sourdine où un cœur mélancolique se berce indéfiniment d'une tristesse sans cause extérieure et précise. Mais pour être sans cause rigoureusement déterminable, la détresse des adolescents n'en est pas moins réelle et sincère. Il serait cruel d'en railler car il n'y a point là qu'un jeu, une délectation morose ; nous avons toujours pensé, au contraire, qu'il y fallait voir une obscure prémonition des douleurs à venir. Un être infiniment sensible est fatalement marqué pour la souffrance puisque — et cela suffit — il est prêt à aimer ; car tout amour profond, absolu, sans réserve est voué à connaître, tôt ou tard, son Judas, à voir se lever le jour de la crucifixion.

Ainsi *les Mains jointes* contiennent en germe — mais vague, mais informulé, dépourvu d'acuité et d'amertume encore — le désespoir de Jean Péloueyre, de Thérèse ou d'Yves Frontenac. Il n'est pas difficile de résumer en quelques mots ces pleureuses élégies. Et c'est, tout d'abord, le thème de la solitude — solitude dans la rêverie, dans la prière, dans le recueillement, solitude si chère aux adolescents parce qu'ils sont encore sans attaches, parce que, tout incompris qu'ils se sentent et tributaires d'une race à part, ils ont, en eux, tant de ressorts généreux, tant de forces et de richesses, qu'ils peuvent, sans péril, se saouler de tristesse et de larmes.

Je veille seul dans la demeure ensommeillée
Je veille seul avec mon cœur triste à mourir...

Cette solitude-là n'est pas la plus cruelle parce qu'en fait elle n'est pas encore abandon ; elle n'est qu'attente déçue. Au vrai, il s'agit là d'un état d'âme étrangement complexe et que l'on craint toujours de fausser en y touchant avec des mains trop lourdes ou maladroites. La jeunesse est un pouvoir si miraculeux qu'au sein même d'une détresse dont on ne peut nier la profondeur ni l'intensité pénétrante, qu'au sein même de l'isolement, l'adolescent se grise de sa singularité ; il s'enivre — et jusqu'à l'ébriété — de cette personnalité

naissante dont les éléments s'agitent et se gonflent en lui et commencent de s'ordonner selon leurs lignes définitives. Le sentiment du moi atteint alors à un éréthisme délicieux qui — pour contradictoire que cela paraisse — s'accommode fort bien de voisiner avec les larmes et la déréliction. Sans doute est-ce tout cela qu'il faut entendre dans « cet orgueil d'être triste » dont parle François Mauriac :

L'âme songe ce soir à la quinzième année
Quand sa jeunesse avait cet orgueil d'être triste...

Pourtant la solitude et la tristesse si farouchement cultivées et chéries deviennent, à certaines heures, un fardeau écrasant de trop jeunes et trop faibles épaules. *Les Mains jointes* le disent et le redisent :

Mon Dieu, vous voulez donc que je supporte
Ma solitude sans mourir de tristesse?

Ailleurs :

Accepter l'isolement
C'est se résigner à vivre.

Ailleurs encore :

Et fatigué de porter seul un cœur trop lourd
Lourd de son abandon et de sa solitude
Tu rêves d'un ami...

Et enfin :

Puisqu'en la lourdeur des grandes vacances
Dans un vieux jardin plein de souvenirs,
Le cœur pleure seul, livré sans défense
A l'isolement dont il peut mourir,

C'est donc qu'à sa destinée, ô mon Dieu
Ne se rattache aucune destinée...

Pour mal venus et boiteux que soient ces deux derniers vers, ils précisent un autre thème qui, tout naturellement, se noue à celui de la solitude : c'est le thème de la tendresse inutile, résumé dans ce beau vers qui clôt l'un des poèmes comme un cri :

O ma jeunesse en pleurs qui ne t'es pas donnée!

— *M'aime-t-on? Est-ce que j'aime*
Ai-je aimé?... Je ne sais pas.
Je sais n'être jamais las
De m'attendrir sur moi-même.

Au vrai, il est assez factice de distinguer ainsi les différents thèmes et, seule, la clarté de l'analyse nous impose cette discrimination. En fait, ils sont étroitement enchevêtrés et on les pourrait retrouver tous dans chacun des poèmes. Solitude, tristesse, culte passionné du moi, délectation morose, ennui morne et rêveur, tendresse inutile, humble repliement sur soi, tout cela compose la nostalgie vague mais envahissante d'une adolescence timide et ardente tout à la fois.

Regrets toujours là, comme une habitude.
Ma peine inconnue et qu'on n'aime pas
Ma médiocrité dans la solitude
Et la pauvre laideur de mon front las...

Travail à faire et que je ne fais pas
Tristesse infinie où mon cœur se noie
Et vers trop connus murmurés tout bas
Mort de tout espoir, deuil de toute joie...

Et voici encore deux vers typiques :

Tu songes au désert infini qu'est ta vie.

La vie est devant moi comme un chemin désert.

Désolation, tel est — et dans son double sens — le mot qui caractérise le mieux *les Mains jointes. Les Mains jointes*, c'est le désert de la vie avant le désert de l'amour. Désert de la vie parce que peur de la vie — ce qui serait plus juste encore. Un prélude à l'œuvre et à l'existence, disions-nous tout à l'heure. Et le prélude s'attarde, revient sur soi, brode des fioritures, module des variations sans fin parce que, follement tentée et craintive cependant, cette jeune âme brûlante et timorée hésite au seuil de l'existence. Peut-être est-ce qu'obscurément elle pressent que la tourmente sera d'une violence peu commune et peut-être veut-elle prolonger le temps du repos? Ne sait-elle trop bien qu'une fois engagée plus rien ne freinera ses désirs forcenés? Alors cet enfant fluet et timide, cet enfant sage et chétif choie sa peine et ses sanglots, se complaît dans une tristesse qui, du moins, est tranquille.

Ce qu'a toujours aimé depuis que tu n'es plus
Ma pensée, c'est les yeux en larmes reconnus
D'une figure triste et qu'apeure la vie.

« Cet enfant mystique et raisonnable, » douillettement élevé par des femmes pieuses et toujours tremblantes, prend inconsciemment des mesures dilatoires en se réfugiant dans les souvenirs — déjà ! — et dans la religion. Ce retour attendri vers les décors et les scènes de l'enfance, que nous ne faisons,

à l'accoutumée, qu'à l'âge mûr, lorsque, recrus de fatigue, nous venons d'essuyer la tempête, il le fait, lui, avant de s'embarquer, avant la vingtième année et, l'on dirait, par provision. Longuement il prépare l'adieu à son adolescence :

Je veux à vos côtés, loin des rires vainqueurs,
Dédaignant la jeunesse avec toutes ses gloires,
Je veux voir disparaître au fil des ondes noires
Ma grave adolescence et toutes ses ferveurs.

Ame blanche d'enfant dont le rêve me reste,
Vous gardez en votre œil pensif qui se souvient,
Les éblouissements des visions célestes
Dans la chapelle tiède aux samedis anciens.

La religion devient alors l'asile et l'exutoire tout ensemble.

Il vient, lui que la vie inquiète et repousse
Et qui veut du silence autour de sa tristesse
Profiter pour pleurer de ce que le jour baisse,
Rêver sur ses péchés dans la chapelle douce.

Et c'est alors, chez cet enfant qui « se sent une âme liturgique », cette « dévotion jouisseuse », cette « délectation sensible » que Mauriac a si férocement stigmatisées. Sans doute y a-t-il beaucoup de sensualité dans cette ferveur pieuse, dans cette dévotion si sensible au rituel et au décor, dans ce sens du péché, dans ce goût des larmes. Mais tout cela, dans l'expression, demeure assez flou, estompé, embrumé.

J'irai sangloter au fond d'une église
Où tout reste meurt de tendresse humaine
Et reviendrai seul dans la brume grise
Triste comme toi, petite âme vaine.

Tout cela demeure enveloppé d'une teinte d'automne qui n'est ni la couleur ni la saison de Mauriac.

Notre âme n'est qu'un paysage
L'automne pâle qu'ont frôlé
Comme des oiseaux de passage
Les rêves trop vite envolés...

La saison véritable de Mauriac, c'est l'été, l'été torride, flambant, ardent, éclatant. Mais, à l'heure des *Mains jointes* — heure de recueillement préalable — le véritable François Mauriac, non plus, n'est pas né. Il est dans des limbes ouatés, entouré de vapeurs nébuleuses qui ne laissent pas transparaître son vrai visage.

La technique, elle aussi, participe de ce caractère hésitant, incertain. Nous sommes loin encore de la dureté de

frappe, du rythme sûr, de la lumière nette que l'on trouve dans *Orages* déjà et, surtout, dans *le Sang d'Atys.*

Écrites en vers réguliers, sans doute, *les Mains jointes* ne sont pas sans s'interdire les licences voire les négligences. Très averti du métier déjà, le jeune homme, pourtant, élude maintes fois la difficulté en suivant la pente de sa facilité naturelle. Au risque de paraître puriste ou rétrograde, nous avouons être gênée, par exemple, par le déplacement ou l'omission de la césure fondamentale de l'alexandrin. Souvent un bel élan se trouve ainsi coupé :

Vous que je porte au fond de moi comme un remords,
Qui pleurez doucement l'horreur de ma descente
Témoin de mon passé — Vierge toute puissante
Qui pouvez me ressusciter d'entre les morts !

Toi qui n'existes plus ou qui n'es plus la même
Près de qui je fus silencieux dans l'émoi...

ou bien le mouvement se trouve alourdi :

Les souvenirs en moi passent comme des hordes
Et les lourds assouvissements des nuits brutales.

Mais peut-être, en ce cas-ci, l'appesantissement est-il voulu?

Ailleurs, la césure étant à sa place, le vers glisse au prosaïsme par pure négligence. Reprenons des exemples déjà cités :

Profiter pour pleurer de ce que le jour baisse

où l'accumulation de muettes en quatre monosyllabes successifs est pour le moins facile.

Travail à faire que je ne fais pas

est carrément prosaïque à la fois par la répétition du verbe amorphe « faire » et par le trébuchement, une fois encore, des trois monosyllabes en muettes : « que je ne ». Même remarque pour ces deux vers :

Mon Seigneur, combien j'ai perdu de journées
Sans faire le bien que je sais qu'il faut faire

où le second vers est composé tout entier de mots ternes et aveugles et où la cascade de deux « que » cause un achoppement pénible.

Mais ce sont là petites chicanes auxquelles il serait mesquin de s'attarder longtemps.

Nous parlions tout à l'heure d'une technique incertaine. L'expression n'est pas très juste peut-être. Il s'agit plutôt d'une technique qui affectionne le vague, le flou, assez con-

forme, somme toute, aux préceptes de l'*Art poétique* de Verlaine. L'auteur révèle une prédilection marquée pour les rimes féminines qui, soit plates, soit croisées, se succèdent sans insertion de masculines. Cette manière donne au poème quelque chose de mol et de languide, une grâce fragile et allongée ; lorsqu'elle se combine à l'hendécasyllabe, le vers prend, dans la conjonction de ces deux éléments, une longueur indéfinie, un tempo étrangement ralenti qui le rend, certes, « plus vague et plus soluble dans l'air. »

Sur les coteaux la brume tremblante annonce
L'accablement d'un après-midi torride
Une odeur de terre chaude sort des ronces,
Et la campagne au loin semble à jamais vide.

Lentement, j'erre au verger, l'âme pensive,
Écrasant des fruits échaudés où je passe
Avant de travailler, je dis à voix basse
Les vers qui jasent en moi comme une eau vive.

D'autres fois, sur l'alexandrin, ces rimes assonancées entre elles, confèrent à une strophe une douceur toute en nuance — cette nuance qui « seule fiance le rêve au rêve » :

Mais je t'évoquerai dans le deuil de ton châle
Lorsque tu souriais en retenant tes larmes,
O mère, à ton dernier enfant que tout désarme
Et qui n'a pu garder que ce sourire pâle...

Ailleurs, le rythme léger du décasyllabe vient compenser cet allongement et crée un équilibre dont l'effet est des plus heureux :

Une heure, oublieux de la cause austère
Pour tes yeux changeants, petite âme vaine
Je veux m'abîmer devant le mystère
De leur eau profonde, hélas! et lointaine.

Ce quatrain est extrait d'un poème intitulé *le Dernier soir* dont deux strophes sont construites sur rimes féminines, les trois autres, sur rimes exclusivement masculines. Doté de répétitions en refrain, ce poème a l'air de se dérouler par couplets et prend une allure légère de chanson tempérée par une ironie triste. Il vaut d'être cité tout entier :

Petite âme douce, il me faut quitter
Et fermer en moi tes yeux grands ouverts.
J'ai peur de fixer leurs horizons verts
Comme les lointains dans les soirs d'été.

Il me faut laisser pour le grand devoir,
Petite âme douce, il me faut laisser,
Mais je veux encor — c'est le dernier soir —
Évoquer tes yeux au ciel du passé.

Une heure, oublieux de la cause austère
Pour tes yeux changeants, petite âme vaine,
Je veux m'abîmer devant le mystère
De leur eau profonde, hélas! et lointaine...

Après je serai lâche et sans espoir,
Petite âme douce, à cause de toi.
Je dirai que c'est une dure loi
De frissonner seul dans le froid du soir.

J'irai sangloter au fond d'une église
Où tout reste meurt de tendresse humaine,
Et reviendrai seul dans la brume grise
Triste comme toi, petite âme vaine...

D'une façon générale, François Mauriac réussit fort bien dans le mètre court dont la vivacité compense la tristesse grave du sentiment ou bien — mais le cas est unique — l'ironie amère et presque violente de la pensée.

Voici, en heptasyllabes, *Trahison* comme un bercement mélancolique :

Dans l'effacement des heures
L'eau ruisselle sur le toit.
Tu souris — est-ce pour moi? —
Est-ce pour moi que tu pleures?

Le dernier « Priez pour nous »
Comme un peu d'encens persiste.
Tes deux mains sur les genoux
Sont blanches dans l'heure triste.

Sur ces deux mains l'ombre tombe.
Mais je sens ton âme ailleurs.
Peut-être vers une tombe
Elle s'en va tout en pleurs...?

Tu sens passer dans la brise
L'âme des soirs anciens.
D'autres baisers que les miens
Au fond de toi s'éternisent.

Un souvenir te reprend.
Tu ne sais plus que j'existe.
La chambre qui me voit triste
Est pleine de jour mourant.

Voici *Chanson*, cet exemple unique de sarcasme et qui dénote déjà une maîtrise destinée à s'affermir toujours davantage.

Tes pas se perdent. Le silence
Est doux après ton aigre voix.
O volupté de ton absence!

J'aime bien mieux que tes tristesses
Le souvenir que tu me laisses
Quand je ne suis plus près de toi.

C'est un peu de vent sous la porte...
Sur la route un pas attardé...
Ah! comme je t'aimerais morte!

Tu fais fuir avec ton sourire
Ce que mon rêve t'a prêté,

Avec ton sourire fardé
Et les mots qu'il ne faut pas dire!

Et voici quatre vers qui — l'on ne sait trop pourquoi, sans doute est-ce la « douceur des choses »? — font songer à la musique discrète de Paul-Jean Toulet : *Dans Arle où sont les Aliscams :*

Ne va plus t'attendrir
De la douceur des choses.
Aime les âmes closes
Et ce qui peut souffrir.

Mais nous ne voudrions point quitter *les Mains jointes* sans citer quelques-uns de ces vers amples, d'une inspiration large et spontanée, dont la résonance porte très loin et qui révèlent, précisément, chez le poète : *La route en moi, qui va vers la mer infinie*

Comme en un jour tranquille et chaud, les vagues lentes,
Le vent lourd de pollen a des voix assoupies
Dans les grands pins blessés aux cimes ondulantes

Seul et rêvant qu'il est quelque part, sur la terre,
Un enfant comme moi qui pleure et tend les mains,
Un inconnu dont me sépare le mystère
De l'heure sombre — et l'infini des grands chemins —

Alors, ayant jeté les yeux sur votre frère,
Qui n'a plus, comme vous, la clarté d'un espoir,
Pour que votre pitié lui soit douce et légère
Vous lui direz les mots que l'on trouve le soir.

Mes lèvres ont goûté l'amertume des joies.
J'ai connu la détresse où la gaieté se noie,
Le désir et la peur de me mettre à genoux,
Et les larmes, au creux des plus ardentes joies,
Du pauvre amour trompé que nous portons en nous.

Au bord des calmes flots, du passé, sur la grève,
Avec le vent du large elle écoute monter
La voix de ses sanglots dans les mornes étés
Quand sa quinzième année avait des yeux de rêve.

Le jardin rafraîchi s'ouvrait à la nuit claire,
Et sur les prés brûlés dans la torpeur du jour
L'orage était passé comme un immense amour.

Enfin, cette belle invocation qui clôt le volume et qui rejoint le titre :

Mon Dieu, Vous avez pris cet enfant plein de foi
Qui mêlait votre nom à ses cris d'agonie,
Et son âme Vous fut si tendrement unie
Que souvent, le cœur lourd d'un ineffable émoi,
Je le retrouve en Vous qui Vous donnez à moi.

★

L'Adieu à l'adolescence nous retiendra moins longuement — non point, certes, que cette œuvre soit inférieure ou de moindre importance mais parce qu'elle est, au point de vue technique et comme ton général, un prolongement des *Mains jointes.*

Les quelques défauts que nous avons relevés se font, ici, de plus en plus rares : quelques vers seulement dont le mètre rompt le mouvement poétique et où manque l'élément « poésie pure ». Le métier, au contraire, prend plus d'assurance, l'inspiration, plus de force et de souffle. Pourtant, l'atmosphère générale demeure bien la même. Nous retrouvons ici « les larmes d'un enfant que chaque heure a blessé ». Et cet enfant blessé — la fréquence insistante de ces deux mots est bien caractéristique — persistera longtemps chez l'adolescent et le jeune homme ; au vrai, il ne disparaîtra jamais complètement, même chez l'homme mûr :

Mon Dieu, ce faible cœur que tout blesse et repousse
Est le prisonnier d'une enfance trop douce

et il continuera de cultiver ce don des larmes dont la délectation morose berce sa solitude :

Pourquoi, mon Dieu, est-on moins seul, alors qu'on pleure?

Sans doute à cette tristesse sans cause une douleur précise s'ajoute-t-elle, dans *l'Adieu à l'adolescence*, dont toute une partie est consacrée à l'évocation d'un ami mort :

Inconsolable deuil dont mon âme est blessée,
O mon adolescence à qui je dis adieu!

Toutefois, s'il fallait juger de la personnalité et de l'œuvre de François Mauriac sur ses deux premiers recueils de vers seulement, l'on obtiendrait de lui une image totalement fausse, voire opposée à son vrai visage. Ces demi-teintes embrumées, cette résignation d'une âme qu'on dirait précocement éprouvée et vieillie, ces lamentations pleurantes et douces ou cette calme et vague mélancolie qui ont l'air d'avoir renoncé à tout, quel contraste avec la pureté nette de la forme, avec la jeunesse vibrante et frénétique, avec le flamboiement des passions forcenées, avec la puissance dévastatrice d'une douleur corrosive qui marqueront d'un signe irrécusable toute l'œuvre mauriacienne !

Cet enfant timoré qu'une œuvre magistrale devait faire triomphant, cet enfant sage destiné à plonger, d'un élan fou, dans le fleuve de feu; apparaît au début comme un « cœur vaincu », comme un lâche devant la vie.

Et si ce cœur vaincu ne peut que défaillir
Et souhaiter mourir devant sa destinée...
... Mon Dieu reprenez-moi dans ma misère,
Reprenez-moi meurtri, blessé mais tout en larmes
Comme un soldat vaincu qui vous jette ses armes.

C'est qu'à la vérité la passion, ici, n'a pas encore parlé. Pourtant elle est imminente. Certains poèmes, certaines strophes de *l'Adieu à l'adolescence* s'éloignent peu à peu du climat tremblant et recueilli des *Mains jointes :*

Tu n'es plus l'enfant triste au cœur des soirs tombants
Qui toujours attendait qu'on vienne ouvrir sa porte...
Ni le cœur terrifié d'avoir déjà vingt ans
Qui veillait et pleurait sur son enfance morte.

O mon Dieu, vous avez voulu que je connaisse
Cet ineffable espoir et cette certitude
Que l'amour a tendu les bras vers ma jeunesse.
Vous faites murmurer sur tant de solitude

Le vent du large, lourd de parfums inconnus,
Mon cœur — marin perdu qui pressent une terre,
Ne songe pas qu'il fut malade et qu'il est nu,
Et je croise les mains, attendant le mystère.

Ces vers, dont les cinq derniers sont remarquables — sont, comme beaucoup d'autres, annonciateurs. On dirait que, lentement, un voile se lève ; les vapeurs nébuleuses peu à peu se dissipent et l'on voit poindre une lueur.

Mon enfant, mon enfant, accepte et prends un livre
Et qui sait si l'amour ne viendra pas plus tard?
Tu marches vers des mains, des lèvres, un regard,
Vers l'amour que contient ce qui te reste à vivre.

Ce cœur qui se croyait vaincu d'avance, brûle de battre à nouveau, aspire à une autre défaite :

Las des recueillements et des beaux soirs vécus,
Tu trembles de désir dans cette nuit complice,
Et devines un monde inconnu de délices
O pauvre cœur d'enfant qui veux être vaincu!

« Tu trembles de désir dans cette nuit complice. » Toute l'œuvre future de François Mauriac frémit déjà dans ce beau vers. Mais ces éclats d'ardeur farouche ne sont encore que des cris isolés. Le rêve se précise d'abord en images d'un bonheur pieux, paisible et sage, toutes en nuances de pastel. Le jeune homme évoque la jeune fille en des vers qui, parfois, font songer aux poèmes de *Miracles* d'Alain-Fournier :

O mon amie, ô vous si simplement venue
Vers moi, sérieuse et calme avec des yeux distraits,
Sourirez-vous un jour parmi tous ces portraits,
Et des enfants songeant à des choses passées,
Diront-ils : « C'est grand-mère... elle était fiancée...? »

C'est pour vous que le cœur d'un enfant s'est gardé
Pur comme un cloître, avec des lys et du silence.
Dans ses yeux abaissés devant votre présence,
Vous boirez la langueur des beaux jours attardés...

L'appel de l'amour est désormais reconnu — de l'amour qui est douceur et douleur tout ensemble :

Et nos cœurs voulaient bien aller vers la douleur
La compagne fidèle et grave de l'amour.

Mon simple cœur d'enfant vous pressentait déjà
O musique inconnue, amour, douceur de vivre!

A travers le vieillissement précoce et factice, la jeunesse, maintenant, s'affirme, victorieuse :

Mon cœur chargé d'amour sent bien que le pénètre
L'ineffable douceur de n'avoir pas vieilli.

Elle refoule les pleurs et les langueurs, les détresses et les faiblesses d'une enfance incertaine et apeurée, pour éclater dans cet admirable cri gonflé de promesses :

Mon cœur est solitaire et brûlant comme un monde.

Et voici le véritable adieu à l'adolescence :

Je n'aurai plus besoin de vous — ô souvenirs!
Mon enfance s'éloignera — humble servante,
Celle qui fut fidèle et ne peut plus servir.
Je prendrai dans mes bras ta jeunesse vivante.
Mon enfance dira : je meurs... il est aimé...
Tu t'anéantiras dans mes bras refermés.

Cette dernière image évince à tout jamais le « chérubin de sacristie ». Mué en ange rebelle, il sera souvent guetté par

L'austère volupté des belles hérésies,

il sera guetté, surtout, par l'orage qui, déjà, monte et gronde en lui,

Du sable, un parfum chaud montait à son visage
Alors l'enfant songeait : « C'est en moi qu'est l'orage,

par l'orage de la passion dont le flux et le reflux feront de lui

Cet enfant retrouvé mais si souvent perdu.

★

Entre *l'Adieu à l'adolescence* et *Orages* quatorze ans ont passé. Sans doute, l'enfant de jadis n'a rien oublié de ses larmes ni de sa puissance de souffrir. Mais la douleur, aujourd'hui, est nourrie d'expérience. Il ne s'agit plus du spleen vague et sans cause d'un adolescent nostalgique ; il ne s'agit plus de peur ni de lâcheté devant la vie. Le jeune homme, au contraire, s'est jeté à corps perdu dans toutes les concupiscences. Il connaît désormais le pouvoir redoutable des trois *libido* fondamentales : *libido dominandi, libido sciendi, libido sentiendi*. L'orgueil, l'audace de l'esprit comme ceux du cœur et de la chair le mordent maintenant d'une dent acérée. Follement, frénétiquement, il a foncé sur toutes les amours — l'amour de Dieu comme celui des créatures ; mais bien souvent — *le Désert de l'amour* est de la même année — son âme insatiable ne les a pas trouvées à la mesure de son désir.

Désert intérieur, étouffant crépuscule,
Triste mer qui ne put mouiller que tes genoux,
Si je suis son captif, c'est en moi qu'elle brûle :
Le pays de la soif est au-dedans de nous.

J'ai cru qu'un Dieu pourrait tarir cette mer morte,
Qu'il suffirait du ciel pour combler cette mer :
Mais on n'échappe pas au désert que l'on porte
On ne s'évade pas de son propre désert.

Pourtant, ces moments d'aridité sont relativement fugitifs. La fringale d'amour est si forcenée, l'orage gronde avec tant de furie qu'à chaque fois le désir renaît de ses cendres pour flamber avec une ardeur accrue. Bien plus, il s'aiguise, il s'exaspère et se désespère au sentiment du péché. Car, dans cette âme aux aspirations démesurées, la ferveur spirituelle et religieuse, l'amour de Dieu ont crû parallèlement aux ivresses du cœur et de la chair. Et voici que se dessine avec précision l'aspect le plus immédiat et le plus sensible du grand drame mauriacien : le conflit de l'âme et du corps, le duel du Christ et de la chair ou, si l'on veut, sur un plan plus large, l'antinomie de Dieu et du monde. Entre ces exigences infinies un être se déchire car sa conscience, sans cesse en éveil, ne lui permet jamais de s'aveugler. Dans cet écartèlement, la concupiscence et la foi l'emportent tour à tour, sans que l'une, jamais, se trouve définitivement évincée. Chacune, au contraire, dans l'opposition de l'autre, semble puiser un regain de vigueur. La foi, à se voir bafouée, s'exalte ; la concupiscence s'irrite en une avidité, une ardeur farouches, hâtives et désespérées sous le coup de fouet de la condamnation qu'elle sent implicitement peser. Aussi comprend-on que la volupté, et par son paroxysme et par la malédiction qu'elle enveloppe, ait doublement le goût enivrant et terrible de la mort.

Or il ne faut voir là ni raffinement décadent ni subtil masochisme. Un être voué au catholicisme parce que né et enfermé dans celui-ci, est doté d'une nature qui l'incite à s'enivrer, à se gaver des nourritures terrestres. Mais voici que la Grâce s'oppose à la Nature, voici que ces inclinations et ces ardeurs prennent figure de péché mortel. Alors la tragédie se noue qui, dégagée du langage et du cadre religieux, deviendrait — simplement et douloureusement — le conflit de la passion et de l'honneur, de la passion et du devoir.

Le recueil tout entier d'*Orages* est dominé par ce sens aigu du péché autant que par la palpitation frémissante du désir. Ces vers qui, maintenant, jaillissent d'un seul jet, qui semblent se couler spontanément dans leur moule définitif, sont exempts des trébuchements, des chevilles, des trucages ou des licences qui, naguère, cherchaient parfois à masquer la maladresse. Classiques, réguliers, ils ont désormais acquis la puissance incantatoire de l'authentique et grande poésie.

Le rythme large — celui de l'alexandrin, la plupart du temps — exerce tout naturellement sa vertu d'envoûtement. L'image séduit et subjugue ; le trait prend une fermeté — parfois même une dureté dans la satire tacite — qui est d'un maître artisan ; enfin, chaque mot porte, va droit au but et semble expressément choisi pour dégager au maximum son pouvoir de suggestion.

L'un des premiers poèmes — dont le titre : *Péché mortel* est bien significatif — impose immédiatement cette atmosphère lourde d'orage, brûlante de passion, exaspérée par le sentiment du péché et où, dans l'anéantissement et le délire, la volupté apparaît comme une sœur jumelle de la mort.

Cette après-midi lourde épouse mon attente,
Sa rumeur est le bruit d'un amour contenu,
Mais la marche du temps, désespérément lente,
Se précipitera lorsque nous serons nus.

Un siècle j'attendrais la seconde où nos corps
Insulteront le ciel de leurs soifs confondues.
Si j'épuise une vie à guetter ta venue,
L'espace d'un baiser me donnera la mort.

Est-il besoin de souligner ici ce mot d'ange rebelle :

Insulteront le ciel de leurs soifs confondues

qui se répétera si souvent sous des formes diverses?

De peur que la Grâce sourde
En nos cœurs dévotieux,
J'invoque une étoile sourde
Au nom de mauvais dieu.

Et voici *Faune :*

Plus sournois qu'un regard, mon silence t'outrage,
L'odeur te fait mourir de mon désir tapi.
Ton corps est violé dans mon cœur, sans répit,
Prométhée envieux du feu de ton visage,
Je le vole à toute heure et rien ne me trahit.

Chaque image, chaque mot — « sournois, t'outrage, désir tapi, viole, je le vole » — contribue à accentuer cette impression de fruit défendu, de dol, de vol et de viol.

Et voici encore un très beau poème : *Lumière du corps*, où l'antagonisme de la religion et de l'amour, du Christ et de la chair, est explicitement avoué :

Ton corps laiteux et roux, éclairé du dedans,
Illumine la chambre étouffante.
Notre amour a laissé l'odeur d'un grand tourment,
Une orageuse odeur dans la chambre étouffante.

Cette lampe que tu posas sur le tapis
L'éclaire moins que tes jambes pures,
Ah! tant qu'un Autre en moi me laisse du répit,
Les paumes de mes mains suivront tes jambes pures.

Aimons-nous sourdement afin que nos étreintes
N'attirent pas Celui qui les hait.
De peur qu'il ne rallume en nous la lampe éteinte
Cachons notre folie à Celui qui la hait.

Même si notre lampe est éteinte, l'Époux
Verra la mèche fumer encore.
La cendre couvrira ton corps laiteux et roux
La cendre étouffera l'amour qui brûle encore.

Il est également aimé et haï, ce péché obsédant, irrésistible, détestable. Un poème porte le titre caractéristique : *le Regret du péché,* un autre parle

D'une chair triste en proie aux péchés bien aimés,

un autre encore commence ainsi :

Je pleure mes péchés et ceux que j'ai commis
Et ceux que j'eusse aimé commettre.

D'autres fois, quittant cette délectation, un élan de ferveur jette le poète dans une contrition reconnaissante :

Le péché que je hais, que je fuis et que j'ose
Peut couronner mon front de violettes mortes
Mais ne me peut celer quel autre Amour impose
La couronne de sang que votre tête porte.

Providence implacable, en ruses si féconde,
O vous de mon désir, adorable Ennemi,
Qui sûtes écarter d'un front déjà soumis
Le joug délicieux et criminel du monde,

Dieu géant! regardez, honteux, chétif et nu
Cet enfant qui vous brave, et sa fronde de pierre
Et ses genoux blessés par de vieilles prières,
Mon désir : ce David qui veut être vaincu.

Cette réminiscence pascalienne — que l'on retrouvera maintes fois dans l'œuvre en prose de François Mauriac — tend à l'écarter du monde. Mais le monde a bien d'autres prestiges encore. Dès l'enfance, le poète fut étrangement sensible au paysage et à la saison. Il est intimement accordé à la nature et ce n'est pas seulement au sens spirituel que son âme vibre à l'unisson du ciel. « Ces jours où le soleil

prenait sa chair pour cible » trouvent un écho dans sa disposition intérieure, un miroir dans son cœur brûlant. L'on dirait que, par un phénomène de « réflection » réciproque, son être intérieur se mire dans la nature cependant que la nature se mire en lui. Les orages et les incendies des étés girondins éclatent et flambent dans son âme tout comme au ciel et dans les immenses forêts de pins. Un parallélisme étroit et constant unit, en une indéfectible connivence, sa vie intérieure à la nature. C'est ce que Ramon Fernandez définissait avec tant de bonheur comme une « complicité rythmique entre le climat physique et le climat humain ». Ce parallélisme est la source, il constitue l'essence la plus profonde de la poésie de François Mauriac — de toute sa poésie, celle de ses recueils de vers mais aussi celle de ses romans. Car cette poésie est partout et jusque dans les essais et les ouvrages de critique. Elle fait irruption à chaque page, elle pénètre, elle gonfle, elle inonde chaque œuvre et lui confère une irrésistible vertu d'enchantement magique. L'évocation d'un climat psychique, d'une attitude spirituelle se traduit spontanément en termes empruntés à la nature physique et, par là, les sentiments et les passions retrouvent la poésie et la pureté des grandes forces élémentaires. La terre, l'eau, le feu, la mer et la lumière, les bruits et les odeurs, composent des images privilégiées dont le sortilège agit infailliblement. Aussi pourrait-on, à propos de François Mauriac, reprendre et retourner le mot d'Henri-Frédéric Amiel : Chez lui, non seulement le paysage est un état d'âme mais l'état d'âme est un paysage.

Orages met très précisément en lumière ce parallélisme qui est l'un des caractères les plus frappants de la vision et de l'art mauriaciens. L'on pourrait multiplier les exemples ; contentons-nous de quelques vers :

Haleines, tièdes vents sur ma poitrine heureuse!
J'ai vu des lacs dormir aux lisières des cils
Et plus qu'aucun marin j'ai connu les périls
D'un corps que le sommeil soulève, abaisse et creuse.

Ce soir, l'odeur de la terre
Est celle de ton désir.

Poursuivi de ton flux, si je me voulais chaste,
Je fuyais vainement l'écume défendue,
Mais quand je t'appellais pour que tu me dévastes,
Tu feignais de dormir, mer étale et perdue.

Cette tendance persistante à identifier la terre et l'homme procède évidemment d'un amour passionné de la terre et l'on pourrait prétendre, sans rien exagérer, que le culte de

Cybèle a, quelquefois, dans ce cœur, balancé la religion du Christ.

Du temps que j'étais fou j'ai possédé la Terre.

Aussi ne se faut-il point étonner que les mythes païens — si profondément imprégnés d'une large poésie de la nature — aient violemment attiré l'auteur. Mais, par une manière de repentir et par l'effet d'une passion tout aussi foncière, il les fait gauchir et se fondre dans le mythe chrétien. Ainsi *Orages* nous donne-t-il un Marsyas et un Ganymède chrétiens. Il reste que ce geste, si familier à l'enfant Mauriac, par lequel, embrassant le tronc d'un pin, il appuie son front à l'écorce, est étonnamment symbolique. Il préfigure le mythe d'Atys — d'Atys, proie d'amour tout offerte, métamorphosé en pin et dont le sang deviendra la sève de la Terre, d'Atys que nous trouvons au début d'*Orages* et que nous retrouvons, quinze ans plus tard, comme sujet du dernier recueil constituant un unique et vaste poème.

★

On connaît la fable phrygienne dont Mauriac amplifie et exploite les éléments. Le berger Atys est adoré de Cybèle. Mais, « monstre vil et tendre, » il la trahit avec la nymphe Sangaris, moins ardente, moins grande, moins parfaite que Cybèle, puisque celle-ci est la Terre. Alors, Cybèle change Atys en pin ; il échappe à la métamorphose qu'elle renouvelle inlassablement. Enfin — et c'est ici que Mauriac, faisant intervenir un *deus ex machina*, infléchit la fable — le dernier Atys, s'étant mutilé, est frappé par la grâce chrétienne. Perdu désormais pour Sangaris comme pour Cybèle, « cet enfant maigre et dur connaît d'autres délices. » Pourtant, grâce à son éternité, à son universalité même, Cybèle possédera encore le corps mort d'Atys qui deviendra sa poussière.

C'est pour ne pas mourir que Cybèle éphémère
Épouse étroitement vos corps ensevelis,
Innombrables Atys! Vous êtes ma poussière,
Ma poussière, c'est vous qui ressusciterez.
De vos cheveux naîtront d'odorantes forêts
Et toujours dans vos yeux dormira ma lumière.
Mes aubes, mes couchants qui rougissaient les eaux,
Brûlent dans vos regards attachés sur l'Agneau.

Tel quel, ce poème concentre un triple drame dont les divers aspects, étroitement imbriqués et, au reste, s'impliquant mutuellement, résument à larges traits la matière de toute

l'œuvre mauriacienne : le conflit de l'âme et du corps, la tragédie de l'amour, le duel du Christ et de Cybèle. Mais, par la vertu du parallélisme entre la terre et l'homme, entre la nature et la vie intérieure, de ce parallélisme qui est peut-être l'inspiration la plus originale de François Mauriac et qui, au demeurant, est ici inclus dans le sujet lui-même, le drame s'élargit à la mesure du monde, il prend un sens cosmique et puise, dans son caractère mythologique, un pouvoir poétique incomparable. François Mauriac a lui-même et une fois, dans *les Chemins de la mer*, expliqué l'intention de ce parallélisme :

« Pour Cybèle, qui est la terre, Atys lui aussi est un monde... De même que les Grecs ramènent les éléments qu'ils déifient et les astres à la forme humaine, Cybèle, par un mouvement contraire, voit dans le berger qu'elle adore une terre inconnue... J'ai essayé d'exprimer cette confusion de l'être pensant et d'une planète, d'un corps vivant, d'un pauvre corps mortel, et d'une terre pleine d'océans, de replis, de cimes, d'abîmes et de forêts... »

Et voici, dans *le Sang d'Atys* ce parallélisme concrétisé en des vers admirables :

Une ligne de sables, un renflement de dune,
Une frange d'écume et de varech : la mer...
Le doux trait des sourcils sur ta paupière brune
Et l'obscure forêt au bord du front désert :

Ton visage éclairé du feu de deux prunelles,
Étoiles de ma nuit dont les flammes jumelles
Quand tu dors vont brûler sur un autre univers,
Atys, je confonds tout dans un unique songe :
Enfant qui me dévaste, océan qui me ronge.

Ainsi cette Cybèle, amoureuse, superbe et souffrante à la fois, n'est-elle pas seulement la Terre et la Nature glorieuse ; elle est aussi, en son essence, l'amour lui-même avec ses puissances infinies de dévotion, d'ivresse et de douleur. N'est-ce point, en effet, comme un cantique d'amour qu'il faut entendre des strophes souveraines comme celles-ci :

Au sable intérieur je cherche des empreintes.
Tel être avait des yeux plus que les tiens ardents,
Je cherche... Mais ta main force un peu son étreinte
Et je n'ai plus de souffle et je serre les dents.

O tenace douceur qui sus frayer ta route
Jusqu'où règne et gémit mon éternelle faim!
C'est votre jeune sang qu'au fond de moi j'écoute
Comme un fleuve étranger qui retentit sans fin.

Si ce ruissellement finissait dans mon être,
Si tu sortais de moi par mon flanc large ouvert,
Enfant de l'homme, Atys, saurais-tu reconnaître
Cet informe visage et ce regard désert?

Roule dans ma ténèbre, ô fleuve de lumière,
De peur qu'un dieu ne jette avec les astres morts
Cette chair qui sans toi redeviendrait poussière,
Cybèle à qui le ciel est caché par ton corps!

ou cet autre cri sublime :

Il dort. Je forcerai les dieux même à se taire
J'anéantis le monde autour d'Atys qui dort.

Au vrai, elle est singulièrement ingrate, la tâche du critique à qui s'impose, pour la clarté de l'exposé, un travail de dissociation qui semble faire éclater en débris épars ce tout vivant et fortement cohérent que constitue une œuvre d'art. La discrimination est d'autant plus pénible que l'œuvre est plus réussie car la grande œuvre — et c'est le cas du *Sang d'Atys* — est cohérente au maximun ; la conception et l'expression y sont étroitement solidaires, voire indissolubles. Le sujet d'un poème n'existe vraiment qu'à partir du moment où — par un privilège qui est une grâce particulière impartie au poète — il commence tout à coup de prendre forme dans certains vers — ceux que Paul Valéry considérait comme « donnés par les dieux » — et qui, d'un trait fulgurant, viennent miraculeusement s'inscrire dans l'esprit, de primesaut accomplis tout entiers. Est-ce qu'un vers comme celui-ci :

Purs espaces du corps frémissants et déserts.

n'est pas, en même temps qu'un cri d'amour et de désir, tout l'enchantement de la poésie pure? Et le sentiment existerait-il avec cette puissance envahissante s'il était dépouillé du prestige que lui confère ce vers magique?

De même, puisque le comble de l'art est de condenser un maximum de signification dans une forme contenue à l'extrême, n'est-il point artificiel de distinguer les multiples aspects d'un drame, d'en dégager les significations diverses, de souligner ses résonances profondes et lointaines? Cette analyse, pourtant, peut avoir le mérite de proposer une compréhension plus intime et plus émue de l'œuvre.

Peut-être *le Sang d'Atys* ne laisse-t-il paraître toute sa grandeur et toute sa beauté que lorsque, dans sa triple tra-

gédie, l'on a perçu la dualité foncière qui déchire éternellement l'homme, le conflit de l'âme et du corps au principe du drame amoureux et du drame religieux?

Voici deux strophes vibrantes, harmonieuses et pures :

Un jeune pin tendu vers l'essence divine,
Fait des signes au ciel avec ses longues mains,
Sa cime cherche un dieu mais ses lentes racines
Dans mon corps ténébreux creusent de lents chemins.

Plus tu t'érigeras vers l'azur dont l'abîme
Recèle un pur amour inconnu de nos dieux,
Plus tes membres profonds jouiront de leur crime
Dans la nuit de mon corps que j'ai fermé sur eux.

Outre le parallélisme, l'identification de la terre et de l'homme que nous avons déjà signalée, ces strophes font éclater, avec une éloquence égale, la nostalgie d'une âme attentive à l'appel d'un dieu et l'enracinement forcené dans une passion terrestre irremplaçable. Or Cybèle qui est l'amour et parce qu'elle est l'amour, n'est pas seulement l'immense corps palpitant de la Terre ; elle en est aussi l'âme insatiable. Aussi est-elle vouée à une double souffrance : désert de l'amour, torture de la trahison, celle-ci étant, en quelque manière, le corollaire de celui-là. Car la trahison n'est possible que parce que l'objet aimé n'est pas à la mesure du désir. Le faible Atys fuit un amour trop difficile et trop sublime tout ensemble, il fuit le don total, la possession absolue que poursuit Cybèle. Alors Cybèle — l'explication est de Mauriac lui-même — « transforme Atys en jeune pin, non pour se venger de son infidélité, mais pour le posséder et en être possédée à jamais, pour qu'ils demeurent unis comme l'arbre à la terre ». Cybèle, pourtant, n'aura connu que le désert de l'amour en un double et peut-être même en un triple sens. Laissons encore Mauriac nous l'expliquer lui-même dans *les Chemins de la mer* :

« Ta Cybèle, c'est ça, au fond : l'être penché sur un abîme de délices à quoi il n'a point de part, qui ne connaît de l'amour que cette flamme solitaire brûlant au dedans de lui sans réchauffer ni éclairer personne. »

Voilà la torture de la trahison. Et voici, sans qu'il soit même besoin de trahison, le désert de l'amour pur et simple, le désert inhérent à l'essence de l'amour : « Je comprends maintenant le martyre de Cybèle : elle souffre de son immense corps, elle n'est pas à la mesure de l'étreinte humaine » — ce

que le poète transpose en un cri d'autant plus prestigieux qu'il est enveloppé dans l'image mythique :

Auprès de Sangaris qu'il accueille en ses songes,
Que suis-je, être sans forme et que l'océan ronge,
Moi qui ne puis tenir dans l'anneau de deux bras,
Reine à l'immense front que les tristes marées
Ceignent de varech noir, de méduses moirées!

L'amour, dans toute sa puissance et toute sa grandeur, est donc voué au désespoir, parce que son exigence illimitée n'est pas seulement physique mais, peut-être, métaphysique. Peut-être portons-nous au fond de l'âme un reflet d'absolu, un souvenir d'infini qui nous condamne à l'inassouvissement. Irrésistiblement, l'on se souvient ici des vers de Lamartine :

Borné dans sa nature, infini dans ses vœux,
L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

Ce désespoir, né de l'impossibilité de la possession, pèse sur tout le poème comme sur toute l'œuvre mauriacienne. Mais aussi nous achemine-t-il vers le dénouement, c'est-à-dire, dans *le Sang d'Atys*, vers la résolution du mythe païen dans le mythe chrétien.

François Mauriac, en effet, est trop foncièrement, trop originairement chrétien pour céder complètement aux séductions du paganisme, quelles que soient, pourtant, la puissance et la vertu poétique de celles-ci. On pourrait lui appliquer ce qu'il dit lui-même de son héros, Pierre Costadot :

« A suivre les foulées de Cybèle et d'Atys à travers l'herbe épaisse de juin, il n'avait pas cessé d'entendre les anges dans les branches, ni de voir, par la porte entrebâillée de l'étable pleine de paille odorante, cette jeune fille assise avec l'Enfant qui sera crucifié. »

Alors, par une volte-face, par un coup d'État qui est un coup de la Grâce, le mythe païen se résorbe dans le mythe chrétien.

Atys, le léger, le faible Atys — parce que lui aussi porte quand même au fond de l'âme ce reflet d'absolu, ce souvenir d'infini — est soudain inondé d'une lumière inconnue. Et il fallait que ce fût Atys — et non Cybèle — qui opérât la conversion puisque ce qui doit être sauvé c'est, précisément, ce qui était perdu.

A nouveau, Cybèle est vouée à la souffrance, à nouveau elle se voit frustrée mais en un troisième sens bien différent des deux premiers. Ce n'est plus au désert de l'amour qu'elle se heurte ni à la trahison en faveur d'une créature misérable

mais au ruissellement d'un amour qui passe infiniment les pouvoirs de la créature ; elle se heurte, dit Mauriac, « à un Atys chaste et débordant de la présence d'un Dieu inconnu. » Elle reconnaît à peine cet Atys transfiguré :

Je pleure de te voir si frêle et si puissant,

cet Atys désormais investi d'une majesté singulière :

Tu te dresses, plus fort que l'été délirant.
Je n'eusse jamais cru qu'Atys était si grand!

Et pourtant, il demeure un enfant de la Terre ; s'il lui échappe par quelque côté, c'est qu'il est déjà parvenu au dénouement de la tragédie : il sait que le seul amour qui comble notre exigence infinie est un amour qui n'est pas de ce monde.

Ainsi le Christ semble se dresser devant Cybèle comme un rival redoutable, la religion semble se poser en ennemie et en antidote de l'amour. Toutefois, il ne faudrait pas s'arrêter, pour conclure, à cette antinomie un peu trop simple et qui, à la vérité, admet une conciliation. Il faut savoir lire le sens profond d'une des strophes les plus secrètement palpitantes, les plus chargées d'émotion poétique, dans cet ardent et splendide poème :

Un Dieu souffrait au cœur de cet être éphémère,
Dans ce torse tigré par l'ombre des fougères
Et que le sol durci brûlait de sa touffeur,
Un Dieu couvert de sang dont Cybèle avait peur.

A la dualité de notre nature répond, dans ce « Dieu couvert de sang », une dualité qui le rend plus humain, plus proche plus pathétique. Souffrant et blessé, il trouve dans le berger, phrygien une réplique et comme une image :

Les enfants des pêcheurs menaçaient de leur fronde
Ta chair blessée à mort et qui ne mourait pas,
Tu fuyais, ignorant qu'à chacun de tes pas
Le sang trouble d'Atys ensemençait le monde.

Ainsi Atys mutilé rejoint le Christ crucifié. Celui-ci, par la vertu de la Passion, ne peut renier la chair et le sang qui sont notre part terrestre ; mais il entretient en nous la lumière secrète ; il fait un signe, il lance un appel à cette aspiration mystérieuse qui nous projette sans cesse au-delà de nos limites ; il offre d'étancher cette soif inextinguible que nous avons de nous dépasser.

Pour Cybèle, parce qu'elle est la Terre et parce qu'elle est

l'Amour — elle aussi splendidement et éternellement double — elle possédera enfin le corps et le sang d'Atys, puisque, Terre maternelle, c'est elle qui lui donne le souffle où se nourrit sa ferveur :

Mes fureurs qui jonchaient les plages de débris
Et ce halètement de la houle marine
Dont le souffle arrachait aux pins blessés des cris,
De tout temps à jamais gonflent votre poitrine
Lorsque, le front levé, vous contemplez le Fils.

Et l'on peut croire que se perpétuera cette indissoluble alliance puisque aux corps glorieux l'âme sera réconciliée au jour de la résurrection.

★

De 1909 à 1940, des *Mains jointes* au *Sang d'Atys*, un long chemin a été parcouru. La courbe sans cesse montante des poèmes se fixe en un véritable zénith. Elle reproduit, en une projection rigoureuse, la progression continue d'une œuvre romanesque considérable, l'évolution d'une pensée et d'une sensibilité durant trente années. Elle traduit et élargit, sur le plan du lyrisme personnel ou du mythe, les drames particuliers où se débattent des personnages si parfaitement individualisés et d'une originalité si impérieuse que, dans leur indéniable autonomie, ils sont aussi vivants, aussi réels que des êtres de chair et de sang.

Depuis la tristesse vague et pleurante, les effusions parfois doucereuses des *Mains Jointes*, prolongées dans *l'Adieu à l'adolescence*, en passant par les révoltes de mauvais ange, par l'ivresse et l'amertume du péché, par le superbe délire d'une sensualité déchaînée, en un mot, par le tumulte d'*Orages* — qui se situe au milieu de la courbe — le drame monte et s'amplifie pour atteindre, avec le mythe du *Sang d'Atys*, un sens cosmique où il déploie toute son envergure et trouve sa résolution.

Pareillement, l'art, intimement consubstantiel à la pensée, marche d'un pas égal et passe des courbes un peu molles, des grâces faciles et fragiles à une possession de plus en plus ferme de soi. Lorsque paraît *le Sang d'Atys* la puissance poétique est à son faîte. Le vers est, ici, de diamant ou d'airain, taillé sans un repentir, sans une bavure. La musique, l'image et le sens, dans une conjuration spontanée et qu'on dirait inéluctable, unissent leurs sortilèges pour envoûter le lecteur dans la magie poétique. Dans cet art si sûr, si pur, si dur, le maître-artisan seconde sans fléchir et, parfois stimule, peut-être, le mage inspiré. La frénésie romantique s'allie à la rigueur

classique et surabonde en enchantement de poésie pure par surcroît. Un sens infaillible de la perfection formelle contient dans un équilibre heureux la plénitude du sentiment à son paroxysme.

La plus grande ardeur dans la plus grande mesure, tel est le secret du meilleur poème et des plus beaux romans de François Mauriac — de cet art tout à la fois si violemment original et si classique qu'il transcende à jamais toute classification.

Nelly Cormeau.

* *

FRANÇOIS MAURIAC JOURNALISTE

Cher Monsieur,

Vous me demandez de vous parler de Mauriac journaliste.

Comment le pourrais-je? C'est bien le moins « fractionnable » des hommes.

Je ne connais pas un Mauriac père de famille, un Mauriac vigneron, un Mauriac académicien, un Mauriac romancier, un Mauriac journaliste, amateur de peinture ou Prix Nobel, je connais un seul Mauriac incapable, où que ce soit, de se composer un visage, incapable de changer de bonnet, incapable de ne pas s'engager tout entier dans ce qu'il pense, dans ce qu'il dit, dans ce qu'il fait.

Cette façon de rester « totalitaire » a même des effets inattendus dont le plus notoire pour ses familiers est de le rendre imprévisible.

Ce qu'il éprouve est à tout moment la résultante immédiate de ses sensations, sentiments, colères, satisfactions, rencontres, lectures, affections, rancunes, élans de cœur, regrets, impulsions, impatiences, humeurs d'écrivain... que sais-je encore?

Comment diable voulez-vous prévoir ce que de pareils tourbillons vont produire tel jour à telle heure, à telle occasion?

En aucune circonstance il ne s'agit d'un esprit jugeant à froid, suivant un mécanisme dont les rouages sont connus.

La vie intérieure de Mauriac est quelque chose comme une phrase unique entamée dès l'enfance, phrase semée de virgules mais nulle part arrêtée par des points. C'est par cette continuité mouvante et respirante qu'on pourrait le dire bergsonien, lui qui d'autre part l'est si peu.

Vous remarquerez que jamais, jamais son art ne prend l'aspect d'un exercice. Jamais vous n'y sentez un apprêt, jamais de ciselures au sens orfèvre du mot. L'article-cavatine, les noces d'Emma chez le Père Rouault, ces morceaux cernés et festonnés, ces tableautins de vitrine lui demeurent totalement inconnus, totalement étrangers. Son œuvre d'un bout à l'autre et dans ses multiples aspects n'est que l'histoire, le combat, la palpitation d'une âme.

Les harmonies qu'il trouve tiennent à une certaine correspondance entre les allées et venues de sa pensée et celles de son langage. Le style dans ses meilleurs jours disparaît ou plutôt s'oublie. Il n'y a plus qu'un sens mouvant qui traverse la phrase, l'émeut, l'anime, la colore. Et c'est par là qu'il est un grand écrivain.

Thibaudet affirmait volontiers qu'à la limite du bergsonisme il y a « une idée de la musique, essence des choses ».

C'est bien de ce côté-là, vers ces frontières de pénombre qu'erre Mauriac au bord de certains gouffres dominés par la Croix, l'oreille et le cœur aux aguets, attentif aux rumeurs, aux chants, aux voix blessées.

Ne me demandez pas d'interrompre sa rêverie pour l'amener sur le devant du théâtre. Il y deviendrait méconnaissable.

Il y a une remarque de Renan qui va loin (mais oui très loin, et je prie notre François de ne pas hausser les épaules).

« Les hommes réfléchis, dit-il, ne changent pas, ils se transforment. Les hommes ardents, au contraire, changent et ne se transforment pas. »

Mauriac est de la lignée ardente. Avec des réactions imprévues, il reste étonnamment fidèle à lui-même et parfaitement intransformable.

Rien ne saurait le fléchir lorsqu'il lutte contre une puissance établie. La faiblesse avouée ou même devinée le désarme

en un instant. Sa gentillesse alors — qu'on ne s'y trompe pas — ne signifie aucunement indulgence. Le jugement intime garde toute sa pointe et plus acérée peut-être encore. « Je vous ai blessé... je suis désolé... je ne recommencerai pas... enfin j'essaierai... mais n'espérez pas que mon opinion sur vous change le moins du monde ...»

Boileau disait à Racine :

— Si vous vous mêliez de satire vous seriez plus méchant que moi.

Mauriac, s'il ne se contenait ou plutôt si les remords qu'il prévoit ne le contenaient, porterait des coups mortels. Son talent dans la polémique étincelle et frémit comme une lame de duelliste, la détente est terrible et, sans fleuret moucheté, l'adversaire dans la plupart des cas serait cloué sur la planche, sous l'œil effrayé du vainqueur. Lorsqu'il se jette sur sa plume pour l'attaque, on sent un pétillement d'esprit, une surabondance.

Le journalisme, en définitive, lui sert de soupape. Il y accepte cette part effervescente de lui-même qu'il refuserait ailleurs. Il aime les controverses. Il y a du champion dans son cas. Son œil plein de vigilance distingue immédiatement le contradicteur qui saura lui renvoyer la balle.

Je me souviens, dans les jours qui suivirent la Libération, des premiers numéros de *Combat*. Le ton de l'éditorial quotidien, son élévation morale et surtout sa rigueur d'expression nous avaient vivement frappés l'un et l'autre. Sans nous le dire nous avions eu la même réaction, porté le même diagnostic. « Je tiens mon partenaire ! » s'était écrié Mauriac en brandissant un matin l'article auquel il voulait répondre. Nous ignorions le nom de l'auteur. Je ne l'appris que quelques jours plus tard : Albert Camus.

Cette allégresse en courant au débat, le plaisir de la riposte, les passions qui s'échauffent... Oui c'est cela le journalisme.

C'est cela et bien autre chose... Mais si j'entamais le chapitre, je ne m'arrêterais plus. La première vertu du journaliste est de savoir se mesurer...

Sous le signe de notre joie, laissez-moi, cher Monsieur, vous serrer cordialement la main.

PIERRE BRISSON.

CHARLES MAURRAS EST MORT

Charles Maurras est mort. Ce que j'écrirai ici de lui ne contentera peut-être personne. J'imagine que ceux qui me reprochent de m'être, depuis bientôt dix ans, engagé sur une route qui se séparait de la sienne contesteront également mon droit à l'honorer, et mon droit à parler, devant cette grande ombre, un autre langage que celui de l'adhésion sans critique exigée en son nom par des partisans absolus. J'imagine que d'autres, auxquels il avait donné, en les combattant lui-même durement, les meilleures raisons de le combattre, s'étonneront de voir que je ne puis m'associer aux jugements que sans doute ils continuent de porter sur lui, même si la dignité de la mort les invite en ce moment au silence. Le fait est que j'ai écrit, pendant près de dix ans, dans l'*Action française*, ce qui impliquait de toute évidence, sinon un accord entier (Charles Maurras, intraitable devant ses adversaires, acceptait dans sa propre maison, des opinions littéraires, ou sociales, très différentes des siennes, avec un libéralisme qui scandalisait quelque peu certains de ses disciples et étonnait ceux qui le connaissaient mal), du moins l'acceptation de la « ligne générale ». Depuis bientôt dix autres années, j'écris dans un autre journal à l'égard duquel le même Maurras entretenait les sentiments d'une hostilité toute particulière, et qu'il avait nommé le « journal maudit ». Charles Maurras avait manifesté à l'égard du tout jeune débutant que j'étais une amitié qui ne cessa, devant ce qu'il ne pouvait considérer que comme des écarts, d'être étonnamment indulgente, et qui le resta même au cours de ces dernières années, puisqu'en dépit d'une distance à laquelle sa condamnation, sa prison ajoutaient leurs fossés, je n'ai jamais rien lu de sa plume qui fût tourné contre moi. Qu'on m'en-

tende bien. Je ne prétends pas que ma collaboration au *Figaro* ait pu lui plaire. Je crois seulement qu'il refusa de suivre les avis de ceux qui, autour de lui, ne manquèrent pas de lui en donner des interprétations injurieuses. C'est cela que je voulais dire d'abord.

Lié avec Charles Maurras par une amitié qui, devenue silencieuse depuis neuf ans, n'a pourtant été désavouée ni par lui, ni par moi, lié ensuite par l'amitié avec des hommes que Charles Maurras traitait en ennemis et qu'il attaquait en toute occasion non seulement dans leurs idées, mais dans leurs personnes, je pourrais sans doute aujourd'hui me réfugier, en ce qui concerne celui qui vient de disparaître, dans « l'hommage au grand écrivain », dans les facilités de l'éloquence funéraire. Je ne crois pas que Charles Maurras lui-même eût aimé ce qui n'eût été qu'une dérobade plus ou moins chaleureuse devant les problèmes véritables posés par son œuvre et son action.

★

Je ne crois pas que les plus acharnés des adversaires de Maurras puissent contester ce qu'il faut bien appeler sa pureté. Il était sans mélange et sans alliage, au point de décevoir certains par l'absence de zones d'ombre et de contradictions. Il ne considéra jamais ni l'activité littéraire, ni l'activité politique comme les moyens d'une carrière. La violence de son attitude oppositionnelle l'écartait de tous les honneurs. Il y eut l'Académie, je le sais bien. Encore ne s'ouvrit-elle pas à lui sans résistance. Je ne crois pas qu'il y ait cherché un quelconque plaisir de vanité. Il y voyait, à tort ou à raison, une des grandes institutions, presque la seule encore debout, de cette France monarchique dont il voulait restaurer l'édifice démantelé. Il croyait, à coup sûr, la servir en y entrant plus que s'y servir lui-même. Au gouvernement de Vichy, qu'il approuvait et soutenait, il ne demanda jamais rien pour lui-même, ni fonctions, ni distinctions ; il refusa ce que ce gouvernement lui offrait. A peine s'il consentit à de rares entretiens où il jouait le rôle d'un conseiller privé. Il resta dans l'État du maréchal Pétain ce qu'il avait été dans la IIIe République, un directeur de journal, prisonnier

de son article quotidien et du marbre de son imprimerie. Ce journal et ses livres avaient été pour lui toute sa vie non des moyens, mais les objets de son travail, de son amour, le sens de son existence. Le reste comptait peu, on ne comptait pas, si l'on excepte Martigues, le paysage de l'enfance, et quelques amitiés.

Que cette pureté, qui ne permettait pas le compromis, ait déterminé autour de lui des adhésions et des oppositions également absolues, on ne peut s'en étonner. Ce qui est plus surprenant que les mouvements contraires suscités par la personne, c'est le sort de l'œuvre elle-même. Il n'y a sans doute pas d'exemple d'une doctrine politique aussi nettement, aussi clairement dessinée. Faut-il croire que la clarté elle-même est obscure et pleine de pièges? Ce corps d'idées où rien n'était laissé dans le vague et l'inexplicite fit son chemin dans notre époque à travers de continuels malentendus, et fut entouré d'équivoque par l'ambiguïté, la complexité des mobiles qui appelaient à lui des adeptes très différents par leur origine et leur inspiration. Impitoyablement écartées de l'œuvre de Maurras, toutes les contradictions, toutes les confusions se sont étroitement nouées autour d'elle. Dès l'origine, elle rassembla dans une assez trompeuse unanimité des militants de la décentralisation régionaliste et des boulangistes déçus qui cherchaient une doctrine pour le nationalisme autoritaire, les tenants d'un paganisme esthétique très fin de siècle et les vieux conservateurs catholiques, des fils spirituels de Bonald et des disciples de Georges Sorel. Du temps de ma jeunesse d'étudiant, l'*Action française* groupait sous une dénomination commune des intellectuels fortement marqués par le catholicisme socialiste de Péguy, de jeunes bourgeois à la recherche des justifications qui leur permettraient de défendre les privilèges capitalistes avec une bonne conscience, les derniers tenants anachroniques et purs d'un monarchisme de fidélité, les admirateurs de l'État moderne de Richelieu et de Louis XIV et les fervents nostalgiques du paternalisme féodal de Saint-Louis, les tenants des valeurs établies et ceux qui voulaient ouvrir toutes grandes aux courant révolutionnaires du siècle les fenêtres d'une France à l'odeur de renfermé; et dans les souscriptions

réunies pour assurer la vie du journal, les cotisations des fameuses « douairières » se mêlaient à celles de jeunes révolutionnaires avides de détruire le pouvoir de l'argent et à celles de représentants de la droite républicaine effrayés par le glissement à gauche du régime. Chacun, sans doute, acceptait provisoirement l'équivoque en espérant, pour l'avenir, une orientation conforme à ses vœux de l'ensemble du mouvement. Mais l'équivoque, au contraire, devait s'aggraver sans cesse, à travers plusieurs petites crises intérieures, pour donner lieu aux dramatiques malentendus des années 40.



On a beaucoup écrit du « reniement » qui aurait conduit Charles Maurras, de ces positions de défense nationale française contre le péril allemand, qu'il avait tenues pendant quarante ans avec une imperturbable opiniâtreté, à une attitude de soumission, sinon de collaboration active, envers l'Allemagne victorieuse. Charles Maurras plus satisfait de la défaite de la République qu'il n'était attristé par le malheur de la France, Charles Maurras faisant passer son amour des idées nationales-socialistes avant son amour pour son pays, c'était sans doute, pour ses adversaires, un tableau qu'il était tentant de tracer. Il me semble important d'affirmer ici que ce tableau n'a pu résulter que de grossières erreurs ou de la volonté délibérée de discréditer un vieil ennemi. Je parle ici en témoin. J'ai de 1940 à 1942 approché Charles Maurras d'assez près pour savoir quel était le fond de sa pensée. Ce qui peut être reproché à Maurras dans cette période décisive n'est pas une quelconque volte-face politique ou, à plus forte raison, intellectuelle, mais le refus de changer lui-même, alors que tout changeait autour de lui : de changer, c'est-à-dire d'adapter à des circonstances terriblement nouvelles une doctrine qu'il considérait comme un objet de vérité toujours égal à lui-même, et non comme susceptible, à chaque instant, des ajustements tactiques nécessaires en face de l'événement. Il est permis d'affirmer que si, en mai 1940, l'envahisseur avait pu être contenu sur la Somme, ou même sur la Seine, le directeur de l'*Action française* eût animé et soutenu la

défense avec la même obstination inébranlable, le même « jusqu'au boutisme » que de 1914 à 1918. Il suffirait, pour s'en convaincre, de lire les articles publiés entre le 5 et le 15 juillet 1940 dans le journal réfugié à Poitiers. La « divine surprise... »? On a presque honte d'avoir à rappeler que ce que Maurras appela la « divine surprise », ce ne fut pas la défaite (il accueillit la défaite avec une tout autre consternation que bon nombre de Français moyens réputés bons Français, que cette brave femme que j'entendis, dans la rue, à Poitiers, dire à une voisine : « Paraît que ce serait l'armistice. Ça serait trop beau ») : ce fut l'apparition au milieu d'un désastre sans nom d'un homme en qui il avait confiance, d'un régime nouveau en qui il avait confiance pour sauver ce qui pouvait être sauvé. On sait bien, d'ailleurs, qu'au moment dont je parle, le sursaut d'espérance qui fut celui de Maurras fut aussi celui de la France presque entière, convaincu d'autre part que la résistance anglaise, l'usure de l'Allemagne dans une guerre longue, et même la présence à Londres d'une minorité de Français combattants, pourraient un jour nous permettre de retrouver des chances, et peut-être même de reprendre les armes pour les mieux assurer.

Associée, alliée à l'État de Vichy dans la mesure même où l'État de Vichy avait paru, à son origine, constituer une possibilité de refaire les forces de la France au sein de la défaite et de se libérer un jour des chaînes de la défaite en mettant à profit les circonstances à venir, l'*Action française* allait se trouver progressivement compromise avec lui. Je suis convaincu, pour le lui avoir plus de vingt fois entendu répéter, avec colère, à ceux qui venaient lui parler de l'utilité de « collaborer », que Charles Maurras ne cessa jamais de considérer l'Allemagne — hitlérienne ou non, le point n'avait à ses yeux aucune importance, et il lui suffisait, pour détester le national-socialisme, de se rappeler qu'il était allemand — comme « l'ennemi numéro 1 ». Son erreur fut de croire qu'il pouvait, dans une France à demi contrôlée, puis tout à fait contrôlée par l'ennemi numéro 1, défendre l'État de Vichy comme il eût pu le défendre dans une France souveraine, attaquer ses adversaires démocrates avec les armes violentes de sa polémique du temps de paix sans penser que ces adver-

saires luttaient précisément contre l'ennemi numéro 1 et que les ennemis de nos ennemis doivent être, aussi longtemps que le combat dure, traités en amis. Son erreur fut aussi de croire qu'il pouvait, sous le demi-contrôle ou sous le contrôle allemand, distribuer impartialement ses coups à droite et gauche. Je l'ai dit. Ses sentiments à l'égard de l'Allemagne n'avaient pas changé. Ils étaient d'autant moins suceptibles de changer qu'ils avaient leur source, au-delà de toute politique, dans sa haine du germanisme intellectuel, du démon germanique, et que les aversions les plus solidement enracinées de Maurras étaient celles qui avaient des racines littéraires (c'était la lutte contre le romantisme qui l'avait conduit à la lutte contre la démocratie, il pardonnait ses idées à Anatole France à cause de son style, et il eût signé la paix plus volontiers avec Marcel Cachin qu'avec Bergson). Ses sentiments à l'égard de l'Allemagne n'avaient pas changé. Mais il ne voyait pas, ou ne voulait pas voir, que les entraves mises à la liberté d'expression rendaient illusoire l'équilibre qu'il tentait de garder entre son appui au maréchal Pétain et sa lutte contre l'influence allemande en France, que ce qu'il écrivait contre l'Angleterre ou le général de Gaulle éclatait noir sur blanc dans le journal, tandis que ce qu'il écrivait contre l'Allemagne ou ses plus zélés serviteurs en France était arrêté par la censure. Les Allemands ne cessèrent jamais de le considérer comme un farouche adversaire, mais des Français purent croire qu'il faisait le jeu des Allemands. Confusion que les alliés et les adversaires de l'Allemagne purent également exploiter.

Il semble bien, d'autre part, qu'il n'ait cru que très tard à la possibilité, pour les « démocraties », d'écraser l'Allemagne et ses alliés de façon décisive. Les régimes démocratiques étant, en tant que tels, d'une efficacité médiocre dans la guerre, ne lui paraissaient pas en état d'obtenir sur la machine politique et militaire mise au point en Allemagne une décision victorieuse. L'erreur venait ici du peu d'intérêt que Charles Maurras avait toujours montré pour les données économiques de l'histoire de ce temps. Le facteur véritablement irrésistible dans la guerre, la supériorité technique américaine, les ressources en matières premières et en machines, ne lui

apparut jamais comme déterminant. Toute sa politique de guerre fut donc orientée d'une part, par la volonté imperturbable de servir une vérité politique immuable par une propagande toujours égale à elle-même, et l'hypothèse d'une paix de compromis où les forces des deux partis contraires se trouvant neutralisées, la France retrouverait ses chances. Il me semble certain que les gages qu'il fut amené à donner, dans la seconde période de la guerre, n'étaient que des gages, destinées à empêcher la disparition d'un journal dont il croyait, pour l'essentiel, sauver l'indépendance. Le malheur est que, vues de l'extérieur, les choses prenaient un autre visage.

Qu'il n'ait jamais changé, les derniers écrits de sa vie en portent assez le témoignage. Cet homme qui fut frappé d'une peine de détention perpétuelle en 1945 pour « intelligences » avec un ennemi qui n'avait cessé d'être à ses yeux, dans la paix et dans la guerre, dans la littérature et dans la politique, le danger permanent et le mal mortel, combattait ces dernières années le rapprochement avec l'Allemagne de Bonn, le réarmement allemand, voulus par le régime même qui l'avait condamné comme complice et allié de l'Allemagne. Une fois encore, il refusait de composer avec les données nouvelles d'une nouvelle situation politique. Il n'avait pas voulu penser en 1940 le salut des valeurs françaises selon les exigences de la coalition démocratique. Il ne voulait pas en 1950 penser ce même salut selon les données de la menace soviétique et des nouveaux rapports de forces. La France, La France seule...

★

Charles Maurras est mort sans avoir dévié un instant de sa ligne, sans avoir renoncé une seconde à la lutte qu'il avait menée pendant un demi-siècle avec un acharnement et une violence indomptables, sans avoir désarmé : ni devant l'âge, ni devant les révolutions du monde, ni devant les événements de tempête qui avaient, depuis douze ans, paru faire craquer sa doctrine dans ses plus solides membrures, ni devant la transformation des esprits qui avait écarté de lui une grande part de la jeunesse intellectuelle française un moment ras-

semblée autour de lui, ni devant la répression et la condamnation. On l'avait mis en prison. Il n'avait pas changé. On l'avait libéré de prison. Il n'avait pas changé. Cette volonté absolue et cette intelligence intraitable jusque dans ses subtilités, dans ses nuances, ne faisaient qu'un, défendues ensemble par un triple rempart. C'est bien là le mot : défendues. Le destin de Charles Maurras a été celui d'un défenseur, d'un crieur d'alarme, du veilleur d'une citadelle assiégée. Le secret de la résistance que son corps de pensée a opposé à tout ce qui pouvait l'inciter à composer, à fléchir, et le secret de la résistance que lui a opposé le monde réel, le monde de l'événement, est peut-être le même secret. Dans d'autres pays, d'autres guides politiques, pourvus d'armes intellectuelles bien plus grossières, se sont montrés plus efficaces dans l'action, ont conquis l'opinion, ont pris le pouvoir, ont changé le cours du monde. Lui, non. En dépit de l'engagement dans le quotidien de son activité de chef de ligne, de journaliste, en dépit des remous parfois violents que son enseignement polémique a soulevés autour de lui, Charles Maurras n'a jamais fait de sorties véritables hors de son imprenable citadelle doctrinaire. Il faut bien dire que malgré les violences calculées de son langage, malgré le « couteau de cuisine » et ce féroce arsenal d'invectives qui se coloraient parfois d'un humour très particulier (l'humour latin dans le lyrisme, l'humour des injures méditerranéennes) Maurras n'a jamais cessé d'être un homme d'*école*, et son aristocratisme politique, son refus d'agir directement sur la foule, n'étaient pas seulement une conséquence de sa haine de toute « démocratie », mais un effet de son tempérament. Il lui arrivait de jeter ses troupes dans les rues, certes, mais de préférence dans celles du quartier latin, — plus à l'aise contre Thalamas, contre Gaston Jèze que contre Chautemps ou Daladier. On sait comment, le 6 février, l'*Action française* freina le mouvement insurrectionnel dont elle avait pris la tête au moment même où il commençait à dégénérer en révolte populaire. Peut-être Maurras sentait-il, au fond de lui-même, tout ce que ce diamant intellectuel dont il avait avec tant d'art fourbi les faces et les arêtes risquait au contact de l'impure, mouvante et vivante réalité. Il était le visage même de

l'intransigeance : mais s'il est possible de transiger sans agir — c'est le lot de tous les opportunismes, — il est impossible d'agir sans transiger, -- sans transiger avec l'époque. La relative inefficacité (dans le monde des faits) de la pensée maurrassienne a été le lot de sa vigoureuse intemporalité — surprenante chez ce positiviste. De même que l'intransigeance de l'homme est à la source de ses échecs comme de sa grandeur, de même l'intemporalité du système de pensée, dont je parle, pourrait bien être ce qui lui assurera une survie. Les fascismes n'ont été que feux de paille, et l'on ne lira plus guère *Mein Kampf*, sinon pour écrire des livres d'histoire. On continuera de se référer non seulement aux ouvrages littéraires de Charles Maurras, préservés de l'oubli par la qualité du langage, mais à la préface de l'*Enquête*, à l'*Avenir de l'intelligence*, au Dictionnaire, à la critique maurrassienne du romantisme et de la démocratie. Nietzsche aussi fut *intempestif*, ce Nietzsche que Maurras détestait.

*

J'aurais pu laisser de côté les circonstances dramatiques au sujet desquelles amis et adversaires de Charles Maurras se sont si âprement divisés. J'aurais pu ne retenir de son œuvre que ce qui est, ou qui sera inévitablement, un jour prochain, à l'abri des passions, de ressentiments laissés par des blessures souvent cruelles, de ces malentendus, de ces dialogues de sourds où toute la surdité n'a pas toujours été du même côté. J'aurais pu parler seulement, longuement, de ces pages d'*Anthinéa* ou de *Quatre nuits de Provence* qu'il faudra bien un jour mettre dans les anthologies, de l'étendue d'une influence qui ne se mesure pas seulement aux adhésions, mais aux oppositions suscitées, du travail d'une critique politique dont les adversaires eux-mêmes ont dû tenir compte comme d'une donnée nouvelle, du sens profond d'une œuvre qui, si l'on prend assez de recul, apparaît comme un des grands efforts de ce siècle pour « tenter de vivre » et de faire vivre une civilisation fragile et menacée, au miieu du « nihilisme européen » de Nietzsche, dans un monde déserté par le divin et hanté par la mort. Mais l'œuvre de

Maurras n'a pas besoin que je lui apporte un hommage qui peut être celui de beaucoup d'autres. Ce serait tricher que de vouloir, au nom de l'admiration due à un grand écrivain, soustraire aux luttes du temps celui qui s'y est si belliqueusement jeté, pour y vouer sa vie entière et l'y exposer dangeureusement. C'était un autre salut funèbre, celui d'un peu de vérité, que méritait, me semble-t-il, le vieux guerrier intraitable, enseveli avec ses armes d'or dans sa Grèce provençale, comme les rois achéens assassinés par les dieux dans les tombeaux de Mycènes.

THIERRY MAULNIER.

POÈMES

NUIT

Étoiles lentement qui traversez la nuit,
Les yeux sont refermés sur nos sommeils de terre,
La lampe éteint sa flamme et l'horloge son bruit.

La ville est devenue un pâle cimetière,
Sous l'innombrable feu de vos processions,
Qui mène les gisants vers leur heure dernière.

Et si je veille encor, plein de ces visions,
Je sens grandir l'éclat de veilleuse éternelle,
Que la calme splendeur met en nos passions,

Comme veille un esprit en repliant son aile,
Sur la foule des morts aux pâles yeux fermés,
Serrant encor leur haine ou leur amour mortelle,

Yeux clos, avant qu'un astre eût ses feux allumés,
Avant qu'il eût semé d'étranges découvertes,
Sous les paupières d'or un instant entrouvertes.

LUMIÈRES

J'ai vu les derniers feux des étoiles éteintes,
Seule mon âme encore a ses grands souvenirs.
L'océan aboli l'entoure de ses plaintes.

J'ai vu dans leur lit d'or les reines s'endormir,
Leurs bras comme un amant retiennent ma tristesse,
Pendant que sur ma bouche elles viennent gémir.

Et les bois d'oliviers de l'antique sagesse
Brûlent leur dernière huile en l'angoisse des nuits,
Comme dans le fanal d'une barque en détresse,

Au chevet de mon cœur qui bat leur temps qui fuit ;
Le dernier battement éteindra ces merveilles,
Ma seconde qui passe était leur dernier fruit.

O le scintillement de ces nuits sans pareilles
Et les palmiers tendus sur les poussières d'or,
La voix de tant de dieux portée à mes oreilles,

Le lent soulèvement de magnifiques morts
Comme un flot de jasmins aux brûlantes planètes,
O grenade entrouvrant ses magiques trésors,

Je suis le dernier feu de cette grande fête,
Les morts vont refermer leurs dalles à jamais,
Quand un peu de leur terre aura couvert ma tête,

Les chants qui se sont tus, les reines que j'aimais,
Comme un peuple de grains qui ne peut plus germer.

MAINS

Si le soleil n'est plus qu'un fantôme léger,
Sur ta main froide et pâle où je bois sa lumière,
Si ton amour n'est plus qu'un fantôme léger,

Sur la forêt sans feuille et sur l'herbe dernière,
Quand toutes les lueurs du ciel semblent neiger,
Comme s'il donnait tout en cette heure dernière,

Je regarde ces mains dans l'espace glacé
Qui s'effeuillent vers moi des dernières caresses,
Et des ailes s'en vont dans l'espace glacé,

Comme si de la tombe où ta hanche me presse
Notre âme unie encor en silence a passé
Parmi la forêt morte et le soleil glacé.

VOILES

Des mares de brouillards couvraient les terres basses.
La lune s'entourait de cercles lumineux.
Un vol silencieux s'effaçait dans l'espace.

Les heures de la nuit enchevêtraient leurs nœuds.
L'aube ne venait plus sur ses routes glacées.
D'autres nuits se levaient de leurs linceuls brumeux.

Et j'avais sur les mains comme des mains pressées
De dévider l'air moite et les temps survenus,
Jusques au souvenir des caresses passées,

Le toucher presque tiède encor de ces doigts nus.

PIUS SERVIEN.

LABYRINTHE

(Suite et fin) (1)

Grégoire Cantin accompagna l'inspecteur. Il resta assez longtemps dehors : sans doute voulait-il s'assurer que l'inspecteur ne reviendrait pas. Quant à moi, je ne commençai à respirer qu'en entendant les sabots de Grégoire Cantin qu'il heurtait devant la porte pour en faire tomber la neige. La circonstance, en effet, l'avait pris tellement de court qu'il n'avait pas eu le temps de chausser ses grandes bottes...

Bien que j'eusse retrouvé un certain sang-froid et que j'éprouvasse un soulagement immense, depuis que je savais que le Phoque n'était pas mort (moi qui, il n'y avait pas si longtemps, avais pensé que j'aurais dû le tuer et que rien pour moi ne pouvait se construire qu'à partir de là) je ne me sentais pas capable d'affronter le regard de Grégoire Cantin. Le sentiment que je n'avais plus qu'à quitter l'endroit et à courir mon aventure comme je le pourrais était à peu près le seul qui me restât au moment où j'entendis Grégoire Cantin s'approcher de la porte du cagibi. Il l'ouvrit. Ce qu'il pouvait y avoir de changé dans ma personne, depuis que je m'étais rasé et lavé, ne parut guère l'intéresser beaucoup. Il me regarda droit dans les yeux et il me dit :

— Tu as entendu? Alors?

Je parvins à lui répondre que je n'étais pas un... mais le mot horrible je ne pus pas le prononcer. Il me regarda sans me répondre. Puis il me dit :

— Sors de là !

(1) Voir *la Table Ronde* n°s 58 à 60.

J'obéis. Nous nous retrouvâmes dans la pièce. Il s'assit, me montra la chaise sur laquelle, un instant plus tôt, était posé l'inspecteur et j'y pris place. Au bout d'un long silence, il dit :

— Parle !

— Je ne suis pas un assassin !

— C'est tout ! fit-il, en se levant. Un homme est un homme.. N'explique rien...

Étonnerai-je personne en avouant que j'eus alors la plus belle crise de sanglots de ma vie? Il me laissa pleurer sans s'occuper de moi, ce dont je lui fus très reconnaissant. Il s'o-cupait de la soupe et du feu... Mais, cependant, il me surveillait et, voyant que la crise passait, il se remit à parler, doucement...

— On aurait dû s'en douter, fit-il...

D'abord je ne compris pas ce qu'il voulait dire. Se douter de quoi? Mais tout me devint clair, quand il parla de la trace de mes pas dans la neige. Bien sûr ! Mais ni lui ni moi n'y avions pensé.

— J'ai eu chaud ! dit-il — mais en tout cas je me suis foutu de lui.

Il était ravi d'avoir nargué la « Rousse », pas très fier de n'avoir pas songé aux traces de pas dans la neige, furieux de ce qui s'était dit à propos de l'arrière-petite-nièce « parce que là y a pas d'Bon Dieu qui tienne, je l'aurais foutu dehors, » et par-dessus tout, confondu par ce que l'inspecteur avait révélé au sujet de M. Renaud.

Oh ! pas tellement qu'il fût stupéfait que M. Renaud ait eu, comme l'avait dit l'inspecteur, des passions déshonnêtes : il n'approuvait certainement pas ce genre de chose et il en plaignait beaucoup les victimes, lui qui avait toujours respecté les enfants — mais il plaignait aussi les hommes qui se trouvaient dans ce cas-là. Et il plaignait M. Renaud aussi parce qu'il avait été trahi par ses collègues.

— Quelqu'un aurait dû lui dire un mot.

Mais quel mot, et qui?

Des souvenirs me revenaient, je revoyais des visages; j'avais assez longtemps hanté le Palais pour y avoir fait, en somme, des connaissances, dans les tout premiers temps,

avant que je fusse inculpé, et j'avais assisté, parfois, à des espèces de petites réceptions, dans le bureau même de M. Renaud.

Il s'y était tenu des conversations générales sur des sujets parfois très passionnants et j'avais cru observer que M. Renaud était considéré par son entourage comme un homme de grande valeur, ce qu'il était sûrement à certains égards... Mais personne n'avait parlé, aucun de tous ces gens-là dont beaucoup étaient ses amis, n'avaient trouvé un mot à lui dire.

— Oui, répéta Grégoire, quelqu'un aurait dû lui parler...

Ce n'était pas, m'expliqua-t-il par la suite — car il s'était remis à vaquer aux affaires de la soupe et du ménage, tandis que j'achevais ma toilette, que je me débrouillais comme je le pouvais avec mes oripeaux et nous parlions tout en allant et venant — ce n'était donc pas qu'à son avis, on aurait dû lui donner les moyens d'étouffer l'affaire. Ce n'était pas cela qu'il voulait dire. Il ne s'agissait pas de savoir si quelqu'un aurait dû *sauver* M. Renaud : c'était là un autre point de vue. Mais on n'aurait pas dû le laisser découvrir lui-même, tout seul, son propre malheur.

— A ce moment-là, il aurait dû avoir quelqu'un *avec* lui... Mais dis donc...

Une réflexion subite lui était venue et il s'était arrêté dans le petit travail qu'il était en train d'accomplir : tailler l'extrémité d'un bout de bois pour en faire un manche de marteau. Tournant vers moi son vieux visage, je m'aperçus qu'il avait mis des lunettes...

— Mais dis donc, reprit-il, en relevant ses lunettes sur son front — et je ne compris pas d'abord si c'était ce geste, ou la chose qu'il avait en tête qui lui fit froncer les sourcils — dis donc, pendant ces deux mois-là... ils l'ont vu tous les jours?

Ses yeux, naturellement petits, s'étaient encore rapetissés. Il me regardait sévèrement, comme quelqu'un qui aperçoit quelque chose dont il doute encore.

— Il a dû aller tous les jours à son bureau? Sans doute... Et alors... Ils ne lui ont pas parlé de l'affaire... mais ils lui ont parlé? Et alors... ils lui ont serré la main?

Ils avaient dû lui serrer la main à chaque fois qu'ils l'avaient rencontré, à chaque fois qu'ils l'avaient quitté. Le matin en arrivant, à midi, en lui souhaitant bon appétit, à deux heures quand il revenait, et le soir, avant de rentrer chez soi, la journée faite...

— Quatre fois par jour !

Grégoire Cantin ôta lentement ses lunettes qu'il posa sur la table.

— Ah non ! fit-il, d'une voix sourde... Faut avoir le cœur trop bien accroché !

Il se mit à marcher dans la pièce à tout petits pas et ses sabots produisaient sur la brique un petit bruit sonore et régulier ; il avait les mains au dos et il courbait songeusement la tête ; il me semblait le surprendre tel qu'il devait être si souvent, seul, allant et venant à travers son gourbi, absorbé dans ses pensées, quand il n'avait plus de bricole à faire. Pour le moment, il oubliait, posé sur la table près des lunettes, et, près des petits cadeaux de la fillette, le manche de marteau qu'un instant plus tôt il était en train de tailler : je le voyais tel qu'il devait être quand tout était bien en ordre dans le gourbi, la couchette bien carrée, comme il convient que soit la couchette d'un vieux militaire, le parquet bien net, les panneaux de l'armoire bien fourbis et l'horloge de la grand-mère luisante, reluisante, astiquée du haut en bas, après qu'il l'aurait bien caressée avec un chiffon imbibé de cire, bien frottée, avec un autre chiffon en laine, et qu'il en aurait fait un vrai bijou, sans oublier le miror dont il aurait enduit le balancier qui figurait un soleil. Oui : il devait passer bien des heures allant et venant à petits pas, entre ses quatre murs de paille, comme j'avais fait moi-même pendant tant d'années entre les quatre murs de ciment de ma cellule. On aurait dit qu'il avait oublié ma présence.

De temps en temps il faisait le geste de tendre la main à quelqu'un, mais aussitôt, il retirait cette main en secouant la tête et en murmurant tout bas quelque chose que je ne parvenais pas à comprendre. Puis sa main ayant repris sa place derrière son dos courbé contre l'autre main qui n'avait pas bougé, il continuait à aller de-ci de-là, toujours sans me voir. Venu m'asseoir sur le rebord de la couchette, j'étais

occupé à recoudre un des boutons de ma veste, mais je laissai mon trravail en suspens pour le regarder et je n'ai jamais oublié, je n'oublierai jamais la manière dont, sans s'en rendre compte, tant il était absorbé en lui-même, il offrait et retirait la main. De toutes les images de Grégoire Cantin qui me sont demeurées dans la mémoire, c'est celle-là qui me revient le plus souvent. Je finis par comprendre ce qu'il murmurait tout bas : il disait simplement : « Je ne peux pas... J'aurais pas pu... » et, soudain, il s'arrêta de marcher, et se planta devant moi, les yeux écarquillés...

— Hein? dit-il... Et toi?

— Il disait qu'il faut sacraliser la peine de mort...

Je m'attendais fort peu à cette réponse que je fis moi-même à Grégoire Cantin.

— Je ne comprends pas, dit Cantin.

— Il trouvait que la peine de mort n'était pas...

— Quoi ! il trouvait que ça n'était pas assez?

— Non ! mais qu'on n'en respecte pas assez l'idée. Quelque chose comme ça.

— Comment as-tu dit tout à l'heure?

— Sacraliser. C'était un mot qu'il employait souvent. Il voulait dire : rendre à la peine de mort son caractère sacré. Religieux si tu préfères...

— Je vois.

— Oui. Et il pensait que la démocratie en avait fait une chose banale...

— Je vois...

— Il disait... qu'il n'y avait pas de plus beau moment, pour lui que celui où le coupable avoue... Parce qu'alors, disait-il, le coupable redevient un homme, et qu'il n'y avait plus que deux hommes l'un en face de l'autre : deux frères...

— Tais-toi !

— Et je sais que dans un moment de délassement, en compagnie de quelques confrères, après un bon dîner, il avait saoulé un chien.

— Assez !

— Il disait qu'il était un défenseur... attends ! Pas seulement de la société, un défenseur de la vie...

— T'en as dit assez : tais-toi.

— Il disait qu'il croyait en Dieu...

J'avais fait toutes ces réponses, comme je l'ai dit, sans m'y attendre, mais au fur et à mesure que je les faisais et que les souvenirs de mes rencontres avec M. Renaud me revenaient à l'esprit, je m'étais senti peu à peu gagné par une lourde colère que je pouvais sans doute condamner, mais qu'il me fallait bien subir. J'avais pu répondre tout à l'heure à Grégoire Cantin en voyant sortir du bois le sinistre cortège : c'est du passé — mais soudain le passé était reparu avec une terrible puissance. Aussitôt cependant que j'eus dit que M. Renaud croyait en Dieu, il se passa une telle chose que j'en oubliai tout le reste. — En effet, je vis les traits de Grégoire Cantin se décomposer et le rictus de chien reparaître. Son visage devint violet. Il étouffait pour de bon. Il serrait les poings. Enfin, dans une grande explosion qui ranima en moi un autre souvenir, celui de l'air et de la voix qu'il avait eus en criant — ou en voulant crier — que c'est toujours la guerre, il parvint enfin à crier :

— Personne ne croit en Dieu !...

Et, aussitôt, il eut une horrible crise. Mais, cette fois, malgré la crise il voulait continuer à parler, à répéter que personne ne croyait et n'avait jamais cru en Dieu... Du moins est-ce là ce que je parvins à comprendre, dans l'horrible déchiquètement de paroles qui traversaient ses hoquets. Je m'étais levé, ne sachant que faire pour lui venir en aide, il me repoussait du geste...

Quand enfin il se calma, il retomba assis sur la couchette, épuisé, haletant, son front chauve trempé de sueur. Il tremblait des pieds à la tête. Mais il n'en continuait pas moins à répéter d'une voix de moribond que personne ne croyait et n'avait jamais cru en Dieu.

— Ouvre l'armoire. Regarde sur l'étagère d'en haut. Passe-moi un mouchoir...

Je fis ce qu'il me demandait. Il s'essuya les lèvres longuement, lentement, ensuite il se passa le mouchoir sur le front et, avec un grand soupir, il courba la tête, n'en pouvant plus...

— Ça ne pourra pas durer longtemps comme ça, fit-il au bout d'un moment. Eh bien, tant mieux ! Mais pour ce qui est de ce que tu m'as dit... non ! Personne n'y croit ! Tous des

menteurs... Et plus ils disent qu'ils y croient, plus ils mentent. Tous des malhonnêtes... On ne peut pas croire en Dieu !...

La crise était bien passée. Grégoire Cantin retrouvait la parole.

— D'où c'est que tu as su tout ça, toi, qu'il croyait en Dieu et tout le reste que tu as dit? Il parlait comme ça avec toi?

— Oui. Avant que je sois inculpé.

— C'était donc... la conversation?

— Voilà !

— Il te prenait pour un type de son bord?

— A peu près.

— Pour un bourgeois comme lui?

— Oui.

— Et il t'a eu !

— Il m'a eu... Oui. Mais...

— Ne me répète pas que c'est du passé et que tu t'en fous, je ne te croirais pas. J'ai bien vu comment tu étais en colère en y repensant... Allez ! Laisse tomber ! Il va être l'heure de manger la soupe...

— Eh bien ! dis-je, d'accord. Je te raconterai ça pendant ce temps-là...

J'étais, en somme, en entrant dans le bureau de M. Renaud, sans que je pusse accuser personne de me l'avoir tendu, tombé dans un piège. Un coup du destin, comme on dit. Mais d'abord, je ne voulais pas y croire, tout en sachant pourtant, ce qui allait arriver.

J'étais dans une certaine mesure fasciné, je pourrais presque dire consentant. Il y a beaucoup de mystère dans les choses qui regardent le caractère des hommes et il ne s'agissait pas seulement ici des hiéroglyphes à déchiffrer d'une situation criminelle. En l'occurrence, ils étaient par trop compliqués, et c'était avec le plus grand découragement que M. Renaud avait abordé l'affaire, et presque sans espoir d'aboutir jamais à ce qu'il appelait la lumière.

Tout s'était passé par la nuit la plus confuse et la plus trouble que l'on eût connue dans cette ville depuis la libération,

je l'appris ensuite, les événements auxquels ceci fait allusion s'étant déroulés après mon retour à l'hôtel, par la nuit la plus difficile, même si c'était, comme je l'ai dit, la plus belle nuit d'été et la plus étoilée qu'on ait jamais vue.

La soirée, je l'avais ignoré jusqu'au lendemain, avait commencé par un bal public, et toute une jeunesse, folle de joie s'y était rendue. Il s'était tenu sur la grande place de la ville fort loin du jardin où le capitaine Marny et moi nous nous étions battus. C'était de là que venaient les rumeurs que Danièle et moi nous avions entendues, et, plus tard, un long défilé avait parcouru les rues de la ville, sous la conduite de jeunes hommes porteurs de torches fumantes, comme dans une fête antique, au milieu des chants, des cris de joie, du délire de la foule enfin libérée. C'était là le beau côté des choses.

Un autre côté, assurément moins joyeux, avait consisté dans le fait que cette nuit-là encore, certains règlements de compte avaient eu lieu, et que la nuit n'avait pas retenti seulement des cris de joie et des chants de la foule, mais qu'elle avait aussi été traversée d'un certain nombre de coups de feu. Est-ce que le capitaine Marny n'avait pas été victime d'une balle perdue? C'était une hypothèse à laquelle on pouvait s'arrêter et il m'avait semblé un instant que c'était là ce que M. Renaud ferait et qu'il classerait purement et simplement l'affaire... Mais aux balles perdues M. Renaud ne croyait guère spontanément.

L'hypothèse du crime purement et simplement crapuleux avait été d'emblée écartée, l'argent et les bijoux du mort ayant été retrouvés sur lui. On avait retrouvé aussi, hélas! dans son portefeuille, certaines lettres de Danièle. Bien. Elles faisaient la preuve entre eux d'une grande intimité. Mais il apparaissait aussi dans ces lettres que le très violent amour qu'il portait à Danièle n'était point partagé avec une égale passion et que certaines menaces avaient été proférées par le capitaine, homme d'un caractère sombre et jaloux, et qu'à ces lettres Danièle avait répondu avec la plus grande fermeté en promettant qu'à son tour elle saurait agir...

La première véritable difficulté qui s'était élevée entre M. Renaud et moi, avait surgi précisément au sujet de Da-

nièle, le jour où, sur le ton de la plus parfaite bonhomie, il m'avait demandé :

— Madame Belesta... quel genre de femme est-ce donc?

Il ne croyait tout de même pas que j'allais répondre à une telle question?

— C'est une amie, lui dis-je.

Cela le fit sourire d'une façon qui me déplut fort, tant elle avait quelque chose, toujours dans la jovialité d'ailleurs, de vulgaire et presque de grivois. Rien ne pouvait me blesser davantage, sinon la manière tranquille, le ton d'objectivité et d'évidence sur lequel il ajouta :

— Mais vous avez été très lié avec elle, voyons ! ton qui sous-entendait : vous n'allez tout de même pas me dire le contraire, ou encore : entre nous, que vous en conveniez cela n'a pas tellement d'importance. Et aussi — je le sentis hélas ! trop bien — : n'oubliez donc pas à qui vous parlez et dans quel lieu vous êtes et pourquoi. Ce qui ne m'empêcha nullement de répondre que je refusais même d'entendre quelque question que ce fût ayant trait à ma vie privée. A quoi il me répondit :

— Bien. C'est votre affaire, je vous comprends parfaitement, mais je ne suis pas du tout sûr que vous ayez raison ni même qu'en agissant ainsi vous rendiez service à votre... amie. N'oubliez pas qu'il existe certaines lettres, que des menaces... oh je sais ! Entre amants cela arrive et ne va pas toujours jusqu'au meurtre... mais enfin... Et Mme Belesta est une femme de caractère? Non?...

— Je ne répondrai pas.

— Comme vous voudrez... C'est dommage... vous êtes un des principaux témoins dans cette affaire. Vous ne connaissiez pas Pierre Belesta?

— Je l'ai vu ce jour-là pour la première fois.

— Quel homme fin ! cultivé ! Je ne le connaissais pas non plus, mais naturellement je sais depuis longtemps qui il est... C'est un homme très généreux... Dommage qu'il boite un peu... Vous avez pris le thé ensemble?

— Oui. Vous veniez de le quitter.

— C'est cela... Il y avait aussi le capitaine, naturellement. C'était tout de suite après... l'incartade de Mme Belesta

auprès de cette vieille tondue... oh ! très généreux aussi. C'est le signe d'un beau tempérament.

Comme j'avais envie de lui demander des nouvelles du chien !

— Vous ne l'aviez pas vue depuis longtemps?

— Des années.

— C'est cela... Et, malgré tout... le capitaine a été furieusement jaloux?

— Je ne sais pas.

— Mais vous vous êtes battus !

Combien de fois, déjà, n'avions nous pas échangé ces mêmes propos — et combien de fois les échangerions-nous encore ! Je savais par cœur la suite du dialogue. A cette exclamation je ne pouvais que répondre : « Il a été grossier envers moi. » et M. Renaud devait enchaîner en me rappelant l'incident de la photo, en me parlant du témoin que nous entendrions sur ce sujet : l'homme au chapeau vert. Un petit rôle. Petit rôle, soit, un rôle épisodique, secondaire, pittoresque, mais l'homme au chapeau vert avait fait preuve d'une assez belle puissance de haine et il avait eu avec le capitaine Marny un petit dialogue dont il se pouvait bien qu'il eût un peu plus tard voulu tirer vengeance? Un petit rôle ! qui deviendrait peut-être un très grand rôle. L'homme au chapeau vert avait de l'avenir.

Pourquoi n'en aurait-il pas eu? La première fois où je le revis, il s'essuyait encore les pieds, mais sur un vrai paillasson cette fois, devant la porte du Procureur. Oui l'homme au chapeau vert était peut-être pour quelque chose dans cette balle perdue, comme il était possible qu'il fût pour quelque chose aussi dans le fait qu'on n'avait pas retrouvé le revolver dans la vasque.

Dès le premier instant où je l'avais revu au Palais, la conviction s'était faite en moi que, devinant notre intention (celle du capitaine et la mienne) il nous avait suivis au jardin, et que, dissimulé dans un bosquet, il avait assisté à toute l'affaire. Rien ne me permettait d'ailleurs de le prouver et cela n'eût pas eu grande importance — sauf peut-être, qu'on eût trouvé là un commencement d'explication à la disparition du revolver. Parbleu ! c'était lui qui l'avait récupéré. Comment

expliquer autrement, qu'on n'eût rien retrouvé dans la vasque, le lendemain? Une autre hypothèse, la seule qui pouvait contredire à la précédente, était que le capitaine Marny aurait voulu lui-même rentrer en possession de son arme, et qu'il fût allé la chercher dans la vasque après que je l'eusse quitté. On lui aurait volé le revolver après l'avoir tué. — Oui, il y avait bien des hypothèses à envisager.

En racontant les choses à Grégoire Cantin, je n'entrai point dans trop de détails, non que je le crusse incapable de tout comprendre de ce que j'aurais pu vouloir lui dire, mais j'éprouvais une véritable nausée à me souvenir de toutes ces choses et des premiers soupçons sérieux de M. Renaud sur mon compte, issus, j'en étais sûr, du fait que je n'avais rien dit au sujet du revolver jeté et qu'on avait appris la chose par Danièle.

Je poursuivais mon récit à contrecœur, m'arrêtant souvent, taisant beaucoup de choses que j'apercevais au bout de mes souvenirs, pris, dans l'ensemble, d'une fatigue bizarre, d'une profonde envie de sommeil. Il est vrai que pendant ce repas, nous buvions du vin, et un excellent vin! Quel original, ce Grégoire Cantin! Il avait aussi une cave! Ce n'était qu'un trou carré, creusé dans la terre, et recouvert d'une planche, mais il était assez grand pour contenir un nombre respectable de bouteilles. Et comme il ne recevait pas grand monde, mais que, pour une fois il avait de la visite et que c'était Noël, il avait sorti de sa cave la meilleure bouteille qui s'y trouvait. Nous lui faisions très largement honneur.

Il ne parlait guère, il m'écoutait ; si je me taisais, il attendait un peu et si je me taisais trop longtemps, il posait une petite question, juste ce qu'il fallait pour me faire repartir, comme par exemple :

— Et tes copains du C. D. L. ne sont pas intervenus?

— Les copains du C. D. L. n'avaient pas à intervenir dans une affaire non politique. Et, qui plus est, une affaire de femme, un crime passionnel. Pierre Belesta avait essayé quelque chose, mais quoi! Il y avait perdu sa peine. Pierre Belesta avait cru un instant, comme moi-même, que Danièle serait inculpée et jamais il n'avait eu plus de sang-froid qu'à

ce moment-là. Je suis sûr qu'il avait pris toutes ses mesures pour enlever Danièle, s'il y avait lieu. Il n'était pas question qu'il la laissât emprisonner. Mais je suis sûr aussi, que sa plus grande appréhension à ce moment-là ne venait pas d'eux, mais d'elle. Il n'était pas du tout promis qu'elle se laisserait enlever, pas du tout sûr qu'elle ne voudrait pas elle-même aller en prison si elle en avait décidé ainsi. Et alors, même là, Pierre Belesta respecterait la volonté de Danièle. Voilà. Mais Danièle n'avait pas été inculpée. Pierre Belesta non plus, ni l'homme au chapeau vert. Pierre Belesta inculpé ! Eh eh ! Quelle idée ! Pierre Belesta était au-dessus de tout soupçon ! Ainsi que je l'avais prévu dès le début, c'est moi qui fus inculpé. Cet événement se produisit quelques jours après que j'avais reçu la lettre tant attendue de Thérèse. Cette lettre commençait par cette phrase : « Mon ami, je vais te faire beaucoup de peine, mais...

Jamais encore je n'ai parlé de Thérèse à personne, jamais prononcé son nom devant quiconque, sauf, bien entendu, devant M. Renaud, au cours des interrogatoires et, plus tard, en répondant au président, lors de mon procès.

Dans la prison, Sirio me reprochait de ne pas lui faire de confidences : il n'était pas possible, me disait-il, que je n'eusse pas eu, dans ma vie, un amour. Pourquoi ne lui en disais-je jamais rien? Il me parlait bien de Paquita ! Oui, c'était vrai, j'avais toujours eu ses confidences et, parfois, j'eusse bien préféré qu'il ne m'en fît pas, ce que je lui avais signifié. A quoi il m'avait toujours répondu qu'il était ainsi fait. Et moi, lui disais-je, je suis fait autrement...

Pas plus que je n'avais parlé de Thérèse à Sirio, je ne le fis en racontant à Grégoire Cantin, ce terrible instant de mon histoire, où la porte de la cellule se referma sur moi, tandis qu'ailleurs la portière d'un wagon où était montée Thérèse claquait et que le train partait vers Marseille. Bien qu'il me soit à peine supportable de revenir sur ce sujet, il me faut dire ici, que dans sa lettre, Thérèse me faisait part d'une décision : celle, bien délibérée, de vivre seule. Si cela pouvait être une consolation pour moi, m'écrivait-elle, je devais savoir qu'elle ne me quittait pas pour un autre. Elle voulait vivre

seule. Elle ne pensait pas qu'il y eût besoin de donner de plus longues explications. Et, parce que c'était une femme de caractère, ayant pris cette résolution, elle en avait tiré toutes les conséquences et voulu mettre entre elle et moi un acte définitif, en fait, quitter la France.

J'avais des raisons de penser qu'elle était allée vivre en Afrique du Nord. Mais il ne s'agissait pas de savoir où elle était allée vivre, elle aurait dû savoir, c'était la seule chose que, peut-être, je lui reprochais, qu'il était bien inutile d'avoir voulu mettre entre nous de la distance, car eussions-nous continué d'habiter la même ville, et la même maison, que je n'en eusse pas moins respecté sa volonté.

Je sais : les choses n'étaient pas faciles pour elle non plus, et je pouvais bien savoir qu'elle n'avait pas pris une telle résolution à la légère. Je pouvais bien, aussi, me douter qu'il ne lui suffisait pas d'être montée dans un train et d'avoir changé de pays pour que les choses, en ce qui la concernait, allassent ensuite plus facilement. Elle aurait certes beaucoup à lutter, mais pourquoi avoir voulu, que ce fût sans moi? Le moment eût été toujours mal choisi pour une telle décision de sa part, mais il faut avouer que les circonstances étant comme l'on sait, il ne pouvait l'être plus mal, non seulement par l'excès qu'il m'imposait, mais encore, par le fait que, déjà, je ne m'appartenais plus et que la lettre de Thérèse passa d'abord par les mains de M. Renaud.

Il en tira des conclusions, ou des hypothèses, qui ne facilitèrent pas les choses, en ce qui me concernait. S'il existe une certaine logique dans l'absurde, l'esprit même du plus subtil des juges n'en reste pas moins séduit par les simplifications qui prennent couleur d'évidence à ses yeux, de coïncidences ou de rapports : et comment M. Renaud eût-il pu éviter de voir, en effet, un rapport, entre le fait que Thérèse me quittait dans le moment même où je venais de retrouver Danièle — bien que ce fût une Danièle passionnément aimée du capitaine Marny? Qui lui disait que cette rencontre n'eût été comme je le prétendais, et Danièle l'affirmait aussi, qui lui disait donc que cette rencontre était bien le résultat d'un hasard, et non, au contraire, parfaitement concertée, et depuis longtemps? Comment lui prouver que nous avions depuis

des années cessé tout rapport et toute correspondance, que nous ne nous étions pas même vus, que nous étions chacun de notre côté, entrés dans de nouveaux liens, moi avec Thérèse, elle avec Pierre Belesta, et que si passionné qu'ait été notre amour autrefois, il ne nous en restait plus rien, à l'un et à l'autre, qu'un tendre souvenir ! Oui : qui le lui prouvait?

Nous avions peut-être, au contraire, été, tous les deux, très habiles à dissimuler. Enfin, l'enquête suivrait son cours.

Et qu'avais-je à dire à tout cela? Que ma prétendue jalousie à l'égard du capitaine eût abouti à un... drame, mais que la présence d'un mari, Pierre Belesta, n'eût pas éveillé en moi les mêmes sentiments violents, cela s'expliquait aussi très simplement pour M. Renaud ! Un mari n'est jamais qu'un mari et si, par-dessus le marché il est vieux...

Je l'écoutais sans révolte, après quelque temps. Si la nouvelle contenue dans la lettre de Thérèse pouvait exciter l'imagination de M. Renaud à construire toutes sortes d'hypothèses, elle lui facilitait aussi les choses, d'un autre point de vue, par la stupéfaction où j'étais. Désormais, ce qu'on pouvait me dire, et ce qui pouvait arriver, m'était en général, assez indifférent. Tandis qu'il me parlait, je pensais à Thérèse, à la maison dont nous avions tant rêvé ensemble.

Il y avait cette « maison » bien sûr, mais elle n'était que le signe des choses. C'était cette maison dont nous avions si souvent parlé ensemble Thérèse et moi. Je la voyais devant mes yeux, c'était une maison de briques roses, au bord de l'eau, une maison très solitaire, très belle. Une occasion ratée, en un sens, mais qui pouvait se retrouver. Une maison à l'intérieur de laquelle un certain travail pouvait s'entreprendre, une certaine recherche se continuer, une certaine connaissance se rencontrer, un certain consentement, au bout d'une longue construction, s'obtenir. Où l'on pourrait enfin s'occuper de savoir qui vit et qui meurt. Elle baignait dans une lumière favorable. C'était un lieu fait pour le recueillement actif, je n'en connaissais point d'autre qui le fût comme celui-là. Chaque jour y pouvait être vécu dans l'approfondissement des choses, silencieusement, chaque heure y pouvait

être employée à la rencontre de soi-même, vouée à une forme de la prière. Hélas !

Tout de même, quand je découvris que M. Renaud en venait à conclure que le capitaine Marny n'avait jamais jeté son revolver dans la vasque, que c'était là une pure invention de ma part, j'eus un sursaut d'indignation.

— Mais... pourquoi aurais-je été vous raconter cela?

C'est ainsi que je m'étais récrié. Et lui-même, à quoi pensait-il en refusant ce témoignage? Quelle idée avait-il en tête? Il m'avait répondu en me disant que, dans certains cas, certains hommes adroits pouvaient très bien introduire dans le débat tel détail inutile... Pas seulement faux : inutile, avait-il repris en insistant... Et, quelques instants plus tard, il me donna lui-même la preuve que même un homme moderne comme M. Renaud, pouvait avoir recours dans son métier, aux trucs les plus vieux et les plus usés. Ce fut une petite scène de théâtre, quand il sortit de son tiroir mon propre revolver et qu'il le posa devant lui sur son bureau en me disant

— En tout cas, moi, ma conviction est faite.

— Quelle conviction?

— C'est avec un revolver absolument semblable à celui-ci en tout cas, que le capitaine a été tué. La balle retrouvée est tout à fait la même que...

Il avait ôté le chargeur, où il ne restait que deux balles — preuve que j'en avais tiré cinq contre les Vlassov que nous avions rencontrés en route. Je lui contais cela, y compris l'épisode du pot de peinture verte dégoulinant sur le chauffeur écroulé sur son volant. Ce détail permettrait peut-être de retrouver plus facilement les témoins?

Il avait pris note — il avait dit qu'on verrait. Il avait remis le revolver dans son tiroir, et je n'avais pas douté une seconde qu'une nouvelle idée venait de s'introduire dans l'esprit de cet homme subtil. C'est à partir de ce moment-là, sans doute, qu'il commença à penser un peu sérieusement à la thèse de la préméditation. Je devais avoir très minutieusement préparé mon affaire ; quelle sûreté plus grande peut-on prendre, si l'on veut tuer un homme, que de se servir pour cela d'un revolver d'où un certain nombre de balles

ont été tirées dans une action de guerre? Comment ensuite parviendra-t-on jamais à prouver, etc...

Une si grande perfection dans le malheur m'émerveillait, en quelque sorte, et je n'avais plus de recours que dans le sentiment même de l'excès. On parle parfois d'écroulements : c'en était bien un en effet. Tout, pour moi, roulait d'un coup à l'abîme et je voyais qu'ici il me faudrait un autre courage, peut-être inutile d'ailleurs, que celui qu'il m'avait fallu avoir dans la guerre proprement dite, en 40, dans la captivité et dans l'évasion et, ensuite, dans la lutte clandestine. Les choses n'étaient plus du tout les mêmes, j'étais seul, dans un combat obscur, nu et déjà réprouvé, pas cru, sous les verrous, sans Thérèse, et retranché des hommes pour lesquels j'avais combattu, — et combattu avec une certaine persévérance, c'est le moins que je puisse m'accorder à moi-même — en vue de quelque chose avec quoi je n'avais jamais composé, que nous appelions la dignité et la noblesse humaines. Mais, je le sentais, j'allais bientôt cesser d'y croire. Le spectacle de ce qui se passait autour de moi dans la prison n'était pas fait pour me rendre l'espoir.

Autant qu'il était en moi, cependant, je tenais ferme. Dans mes heures les plus sombres, je me répétais que rien n'était encore perdu, et que mon innocence éclaterait au procès. Mais le procès tardait à venir, et la prison était déjà bien longue.

Or, au milieu de ces tourments, une grande tentation me fut proposée. M. Renaud, en effet, voulut convoquer Thérèse, mais pour retrouver la trace de Thérèse, les éléments lui manquaient, et... il avait recours à moi.

Seigneur ! Si, au moins, cela m'avait été épargné !

Il va de soi que je refusai de lui dire la moindre chose qui lui eût permis de mettre à exécution son projet, mais... quelle tentation, et quelle douleur ! Je pouvais la faire venir. Elle avait disparu, certes, mais pas pour tout le monde. J'aurais pu faire écrire à ses parents, leur écrire moi-même. Elle aurait donc su et d'elle-même, elle serait sûrement accourue. Ainsi aurions-nous pu parler une dernière fois — une nouvelle fois peut-être — et la lumière revenue, entièrement faite sur l'erreur dont j'étais la victime, nous serions peut-être,

repartis ensemble. Mais pouvais-je tenter de reconquérir Thérèse par ce moyen?

La tentation, je le répète, était bien puissante, mais je savais que je ne devais pas y succomber et, finalement, je ne le fis pas. A M. Renaud qui insistait, je répondis que je n'avais aucun moyen de retrouver Thérèse, que, en eussé-je eu, je ne les lui eusse pas donnés et que, puisqu'il n'en avait pas lui-même, puisque tous les papiers me concernant et concernant Thérèse avaient été détruits, que, depuis la guerre, nous n'avions plus jamais eu de domicile, que nous avions toujours habité l'hôtel et encore sous des noms supposés, que j'étais le seul qui pût lui dire son nom qui eût permis de la retrouver, mais que je ne le lui dirais pas, il finit par renoncer à ce projet, non, toutefois, sans que mon refus obstiné ne confirmât dans son esprit certains soupçons et qu'il n'attribuât mon attitude à la crainte qu'il me supposait de ce que pourrait dire Thérèse, laquelle, selon lui, devait en savoir trop long...

— Comme vous voudrez, me dit-il, d'un ton sec...

Grégoire Cantin dormaillait sur sa chaise, les coudes sur la table, le menton dans les mains. Le gros repas, le bon vin, la chaleur, l'émotion aussi, et la fatigue qu'il s'était donnés depuis le matin, son âge : il se laissait aller au petit somme des bons vieux, après le repas.

La rêverie où j'étais tombé depuis quelques instants, lui avait sans doute facilité les choses. Il n'avait pas voulu l'interrompre et puis il s'était endormi, bien paisiblement, le visage un peu trop rouge, la respiration bien trop embarrassée, mais tranquille, heureux peut-être... Grand Dieu ! Quelle pensée désolante ! Dans quel monde vivions-nous donc, si au sortir d'une prison, c'était dans cette caverne de paille au milieu d'un champ de neige qu'il fallait venir se réfugier et trouver un homme heureux?

Des larmes de tendresse me jaillirent des yeux, mais d'où me vint aussitôt la colère dont je fus saisi? Violente, douloureuse. Non ! Il n'était pas possible de vivre ainsi ! Non ! Il fallait qu'il y eût autre chose. Il y avait autre chose. Il fallait qu'il y eût, quelque part, un accueil... Seigneur !... Il

n'était pas possible que nous fussions abandonnés à ce point, cela n'était pas vrai. Il ne l'avait pas mérité et après tout, je ne l'avais pas mérité non plus, ni personne, et pas plus M. Renaud lui-même qui venait de se pendre que... Est-ce que j'allais ajouter : pas plus, que Pierre Belesta? Allais-je aussi réclamer pour Pierre Belesta la promesse de cet accueil? O douleur! Pourquoi hésiterais-je à le dire, je me tordais les mains au-dessus de la table, devant le vieux Grégoire endormi. Quel silence!

Malgré la grosse respiration de Grégoire, malgré le battement de l'horloge, quel affreux silence! Il me sembla, un instant, que je n'étais jamais sorti de prison. Si je ne pouvais réclamer pour Pierre Belesta cette même promesse que je voulais tant pour tous et pour moi-même, n'était-il pas évident que c'était là la preuve que cette promesse n'existait pour personne, qu'elle n'était rien d'autre qu'un souhait de nos cœurs déchirés et séparés, une rêverie et que... Seigneur! Et pourquoi donc gardé-je ce revolver dans ma poche, quel était ce sombre projet que je nourrissais d'aller faire un tour rue La Fontaine, quand je serais enfin à Paris? Où puisais-je cette passion de certitude que c'était là ce que je *devais* faire? Il y avait pourtant autre chose à faire et, d'une certaine manière, je le savais. Mais combien c'était plus difficile! Certes, je n'avais pas attendu de me trouver loin de la prison pour concevoir de telles pensées, bien souvent elles m'avaient hanté dans ma cellule, mais redevenu libre, je devais bien m'apercevoir que les pensées des prisonniers ne sont pas tout à fait les mêmes. Certes pas! Elles n'offrent pas le même danger, sauf peut-être celui qui peut vous porter à vous cogner la tête contre les murs.

Mais quel romantisme! Se jeter la tête contre le mur? Quelle complaisance! De quoi faire rigoler tout le monde — et avant tout le monde le plus élégant, le plus à la page, le plus fin — toute l'avant-garde, puisqu'il y a toujours une avant-garde... Non! Non! Il ne fallait pas se laisser aller à de tels écarts, mais, sagement, cyniquement même, pourquoi ne pas se dire une fois pour toutes que la vie est courte? Mais oui : pourquoi vouloir devancer l'appel? Il y avait du bon sens aussi à jouir! C'était cette pensée-là qui avait perdu Sirio,

mais Sirio était toujours en prison et moi j'étais libre. Et libre, je pouvais tout. Pourquoi ne pas tenter la réussite du bonheur? Franchement! Il n'y avait pas de raison. Pourquoi ne serais-je pas aimé de la plus belle femme du monde? Belle? Plus que belle : jeune, fine, intelligente, délicate, la plus charmante de toutes les femmes devant laquelle j'humilierais toutes les autres. Et nous irions ensemble à Tahiti!...

Certes, nous n'habiterions pas la belle maison en briques roses au bord de l'eau, mais, puisque Thérèse m'avait quitté, puisque Thérèse, en somme, était morte, devais-je à mon tour m'enterrer? « Je veux jouir des biens de ce monde! Et ce n'est pas Pierre Belesta qui m'en empêchera! Pierre Belesta n'existe pas. C'est un fantôme. Il est en papier. Et il n'est pas possible qu'un fantôme vienne se poser entre moi et mon choix résolu.»

Et à propos, ce cher fantôme devait avoir appris en lisant les journaux que je m'étais évadé? Quelle nouvelle intéressante pour lui! Il pourrait peut-être m'aider, lui qui s'était toujours tellement intéressé au redressement des criminels, qui avait toujours tant fait pour les pauvres types sortant de prison? Il me placerait peut-être dans une de ses fermes? Seigneur! Irais-je ou n'irais-je pas faire un tour du côté de la rue La Fontaine?

Ah! Oui! Jouir des biens de ce monde! Aller à Tahiti ou aux Indes, avec...Et Grégoire Cantin dormait toujours... C'était intolérable! Il aurait dû être présent. J'avais besoin de lui, besoin de son regard, de sa voix, même si dans son regard je ne trouvais que cet appel désespéré que j'y avais lu, quand il m'était apparu le matin, jailli de son trou de guetteur, même s'il ne me parlait que pour me répéter une fois de plus que personne ne croit en Dieu!

Il n'aurait pas dû me laisser seul, le moment était trop difficile pour moi, et pourtant, je prenais toutes les précautions que je pouvais pour ne pas faire le moindre bruit, pour ne pas faire bouger ma chaise, pour ne rien laissser tomber de ma poche en y prenant ma pipe et mon tabac, pour ne pas choquer la bouteille contre le verre en me versant une nouvelle rasade de ce bon vin dont j'avais déjà passablement bu. Allons! L'inquiétude à l'égard de certaines promesses se

soigne aussi par un coup de bon vin ! Et il y avait si longtemps que j'en étais privé ! Allons ! Nous n'étions pas responsables et, du reste, comme le dit le poète, rien n'arrivera... Il n'arrivera rien... Seigneur ! Pourquoi?

Ah ! Pourquoi m'avait-on dit un jour : « Accusé, soyez attentif à ce que vous allez entendre » ! Et pourquoi, quand tout fut fini, le même président du tribunal prononça-t-il : « Gardes, emmenez le condamné ! » Jusqu'à la dernière minute, j'avais espéré voir apparaître Thérèse, mais Thérèse avait tout ignoré. Jusqu'à la dernière minute, j'avais espéré échanger avec elle un seul regard — un seul ! — qui nous eût unis bien mieux qu'au jour refusé du mariage la bénédiction du prêtre. Mais Thérèse ne s'était pas montrée.

Ce fol espoir, conçu sans raison, ne m'en laissa pas moins dans l'âme quand je le vis déçu un profond chagrin. « Accusé, levez-vous ! » Se pouvait-il que ce fût moi à qui cette phrase s'adressât, et se pouvait-il aussi que, sans la moindre révolte apparente, j'y répondis docilement, en me levant en effet, comme on m'ordonnait de le faire, et en répondant aux questions qu'on me posait? Qu'était donc devenue la résolution que j'avais cru prendre dans ma cellule, de me borner, lors de mon jugement, à une courte déclaration où j'eusse affirmé mon innocence, puis de me taire jusqu'à la fin?

A l'audience, je découvris que cela n'était pas possible, que ma complicité était nécessaire, que je ne pouvais pas me refuser au jeu abominable qui se jouait dont ma liberté et peut-être ma tête était l'enjeu, qu'aucun homme, à moins d'une force d'âme ou d'une puissance de mépris exceptionnelles, ne pouvait rester sans répliquer à l'exposé de sa vie entière révélée dans ses plus secrets détails. Était-ce donc si important de savoir, et de faire savoir à la foule de qui j'étais le fils, et si j'avais fait ou non de bonnes études au collège de ma ville natale, et si, jusqu'à la guerre, j'avais exercé à Paris la profession de journaliste? Que la famille d'où j'étais issu fut une famille honorable, on me l'accordait d'autant plus généreusement que mon père s'était fait tuer en 14, l'année même de ma naissance, dans des conditions que l'on qualifiait d'héroïques, et que ma mère, la malheureuse femme, succombant au bout de quelques années au

travail et au chagrin, avait, elle aussi, quitté ce monde, y laissant le fils unique que j'étais au soin de ses sœurs qui m'avaient élevé dans de bons principes, et qui avaient pourvu à mes études. A leur tour, elles avaient disparu.

En général, les renseignements sur mes origines, mon enfance et ma jeunesse étaient bons. Dans la guerre, ensuite, je m'étais bien conduit, mieux encore dans la captivité, l'évasion, et plus tard, dans la résistance. Mais certains faits révélés par l'enquête, montraient clair comme le jour que j'étais doué d'un caractère passionné et même violent. J'avais eu des liaisons, notamment avec Danièle... Tout cela était débité d'une manière monstrueusement froide par un pauvre président sceptique, pour un public d'idiots, et de gardes en armes, d'avocats à têtes d'oiseaux, de journalistes endormis, devant un procureur à tête de vautour qui, je le savais, était allé à la messe le matin chercher la force d'âme qui lui donnerait assez de voix pour requérir ma tête.

La pièce à conviction, mon propre pistolet, était exposée sur une table. Combien de fois ne m'étais-je pas représenté toutes ces choses, combien de fois, durant les années que j'avais passées en prison n'avais-je pas recommencé mon procès pour moi tout seul? S'étaient-ils jamais douté que c'était aussi à cela qu'ils m'avaient condamné? Que chaque jour, j'avais de nouveau répété la phrase rituelle : « Accusé, levez-vous, soyez attentif à ce que vous allez entendre »? Que j'avais récité l'acte d'accusation, tout recommencé jusque dans les moindres détails, répondu au président, répondu aux témoins.

Et, à propos : si l'homme au chapeau vert s'était bien présenté à la barre, on n'y avait ni vu Danièle, ni Pierre Belesta. Contrairement à toute attente, ils n'avaient point paru au procès. Le président avait lu des certificats attestant qu'ils ne pouvaient se déplacer et des pièces contenant leurs déclarations et témoignages... Oh ! des déclarations et des témoignages favorables, ai-je besoin de le dire — mais je ne pus m'empêcher de sentir combien nous étions loin de cet élan si pur qui, le jour même de mon malheur, l'avait jetée au cou de la vieille suppliciée... Hélas ! Personne n'étant là pour me tendre les bras au moment où, quand tout

fut fini, le président du tribunal prononça la phrase rituelle : Gardes, emmenez le condamné !

Sorti de son sommeil, et avec les gestes de qui continue un rêve, Grégoire Cantin s'était enfin résolu à ouvrir les paquets offerts par l'arrière-petite-nièce ; l'obstination qu'il avait mise jusqu'alors à n'y pas toucher, la manière dont il les avait relégués sur la petite étagère qui lui servait de table de nuit, tout cela m'avait fait craindre qu'il ne voulût les conserver intacts que pour les lui rendre quand elle viendrait lui faire visite dans l'après-midi. Cela me paraissait aller tout à fait dans le sens du caractère que je lui voyais. Mais je me trompais et quand je vis qu'il se levait pour aller prendre les paquets et les poser devant lui sur la table, il me vint au cœur une joie certes moins douce que celle qu'il éprouvait lui-même, mais si complète qu'il me sembla dans l'instant que bien des choses parmi celles que je venais de lui conter se trouvaient miraculeusement compensées.

Il souriait, mais de ce sourire qui perce sur un visage malgré la volonté qu'on a de le cacher ; il allait même jusqu'à baisser la tête, jusqu'à détourner son regard, jusqu'à prendre des attitudes de farceur et l'on aurait dit, en toute bonne foi, qu'en se décidant à ouvrir les petits paquets blancs à faveurs roses, il allait surtout jouer un bon tour à la petite donatrice !

Il ne disait plus qu'il allait l'engueuler : non. D'une voix douce, malgré l'affreux raclement que produisait sa respiration, il répétait tout bas : « C'qu'elle va être épatée ! » Et, comme il n'arrivait pas à dénouer les faveurs dont les paquets étaient entourés, que ses doigts étaient trop gros et peut-être trop tremblants, sa vue — et pourtant il avait repris ses lunettes — trop mauvaise... quoi ! on s'attend peut-être à le voir me charger de ce soin délicat ? Non pas ! personne d'autre que lui ne pouvait se mêler de cette affaire-là — absolument personne ! Et quant à trancher les faveurs avec un couteau, ce qui, pourtant, eût bien avancé la besogne, quant à les couper avec les ciseaux que j'avais moi-même abandonnés sur la couchette, après avoir recousu le bouton

de ma veste — et tout eût été fait d'un coup et proprement — l'idée ne lui en venait même pas.

Non ! les cadeaux de l'arrière-petite-nièce se traitaient avec respect. Il y mettrait le temps, mais il dénouerait lui-même les faveurs, le long desquelles je voyais ses doigts glisser, trembler, frémir, aller et venir avec embarras peut-être, mais sans impatience, doux, à la fois aveugles et sûrs, caressants. Et ses yeux souriaient, toujours avec ce même éclat un peu farceur. « C'qu'elle va être épatée ! »... La vieille horloge — la grand-mère horloge, comme il disait — faisait aller tout lentement son balancier, et, soudain, comme il achevait de défaire les faveurs du premier paquet, elle se mit à sonner, de sa petite voix grêle et précipitée. La grand-mère horloge renvoyait les heures comme si elle leur avait donné la fessée, tout en riant dans le fond de son balancier, sous cape, pour ainsi dire, pas dupe ! « Caltez ! Caltez ! Caltez Caltez ! » C'était une grand-mère horloge qui avait un peu appris l'argot au contact de son petit-fils, qui avait si longtemps vécu à Paris. « Tiens ! Deux heures ! Et elle vous expédie ça ! » Drôle de grand-mère horloge, comme elle était sèche, et nerveuse encore, malgré son grand âge ! Comme elle avait le verbe dur ! On aurait dit qu'elle distribuait des punitions à ses petits-enfants autour d'elle. « Et ne répliquez pas ! » Mais qui songeait à répliquer? Lui, peut-être, la mauvaise tête, le vieux bougon.

— Et maintenant, dit-il, en se tournant vers elle d'un air provocant, te voilà bien contente, n'est-ce pas? Bien fière ! Tu nous as expédié cela si vite ! On dirait que ça te fait plaisir : tu y mets sûrement de la malice. Hein, continua-t-il, en se retournant vers moi, tu as vu ça? Ma parole ! On aurait dit un jeune chien grattant la terre, et faisant sauter les cailloux avec ses pattes de derrière...

Comme cela était vrai et bien dit !

— Et alors, reprit-il, en ouvrant enfin le paquet ! Regarde ! Qu'est-ce que je t'avais annoncé?...

La faveur dénouée et le paquet ouvert, toutes sortes de petits objets multicolores s'étaient répandus sur la table comme des billes. C'était des friandises, des petites bouteilles en chocolat, dans leurs enveloppes de papier d'étain brillant,

jaunes, vertes, rouge vif, des mandarines, qui se mirent à rouler et, comme on en offre aux enfants, un bâton de sucre d'orge.

— Elle est folle ! Elle est folle ! répétait le vieux Grégoire Cantin, qui, dans l'affaire, faillit perdre ses lunettes. Ce que je vais...

Mais cette fois, il n'acheva pas...

— Tu ne vas pas me dire que tu vas l'engueuler?

— Ah, je devrais ! répondit-il, en ouvrant les bras comme pour embrasser quelqu'un.

Il me regarda attentivement.

— Tu as été marié?

— Non, lui répondis-je.

— Alors, tu n'as pas d'enfants?

— Non.

— Moi, dit-il, j'aurais voulu avoir des enfants... Mais personne n'a voulu de moi...

Il s'amusait à mettre les petites bouteilles multicolores debout sur la table, à rassembler les mandarines, d'un air de profonde et sentimentale rêvasserie. Il avait l'air de somnoler sur sa chaise et il disait que c'était fini pour lui, mais que ça l'embêterait quand même, parce que c'était si beau, ici, le matin, même en hiver, même par la neige, c'était toujours beau de se réveiller ici. Et il fallait voir ça au printemps quand il y avait toutes les bêtes, et qu'il allait justement se promener dans le bois... Oh ! lui, on ne le trouverait jamais pendu à la branche d'un hêtre, il ne ferait jamais ça. Non !

Et, tout en parlant, il caressait ses petits cadeaux.

— Malgré tout, dit-il, en levant les yeux vers moi, tu as de la chance, toi ! Quel âge as-tu?

— Trente-cinq ans.

— Alors, tu peux tout. Oublie. Fous ton passé à l'égout...

— Il y a des choses qu'on ne jette pas à l'égout, lui répondis-je.

— Oh ! me dit-il, on trouve quelquefois des choses de valeur dans les égouts ; des bijoux, et même des enfants...

Il avait allongé le bras pour prendre un deuxième paquet et,

avec la même lenteur, les mêmes précautions, la même tendresse, il avait entrepris d'en dénouer les faveurs...

— Tu vas aller à Paris?

— Oui.

— Tu connais du monde là-bas?

— Plus personne...

Cinq années de détention vous séparent définitivement du monde. Je n'avais plus de famille. La plupart de mes amis m'ayant réellement cru coupable s'étaient désintéressés de moi. Quant à Thérèse, il était probable qu'elle avait tout ignoré de ce qui s'était passé : elle n'était pas une grande lectrice de journaux. En outre, il y avait une raison bien plus sérieuse qui expliquait que Thérèse n'eût rien fait pour moi (car je ne pouvais pas penser que, m'eût-elle su en prison, et même si elle m'avait cru coupable, elle n'eût rien tenté pour m'aider, ce qui n'eût rien changé d'ailleurs à la décision qu'elle avait prise et qu'elle m'avait annoncée dans sa lettre) mais comme on le sait elle avait quitté la France.

Danièle ne m'avait pas abandonné dans mon malheur, et j'avais reçu de sa part, une fois détenu, tous les secours permis par les règlements des prisons. Elle s'était multipliée en démarches pour obtenir la révision de mon procès, elle avait fait intervenir toutes les influences dont elle disposait avec Pierre Belesta pour que mon sort fût allégé — et ils n'avaient pas obtenu grand résultat. Mais cette chaleureuse présence, le seul lien vivant qui me restait dans le monde, tant que n'était pas apparu Sirio, avait brusquement disparu au bout de la troisième année, et je n'avais jamais su pourquoi, redoutant que ce fût peut-être par la pire des raisons.

C'était là un mystère qui m'avait toujours tourmenté et qui me tourmentait encore, mais dont j'aurais peut-être l'explication si j'arrivais jusqu'à Paris. J'irais voir si Danièle et Pierre Belesta étaient toujours de ce monde à l'adresse qu'avait toujours portée leurs lettres : rue La Fontaine. A moins que, très volontairement, sachant ce que je faisais et voulais faire, je prisse au contraire la résolution d'éviter toute rencontre qui me ramènerait vers mon passé, pariant pour l'homme neuf que je pouvais tenter d'être, cet homme qui,

Grégoire Cantin venait de me le dire, avait malgré tout bien de la chance, et qui pouvait tout?

C'était la question très importante que je me posais et je n'y répondais pas encore. On verrait plus tard. Pour l'instant, je ne voulais plus que dormir, je l'avoue sans la moindre vergogne.

Depuis la fin de ce repas, au cours duquel j'avais peut-être fait trop honneur au bon vin offert par mon hôte, j'étais pris d'une langueur d'enfant qu'on a fait veiller trop tard. Mes yeux se fermaient malgré moi. C'est comme à travers un brouillard que j'apercevais Grégoire Cantin, que je le voyais s'emparer du deuxième paquet et en dénouer les faveurs, avec la même lenteur pleine d'hésitation, la même douceur attentive et maladroite, le même sourire. Puis, de vagues images qui n'avaient plus aucun rapport avec la réalité, commencèrent à m'apparaître et il me sembla que la voix de Grégoire Cantin, me disant de m'allonger sur la couchette puisque je dormais sur ma chaise, me venait de très loin, déjà du fond d'un rêve, déjà du profond sommeil où j'allais tomber comme dans un fleuve d'oubli...

J'eus vaguement conscience que l'excellent vieillard, lâchant pour un instant le charmant ouvrage auquel il était occupé, s'était levé pour venir jeter sur mes épaules une couverture, bien superflue du reste, vu la chaleur qu'il faisait dans le « gourbi ». Et puis plus rien.

Mon sommeil fut si lourd, que je n'entendis même pas arriver l'arrière-petite-nièce. Ce fut un sommeil sans rêves, absolu et prolongé, puisque je n'en sortis que le lendemain matin, très tard, le soleil étant déjà levé.

Un instant je me crus encore dans ma cellule, mais aussitôt après, toutes les circonstances de la veille et de l'avant-veille me revinrent en mémoire, et je sus parfaitement où j'étais. Ma seule surprise, et mon seul regret, fut de me trouver encore sur la couchette de Grégoire Cantin. Il fallait donc qu'il s'en fût privé pour moi?

Il était déjà debout, allant et venant à travers le « gourbi », vaquant aux affaires quotidiennes, mais sur ses chaussons, par crainte que le bruit de ses sabots sur la brique ne me ré-

veillât. Il avait allumé le feu et préparé du café. Ah ! comme il rit en me voyant m'ébrouer, et sortir de dessous la couverture !

Ce fut un rire joyeux, ouvert, un bon rire franc. Il riait de ma mine, sans doute, de ma surprise, de la bonne blague qu'il m'avait faite en me laissant dormir tout mon saoul.

— Mais et toi? lui dis-je, tout prêt à sauter en bas de la couchette, et c'est ce que j'eus fait si, d'un geste, il ne m'en eût empêché.

— Moi? me répondit-il en s'exclamant : « Tiens ! »

Il me montra une grosse couverture de laine, dans laquelle il s'était enroulé pour dormir par terre, près du poêle.

— On n'avait même pas ça au front et on dormait quand même. Ah ! ne t'en fais pas pour moi !

Il riait, il n'avait envie que de rire, il était heureux.

— Tu sais quelle heure il est?

— Non.

— Huit heures : t'as dormi comme un gosse...

Voyant que je ne bougeais pas, il cria : « Debout là-dedans ! » de la plus forte voix qu'il put trouver, comme s'il s'était agi de réveiller toute une chambrée. Mais, bien que j'eusse en effet dormi comme un enfant, plus profondément et plus longtemps que je ne l'avais fait depuis des années, et que j'eusse dû me réveiller frais et dispos, prêt à la grande entreprise qui m'attendait, je n'avais nulle envie de bouger.

Je n'insisterai pas sur l'état dans lequel je me trouvais à mon réveil, ce matin-là, il porte le nom de ce que j'appelais alors la lucidité. C'était quelque chose comme l'état dans lequel je m'étais trouvé à l'instant même où j'étais sorti de la prison, une trentaine d'heures plus tôt. Je ne sais pourquoi j'en fis le compte. Si, comme me le disait Grégoire Cantin, il était 8 heures du matin, cela faisait exactement trente-deux heures que je m'étais évadé. Mais je n'avais nulle envie de bouger, nulle envie d'aller plus loin, pas le moindre désir de monter dans le train qui m'emmènerait à Paris. Et, encore une fois, ce n'était point du découragement de ma part, je savais que je ferais tout cela ; je savais même que je ne laisserais rien paraître de mes pensées, devant Grégoire Cantin. Quelles que fussent mes pensées et les évidences qui

m'apparaissaient, Grégoire Cantin, le vieil original, le vieil égoutier anarchiste, Grégoire Cantin, était là et il avait fait quelque chose. A cause de Grégoire Cantin, je devais me lever et faire à mon tour quelque chose, ne fût-ce que me laver et boire le café qu'il avait préparé et répondre à ses questions et montrer à son égard de la bonne humeur...

Il n'y avait point que les évidences aperçues dans cet instant de lucidité, il y avait aussi Grégoire Cantin, et Grégoire Cantin était aussi une évidence dont je devais tenir compte. Même si je ne trouvais pas en moi, comme c'était malheureusement le cas, une source originelle...

— Écoute, me dit-il gravement, une fois que nous eûmes déjeuné : la petite est venue pendant que tu dormais, et nous avons tout arrangé.

— Tout quoi?

— Pour toi...

Qu'avaient-ils arrangé? Je ne le comprenais pas. Cela avait, évidemment, quelque chose à voir avec mon départ, mais...

— Vous avez arrangé quoi?

— Écoute... C'est bien à Paris que tu veux aller?

— Oui...

— Bien. Tu iras à Paris. Écoute-moi bien et retiens...

J'ai retenu : ce dialogue m'est resté dans la mémoire mot pour mot et fasse le ciel que je ne l'oublie jamais !

Il reprit :

— Tu ne connais pas le pays?

— Non.

— La ville de X..., est à dix kilomètres d'ici. On compte quatre kilomètres à l'heure dans l'infanterie. Ça te fait donc quatre et quatre : huit kilomètres et les deux kilomètres qui restent une demi-heure, mettons trois heures en tout pour être à l'aise et pour tenir compte de la neige. Tu as un train à midi...

— Pour Paris?

— Direct...

Je dois avouer que ce mot « direct » m'étourdit, soudain, comme une bouffée d'un parfum trop fort.

Grégoire Cantin répéta :

— Direct : tu seras ce soir à Paris. Vers 6 heures...

— Bien, dis-je, en faisant sur moi-même un grand effort, car mon cœur s'était mis à battre trop vite. Le train que j'avais tant espéré prendre, cinq ans plus tôt, pour aller rejoindre Thérèse !

— Maintenant, continua Grégoire Cantin, je vais t'avouer une chose : pendant que tu dormais, j'ai fouillé tes poches...

— Bon.

— J'ai trouvé ça, fit-il, en posant sur la table le revolver du Phoque.

— Ah?

— Tu l'as fauché aussi?

— Au gardien chef.

— Tu y tiens?

Hum ! La question était de taille, et de poids ! Je ne m'y étais pas attendu. Grégoire Cantin me regardait comme s'il eût soupçonné quelque chose. Il me sembla qu'il devinait quelque chose de mes intentions les plus secrètes. Mais ce ne fut pas cela qui me fit répondre comme je le fis, mais autre chose encore, dans son regard, comme une supplication.

— Non.

— Ça vaut mieux... J'irai le foutre dans la rivière. Réglé. Mais j'ai trouvé aussi de l'argent...

— On me l'a donné, l'autre nuit, des types...

— Je ne te demande pas ça. On a droit à la reprise, surtout dans ton cas. Mais j'ai remis une somme à la petite : elle a pris ton billet.

— Non !

— Si. On fait les choses ou on ne les fait pas. Ton billet est pris jusqu'à Paris.

— Tu as bien fait.

— Je savais... La petite sera là dans une demi-heure. Au bas de la pente. Tu la verras de mon créneau sud. Je t'accompagnerai jusque-là et tu te mettras en route.

— Bon.

— La petite te remettra ton billet. Elle te guidera jusqu'à la grand-route. Tu n'auras plus qu'à marcher tout droit. Tu ne risques rien. Tu arriveras à X..., et tu prendras ton train comme un homme !

— Oui.

— Maintenant, il y a autre chose...

— Quoi?

— Les habits : mais j'y ai pensé... Les souliers, premièrement...

Il riait, doucement et malicieusement, comme je l'avais vu rire, la veille, à propos de la petite fille et de ses cadeaux. Bien sûr qu'il avait pensé aux souliers, et, bien sûr, si excellents qu'ils fussent, si bien faits pour la marche, et si parfaitement taillés à ma convenance que je pusse les dire, je ne pouvais pas partir avec ces souliers-là. Non ! Tout ce qu'on voudrait, mais pas les souliers du pendu, dans mon cas. Il avait pensé à cela. Les souliers du pendu je les laisserais ici, il m'en donnerait d'autres à la place et, pour plus de sûreté encore, il irait, ce matin même, après mon départ, les jeter à la rivière en même temps qu'il y jetterait le pistolet du Phoque. Cela fait, s'il arrivait quelque chose, au moins on n'aurait pas l'embarras d'expliquer comment ces objets-là se trouveraient en « notre » possession, n'est-ce pas?

— Pour ce qui est de tes habits de prisonnier, j'ai aussi fait ce qu'il faut ! Allez ! En avant ! Change-toi ! Tu n'as pas de temps à perdre si tu veux attraper ton train...

Je me mis aussitôt à l'ouvrage et en quelques minutes je me trouvai transformé en un paysan moyen, quelconque, et ce qui était bien le but, parfaitement indigne d'être remarqué sur la route ou dans la rue. Grégoire Cantin m'examina du haut en bas, comme un ancien examine une jeune recrue qui va, pour la première fois, sortir du quartier, et courir le risque de se faire arrêter au passage par le sergent de garde. Mais apparemment il ne trouva rien à reprendre dans ma tenue, et il déclara, avec deux ou trois hochements de tête, que ça allait comme ça et que je pouvais passer.

— Je t'ai préparé un petit casse-croûte, pour manger dans le train... Marche ! La petite doit déjà nous attendre... En route !

Il chaussa ses grandes bottes et nous quittâmes le « gourbi »...

Je dois faire, ici, un difficile aveu : tandis que Grégoire Cantin avait le dos tourné, je repris le revolver du Phoque que j'avais posé sur la table et je le fourrai dans ma poche.

C'est tout. Je ne veux pas m'étendre ni sur le fait ni sur les raisons qui me poussèrent à l'accomplir ; du moins, pas pour le moment.

Peut-être, plus tard, si le temps pour le faire m'est accordé, continuerai-je cette confession. Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent n'est qu'un début. Il y aura peut-être une suite. Toutefois, en ce qui concerne cette partie de mon histoire ayant trait à mon évasion et à mon départ pour Paris, elle est terminée. Je sortis, derrière Gregoire Cantin...

C'était toujours le même paysage de neige, mais plus froid. Il n'était pas tombé de flocon depuis la veille et, par terre, la neige avait vieilli et durci. Elle craquait sous les pieds. Nous nous engageâmes dans le boyau conduisant au créneau sud ; Grégoire Cantin ne parlaït pas.

Comme toujours, l'air froid du dehors lui rendait la respiration plus difficile et je voyais ses maigres épaules, ses omoplates pointues se soulever et s'abaisser dans leur large et douloureux mouvement de soufflet. Arrivé au bout du boyau, nous entrâmes dans le poste d'écoute ; Grégoire Cantin s'assit sur le petit banc abrité, qui n'avait pas reçu de neige.

— Monte sur la banquette de tir, me dit-il, et regarde si tu ne vois personne.

Je fis comme il me disait et, après quelques instants, j'aperçus au bas de la pente, venant vers nous, une fillette vêtue comme une petite paysanne.

— La voilà ! dis-je à Grégoire Cantin.

Il leva un bras, et fit, avec la main, au-dessus de sa tête, un grand geste comme s'il avait voulu effacer quelque chose dans le ciel. La petite fille s'arrêta.

— Elle manœuvre comme un vieux soldat, dit-il en descendant de la banquette.

L'instant difficile de la séparation était arrivé ; il fut sans emphase, sinon sans maladresse, du moins de ma part. Grégoire Cantin regarda sa montre :

— Allez, c'est l'heure ! dit-il. Saute sur le plateau !

Je lui pris la main. Que voulais-je lui dire?

— Dis rien. Je sais... va : je vais te regarder partir.

Il garda ma main dans la sienne, et posa l'autre sur mon épaule en murmurant :

— Mon vieux lapin !

Puis je sautai sur le plateau et, d'un pas vif, courant presque, je me mis en route vers la petite.

Au bout de quelques cinquante pas, je me retournai. Grégoire Cantin était invisible, mais son bras s'éleva au-dessus du créneau, et sa main fit dans le ciel un grand geste d'adieu. Je m'arrêtai un instant pour répondre à mon tour par le même geste. « Je ne t'oublierai jamais », murmurais-je. Et je n'ai jamais oublié Grégoire Cantin, son gourbi et ses créneaux, qui n'étaient point des créneaux de la guerre, point les créneaux de la haine, mais les créneaux de l'espoir...

LOUIS GUILLOUX.

LA RUBRIQUE DU MOIS

PAUL ELUARD

Un hebdomadaire français a publié l'autre semaine une merveilleuse photographie de Paul Eluard, le visage penché, à peine souriant, sur un visage de femme — sa femme, — et l'on voit la main désormais froide et détruite posée sur un front de chair, sur ce visage aux lèvres entr'ouvertes, aux yeux fermés, pour une caresse, une de ces caresses comme on en fait doucement à un être endormi et que l'on aime pour le tirer du sommeil, pour rendre à la vie ces instants que le sommeil semble lui dérober, un geste de vivant, le plus bouleversant des gestes de vivant lorsqu'il nous est rendu, avec l'image grise, à la première page d'un journal consacré à l'amitié des vivants pour ce mort. Paul et Dominique Eluard portent le même chandail blanc. Derrière eux on devine des arbres, le ciel...

C'était peut-être assez de cette photographie. Tout ce que nous pourrions dire désormais du poète disparu était là, dans le regard attentif de l'homme, dans l'apparence du sommeil posée sur un visage de femme, dans ce geste inimitable, bien au-delà de la tendresse de *cet homme-là* pour *cette femme-là*, bien au-delà, aujourd'hui, de la mort.

★

Paul Eluard avait cinquante-sept ans. L'aventure avait commencé vers l'autre après-guerre, avec Breton, Aragon, Soupault, Tzara, dans les imprécations et les violences du surréalisme. Elle se termine aujourd'hui au bout de l'œuvre la plus transparente, la plus confiante, et dans la quasi-unanimité des témoignages d'admiration.

(Nous sommes quelques-uns, qui ne le connaissions pas, à avoir lu pendant huit jours les feuilletons littéraires et les notices nécrologiques avec une attention un peu craintive. Qu'allait-on dire, qu'allait-on écrire de lui? Aujourd'hui nous savons qu'un grand poète français est mort.)

De 1918 *(le Devoir et l'inquiétude)* à 1939 *(Donner à voir)* l'œuvre de Paul Eluard se développe lentement et oscille parfois au gré des modes, des sollicitations. Partie de la révolte (une révolte qui se trouve un jour, c'est en 1924, un titre atroce pour

jeter sur le surréalisme sa condamnation secrète et sa tristesse : *Mourir de ne pas mourir*), la poésie d'Eluard piétine parfois, piétine dans la lumière, mais piétine.

Je sors au bras des ombres
Je suis au bas des ombres
Seul.

En 1926, dans cet univers désordonné et clos, une déchirure insolite : le départ d'Eluard. Deux ans ailleurs. Peu importe où. Des îles, un monde aux soleils différents. Puis le retour au passé. On ne s'échappe pas ainsi. En 1934 et 1936, *la Rose publique* et *les Yeux fertiles* indiquent déjà une recherche différente.

De tout ce que j'ai dit de moi que reste-t-il
J'ai conservé de faux trésors dans des armoires vides

Les dernières années de l'avant-guerre accentuent cet effort, et *Donner à voir*, en 1939, achève cette longue période de vingt ans, avec d'étonnantes proses qui sont parmi les plus beaux textes d'Eluard.

Pendant l'occupation allemande, Eluard rejoint la Résistance. Depuis, membre du Parti communiste, sa vie de militant et son œuvre d'écrivain se mêlent étroitement, se confondent au point qu'il serait absurde de vouloir les séparer l'une de l'autre. Certains le tentent. C'est sûrement une maladresse, car on ne soustrait pas d'un homme un morceau de sa vie, on ne fausse pas cette addition patiemment, scrupuleusement déroulée au long de trente années. Si l'on voulait diviser aujourd'hui la vie et l'œuvre d'Eluard en *avant* et *après*, certains oubliant *avant*, d'autres annulant *après*, on commettrait l'une ou l'autre de deux erreurs également sottes : ou bien refuser à un écrivain l'enracinement, l'explication, la fraternité qu'il s'est choisis, ou bien dénier à son engagement son sens le plus profond ; oublier, dans le temps, par où sont passés les chemins qui l'y ont conduit, à quelles sources boit la révolte, de quelle solitude était revenu ce solitaire vers ceux dont il avait fait ses camarades. Eluard mort, nous devons parler très simplement et honnêtement de ce qu'il fut, — un de ses titres le réclame : un poète politique. Lui-même, en face de son temps, a choisi finalement cette figure, et c'est celle qu'il nous laisse en mourant. Il a choisi, lui dont l'œuvre, pendant près de vingt ans, avait fait dans une nuit difficile tant de détours, d'être un homme *total*. Ce serait tricher, et d'indigne façon, que d'escamoter aujourd'hui, selon nos préférences, en les taxant paisiblement de stérilité, ses tentations ou ses volontés, sa recherche ou sa découverte.

★

Eluard poète du bonheur, Eluard poète politique. Pour moi les deux hommes, les deux poésies sont inséparables. C'est un seul poète. C'est une seule poésie. La joie charnelle, cette espèce de ductilité des jours donnés au bonheur, donnés à une femme que l'on aime, donnés aux autres hommes, tels sont les signes qui ont

appris à l'écriture d'Eluard sa forme, d'abord, ensuite son contenu. Tels sont les signes auxquels il a reconnu son chemin.

J'ai eu longtemps un visage inutile
Mais maintenant
J'ai un visage pour être aimé
J'ai un visage pour être heureux.

Une seule révolte : contre la mort, contre la solitude.

Un cœur seul pas de cœur
Un seul cœur tous les cœurs
. . . .
De l'océan à la source
De la montagne à la plaine
Court le fantôme de la vie
L'ombre sordide de la mort

Mais entre nous
Une aube naît de chair ardente
Et bien précise
Qui remet la terre en état
Nous avançons d'un pas tranquille
Et la nature nous salue
Et tous les vivants nous ressemblent
Tous les vivants que nous aimons.

De l'amour d'une seule à l'amour de tous, du fantôme de la vie à la vie elle-même, c'est la leçon que répète inlassablement cette poésie, pour qui la présence des hommes — et sa propre présence aux hommes — devinrent la condition nécessaire et suffisante de la dignité. Une dignité simple, charnelle, heureuse, qu'Eluard conquit lentement sur le désespoir des premières années.

★

« *Et dans l'unité d'un temps partagé, il y eut soudain tel jour de telle année que je ne pus accepter. La vie, l'amour avaient perdu leur point de fixation.* »

Ceux pour qui la poésie d'Eluard était l'un des « points de fixation » de la vie et de l'amour devraient se taire. Il ne faudrait pas de querelle ni de marchandage autour de cette œuvre maintenant achevée, qui va commencer, dans le silence, sa seconde grande aventure : la reconquête de la vie sur la mort, de la liberté, du bonheur sur l'oppression des mots et des hommes.

A chanter des plages humaines
Pour toi la vivante que j'aime
Et pour tous ceux que nous aimons
Qui n'ont envie que de s'aimer
Je finirai bien par barrer la route
Au flot des rêves imposés
Je finirai bien par me retrouver
Nous prendrons possession du monde

Car c'est finalement dans la mémoire des hommes que se joue l'enjeu de la poésie. Au moins sommes-nous sûr que l'on rendra toujours cette justice et cet honneur à Paul Eluard, d'avoir offert sa poésie à la joie, à l'amitié.

Les derniers arguments du néant sont vaincus
Et le dernier bourdonnement
Des pas revenant sur eux-mêmes
. . . .
Et c'est très vite
La liberté conquise
La liberté feuille de mai
Chauffée à blanc
Et le feu aux nuages
Et le feu aux oiseaux
Et le feu dans les caves
Et les hommes dehors
Et les hommes partout
Tenant toute la place
Abattant les murailles
Se partageant le pain
Dévêtant le soleil
. . . . . .
Nous deux toi toute nue
Moi tel que j'ai vécu
Toi la source du sang
Et moi les mains ouvertes
Comme des yeux

Nous deux nous ne vivons que pour être fidèles
A la vie

Voici l'œuvre d'Eluard livrée désormais au harcèlement accablant des commentaires et des analyses. On va démonter cette machine souple et douce, la fête et le jeu des mots, on va classer cette science exacte de la parole et du silence parmi tous les mécanismes possibles du langage, on va donner à Eluard des descendants et des ascendants, non pas une famille — ce qui ne serait pas grave, mais une *place*. Demain, ses poèmes — les plus célèbres d'entre eux, *Liberté* peut-être, que nous apprenions voici dix ans — s'en iront trois par trois grossir les morceaux choisis des lycéens. Pitié pour lui, qui n'aurait certainement pas aimé cette société, ni que ses mots allassent se ternir dans cette grisaille honorable. Cette poésie appartient moins aux livres qu'à la vie, cet homme appartient moins aux Panthéons qu'aux rues douces du soir, aux promenades à deux, au soleil sur la mer. Lycéens, apprenez Eluard pendant les récréations, glissez ses vers recopiés sur des feuilles mal déchirées entre deux pages de vos anthologies, comme des compagnons insolites pour les beautés d'hier. Lui n'est pas d'hier. Apprenez Eluard pour les jeunes filles que vous aimerez. Dites-leur Eluard comme lui le disait : « *Pour les nuages, pour l'arbre de la mer.* »

Depuis une heure voici que j'écris « cette œuvre », et j'use des mots convenus pour célébrer les écrivains morts qu'on admire. Ne vous laissez pas prendre à ce vocabulaire affreux des enterrements, fût-il amical. Je souhaite à ce poète une survie plus familière. Son souvenir restera lié pour nous aux images les plus simples de la joie, qui sont aussi les seules victorieuses. Il faut appeler au seuil de l'histoire posthume d'Eluard des gens très jeunes, des garçons et des filles comme on en voit sur les plages, et non dans les salons, pour qui demain sera bien plus important qu'hier. Ce sont les seuls compagnons de route qu'Eluard se fût choisis pour ce long chemin. C'est à eux que nous confions le soin de son salut parmi les hommes. Eux seuls conjureront l'éloignement dans le temps, la torpeur des gloires assurées, la mort. Eux seuls seront ce qu'est Eluard à jamais : *fidèle à la vie.*

François Nourissier.

LES ESSAIS

PHILOSOPHIE ET LITTÉRATURE DANS LA CRITIQUE D'AUJOURD'HUI

Il y a longtemps qu'on a signalé l'envahissement de la littérature par la philosophie, et d'abord par les agrégés de philosophie. L'inactualité de Zola, dont on s'est aperçu au moment des fêtes de son cinquantenaire, est manifeste : nous sommes loin du roman expérimental, inspiré par la science, avec notre roman théologique ou métaphysique, existentialiste ou phénoménologique. Il est naturel que cette orientation se reflète à mesure dans cette littérature au second degré qu'est la critique. Thibaudet distinguait une critique parlée, une critique des professeurs, une critique d'artiste ou des créateurs. Même si la distinction peut encore être de quelque utilité, il faut ajouter que les trois critiques sont aujourd'hui pénétrées de philosophie, la philosophie, étant bien souvent la préoccupation essentielle des professeurs qui traitent de littérature comme des littérateurs eux-mêmes et le public qui fait la critique parlée se piquant plus ou moins de participer à ces mystères.

Cette interprétation philosophique de la littérature peut, semble-t-il, prendre plusieurs formes différentes. La plus courante est celle qui part d'un système et trouve dans l'œuvre littéraire sa confirmation ou sa démonstration. La partie la plus efficace de la critique marxiste, par exemple, interprète toute la littérature de manière à illustrer les thèses de Marx sur l'évolution de l'homme dans une société capitaliste ou dans une société socialiste, trouvant ainsi son pôle négatif

et son pôle positif. De même, il y a une critique catholique qui va de l'humble classement des poisons littéraires aux méditations théologiques inspirées par Bernanos, Mauriac ou Graham Greene. Et il y a bien entendu une critique existentialiste, à peu près inséparable des œuvres existentialistes d'ailleurs. parce qu'elle vient des mêmes sources et cherche simplement des suppléments de preuve. Dans tous les cas, cette critique est en quelque sorte une critique descendante : on part de saint Thomas (il y a vingt ans, c'était la mode), de Hegel, ou de la conception sartro-heideggérienne de l'existence et on montre que les images de la vie et du destin que l'on trouve dans la littérature en sont les illustrations plus ou moins spontanées. On ramène donc l'œuvre à un mécanlsme idéologique, on la retranscrit sur le plan d'une philosophie : cela ne va pas, on le sait, sans un grand déploiement d'érudition, sans un vocabulaire étrange qui fait de certaines pièces de critique littéraire de petits essais hérissés de termes barbares, d'une lecture difficile et parfois assez comique.

Mais il est possible aussi à la critique philosophique de prendre une autre voie, plus étroite, mais peut-être à la longue plus profitable. Il s'agirait de faire une critique montante, de partir des œuvres littéraires pour en dégager sans préjugés les données philosophiques implicites et variables. Car enfin, bien avant qu'il y ait des agrégés de philosophie qui écrivent des romans, il y avait des romanciers qui réfléchissaient sur la vie de l'homme. Et cette réflexion nourrissait leurs œuvres, même s'ils n'en disaient rien. La littérature est un des produits les plus riches et les plus complets de l'expérience humaine, les vies imaginaires des héros de romans ou de tragédies sont des expériences plus riches d'enseignement que bien des vies réelles, etc. Pourquoi ne ferait-on pas ainsi une philosophie de la littérature considérée comme phénomène de civilisation? On trouverait sans doute quelque chose de cette méthode dans les travaux de M. Georges Poulet, Études sur le Temps humain et la Distance intérieure : à travers une longue suite d'écrivains, M. Poulet a étudié une expérience une seule, mais à vrai dire d'une importance capitale pour l'ensemble de la vie psychologique et pour l'image d'ensemble que l'homme se fait de lui-même, l'expérience du temps. Sans doute, peut-on se demander si M. Poulet n'est pas pénétré par les philosophies d'aujourd'hui, s'il n'a pas un peu la tendance de bien des historiens de la philosophie d'arrêter le mouvement dialectique avec ses contemporains et de se penser lui-même un historien de la dernière époque, celle qui a la clé. Mais sa méthode et ses analyses n'en sont pas moins précieuses, et l'on peut imaginer le développement de cette philosophie de la littérature par l'étude d'autres expériences fondamentales, celle de l'amour, celle de la parole, celle du bonheur. Et cette critique montante aura sans doute une faiblesse exactement opposée à la faiblesse de la critique descendante ou dogmatique dont nous parlions : elle souffrira non d'excès de systématisation, mais d'une systématisation insuffisante.

Enfin, mais est-ce la peine d'en parler, on pourrait encore considérer une étude philosophique de la littérature qui s'attacherait à un aspect trop souvent négligé des œuvres littéraires : avant d'être leçon de morale ou expérience métaphysique, l'œuvre littéraire est

une œuvre d'art, et il y aurait place ainsi pour une esthétique des arts de littérature. Longtemps cette esthétique a été descendante elle aussi, partant d'idées générales et déduisant des règles. La littérature a marché, même quand on lui a prouvé l'impossibilité du mouvement (« la littérature est-elle possible? » demande la critique éléatique de M. Paulhan et de M. Blanchot). Il y aurait une étude de ce dynamisme à faire ou à compléter.

Faut-il donc tant de philosophie pour goûter une pièce de théâtre, un roman, un poème? Peut-être pas, mais en un temps où la littérature, de la plus basse à la plus haute, est bien souvent le seul intercesseur entre le lecteur et la philosophie, pour ne pas dire la religion, la tâche de la critique n'est-elle pas toujours d'aider le lecteur à récolter les fruits les plus intérieurs de sa culture?

ROBERT KANTERS.

MICHÈLE LELEU
LES JOURNAUX INTIMES

Mme Michèle Leleu aborde ici — et fait plus qu'aborder — le sujet le plus riche et le plus passionnant qui soit : celui du « journalisme intime », auquel Georges Gusdorf avait consacré déjà une partie de son remarquable ouvrage, *la Découverte de soi* (chez le même éditeur). Ne chicanons pas Mme Michèle Leleu sur le caractère un peu systématique de la première partie de son étude, dans laquelle elle entreprend, à la lumière de la caractérologie, et, notamment, des travaux de René Le Senne, une classification des « types » de journalistes intimes (qu'elle baptise d'un néologisme discutable : « diaristes »). Et suivons-la plutôt dans son remarquable exposé analytique sur *le Journal, opération de l'auteur* (par opposition au « journal, témoignage *sur* l'auteur »), ses fins, ses dangers, « le salut par le journal, » le problème de la sincérité, etc.

J'ai toujours pensé que le journal intime (quelque forme qu'il prenne : il arrive qu'elle approche, voire se confonde presque avec celle du roman ou de l'essai) est à la fois l'origine et l'aboutissement de l'expression littéraire — non de la littérature (en tant qu'esthétique) mais de l'écriture (en tant que langage et en tant qu'acte). Notre temps, qui n'est peut-être pas loin de voir la faillite du roman proprement dit tel que le définit M. Larousse : « Œuvre d'imagination, récit en prose d'aventures inventées et combinées pour intéresser le lecteur », notre temps, dis-je, pourrait bien voir aussi cette littérature de confidence et de témoignage l'emporter sur toutes les autres, sinon par sa diffusion, du moins par son importance qualitative et la richesse de sa substance. A cet égard, l'ouvrage de Mme Michèle Leleu est, à la fois, un excellent inventaire et un précieux hommage rendu au genre littéraire le moins *reconnu* de tous.

(Éd. des Presses Universitaires.) CLAUDE ELSEN.

ROGER PEYREFITTE
DE VÉSUVE A L'ETNA

On croit que le critique aime critiquer. Erreur. Sauf l'éreintement total, neuf fois sur dix inutile mais dont il faut bien convenir qu'il offre son agrément, rien, pour le critique, n'est plaisir si pur que de pouvoir louer sans réserves. Ce plaisir, je l'éprouve à parler du dernier ouvrage de Roger Peyrefitte, *Du Vésuve à l'Etna.* En un mot comme en cent, ce livre m'a enchanté.

Et pour des raisons si diverses qu'il faudrait presque les numéroter, en partant des plus modestes (qui sont le choix même du sujet et son ordonnance) pour arriver aux plus éclatantes (les agréments du langage et de la culture).

On croit trop qu'on connaît l'Italie dès qu'on a vu Rome, Venise et Florence. Il reste une autre Italie, celle qui commence à cette ancienne porte entre Rome et Naples, qui jadis barrait la route et qui, maintenant, comme découragée, s'est rangée sur le côté. Cette autre Italie tantôt, comme à Naples, gesticulante et rieuse; tantôt, comme en Sicile, plus dure et taciturne; cette autre Italie où voisinent les paysages grecs, la pureté athénienne et la luxuriance *settecentesca*, cet art bariolé, surchargé, avec ses trente colonnes et ses palétuviers de marbre sur des façades d'églises de quartier où n'entreraient pas cent personnes, cet art pour le plaisir, si éloigné de notre snobisme du dépouillé — ce snobisme du pauvre qui vante son mur nu faute d'y pouvoir accrocher des tableaux.

C'est de cette tranche de l'Italie (de Naples à Syracuse, du Vésuve à l'Etna) que Roger Peyrefitte s'est fait le guide. Et un guide averti, entêté, à l'affût d'une cérémonie curieuse comme d'une œuvre d'art oubliée, courant les ruelles, harcelant des sacristains pour se faire ouvrir des cryptes dont ils ont à peu près oublié l'existence, frétant des taxis brinqueballants pour courir dans des endroits où personne ne va — ce qui nous vaut d'ailleurs quelques récits irrésistibles. J'ai vécu dans ces régions. Je croyais les connaître : Peyrefitte m'en a remontré. J'espérais me rattraper en trouvant dans son livre quelque erreur. Je n'en ai pas trouvé.

Guide donc. Baedeker plus complet — et rien qu'à ce titre déjà précieux — mais Baedeker comme l'était l'excellent *Londres,* de Paul Morand. Un guide, mais écrit par quelqu'un qui jouit profondément de tout ce qu'il voit, qui le décrit avec un constant bonheur, qui nourrit son texte tour à tour d'émotion, d'humour et de tendresse. Un guide sensible, curieux des gens comme des choses — et qui a parfaitement compris les deux. Je recommande à cet égard le chapitre sur les rues de Naples, celui sur les catacombes ou celui sur Pompéi. Au-delà du pittoresque, il y a dans le peuple italien (et particulièrement dans ces régions-là) un fonds de simplicité, de gentillesse, de bonne humeur et même de bonté véritable dont Peyrefitte parle de la manière la plus juste. Point de rancunes. Point de moroses. L'offense et la déception oubliées après cinq minutes.On relira à ce sujet le chapitre déjà paru dans cette revue et intitulé *Fête à Castelmola* Et je voudrais relever aussi ce trait si juste à propos de la curieuse étanchéité qui existe à Capri entre

les autochtones et les étrangers (*ce mur invisible*, comme l'appelle Peyrefitte).

Reste le bonheur de l'expression. Reste le plaisir de cette culture si généreusement dispensée tout au long de ces promenades. L'un et l'autre, le style et la culture, ne sont plus de bon ton. Les trois quarts de nos écrivains se vantent d'écrire n'importe comment et de n'avoir pas lu quinze livres. Ils n'ont pas besoin de s'en vanter : on s'en aperçoit aisément. Roger Peyrefitte ne donne pas dans ces godans. Quel plaisir de lire quelqu'un dont les phrases sont aussi justes que les paysages qu'elles décrivent. Quel plaisir de lire quelqu'un qui, non seulement est cultivé, mais dont la culture s'est faite sensibilité, chez qui elle est devenue tout ensemble mode d'appréhension et volupté. Voici Virgile et Pindare, Verrès et Tibère, aussi présents que le cocher borgne dont l'auteur nous rapporte les propos. Cette culture, visiblement, le rend plus sensible à la Vénus Erycine qu'à sainte Vénéra — au point qu'il est même tenté de les confondre. Au moins a-t-il su parler des deux avec le même respect.

(Éd. Flammarion.) FÉLICIEN MARCEAU.

CHARLES GERMAIN

COURT TRAITÉ DE LA NOBLESSE

Si l'on écarte la paille des mots, on voit que cet ouvrage est une critique de l'esprit bourgeois. Vieille affaire où chacun s'est exercé au début du siècle, des plus grands comme Léon Bloy aux plus petits, pour effarer le bourgeois et inciter sa femme à vivre sa vie. Mais vivre sa vie est devenu « intégrer l'histoire à l'existence ». Sartre est passé par là. Peut-être Maurras aussi, mais dans sa plus mauvaise part attachée à une qualité latine un peu desséchée. Cette étrange tenaille d'un maurrassisme existentiel broie comme coquille de noix Burnham le technocrate, Saint-Simon le sociologue, comme Staline le grand chef; capitalisme, socialisme ou communisme, accusés uniformément, comme tout bon bourgeois, de se détourner de la société vers soi. A la place se propose la noblesse, « audace au pied léger, désinvolture. »

A vrai dire, quand on en est là, sur le point d'être hors de soi, l'espoir suscité par le titre semble vouloir se réaliser. Quelques pages remarquables et pénétrantes sur la noblesse en tant que classe sociale donnent couleur à ce langage trop abstrait. On pourrait attendre, on attend pour la prochaine fois, cette étude de l'aristocratie aujourd'hui, sa puissance comme sa faiblesse, le rôle auquel elle est appelée, qui réserverait des surprises passionnantes. L'auteur en a les cartes en mains, mais, hélas, le penseur a déjà repris son vol et nous inquiète à nouveau quand il annonce que « la noblesse se refuse à fonder son action sur les besoins humains ».

(Éd. Gallimard.) JACQUES NANTET.

ROLAND DORGELÈS
PORTRAITS SANS RETOUCHE

Quand j'étais Montmartrois, et, il y a cinq ans, *Bouquet de Bohême* nous ont livré les souvenirs de Roland Dorgelès — les souvenirs d'une partie de sa vie, du moins (ce qui était en dehors de la guerre). *Le Château des brouillards* aussi, ressortissait à cette veine qui chez Dorgelès, reste profonde. On le voit avec ces *Portraits sans retouche* qu'il vient de publier : il y échappe à la facilité, et à la tentation qu'il pourrait avoir de se retourner vers son passé pour nous le présenter à chaque livre avec un éclairage changé. Il parle peu de lui, en témoin qui s'efface. Ses modèles sont Courteline, Clemenceau, Mirbeau, Tristan Bernard, Poulbot — et des peintres : Toulouse-Lautrec, Van Gogh, Utrillo, et encore Falké, Chas Laborde. Tous sont racontés, évoqués, présentés avec amour et scrupule. Cela fait un livre qui est plus que « plaisant » : il rend le son d'une vieille et profonde amitié. Le paysage sentimental de Dorgelès, pour parler comme Mac Orlan, s'est construit autour de la Butte. Il n'est pas sûr que, après bien de longs et de durs chemins, plus austères et plus importants en apparence, on ne remonte pas un jour vers la rue des Saules et la place du Tertre. (Quand je dis on, je pense aux écrivains et aux artistes d'aujourd'hui dont le cœur a souvent élu d'autres lieux.) Une vieille tendresse, qui n'était pas toujours légère, s'est attachée là et on peut la croire perdue : elle dure, et pas seulement le temps d'une chanson.

(Éd. Albin Michel.) GILBERT SIGAUX.

LES ROMANS

LE ROMAN ET AUTRES COMPTES

On se plaint des romans : il paraît qu'il y en a trop; que beaucoup sont nuls, décevants ou médiocres; que les éditeurs publient n'importe quoi. On se plaint des prix littéraires : il paraît qu'ils font, pendant deux mois, régner une fièvre de mauvais aloi, une atmosphère de paddock.

Pour les prix — indépendamment de la valeur qu'on peut attacher au suffrage de tel ou tel jury — toute la question tient dans ceci : avec une critique chaleureuse, un doigt de publicité et un peu de chance, un bon roman, sauf exceptions, se vend à cinq mille exemplaires. Le même roman, couronné par le Goncourt, dépassera les cent mille. A qui la faute? Ces cent mille exemplaires, ce ne sont

pas les écrivains qui les achètent. Ni les éditeurs. Ni les membres du jury.

Il importe peu, d'une certaine manière, qu'un livre se vende ou ne se vende pas. La postérité reconnaîtra toujours bien les siens. Il importe peu pour le livre présent, déjà écrit. Mais il importe beaucoup pour le suivant, celui qui est encore à faire. Car, ces deux tirages susdits, seul le second permettra à l'écrivain de travailler à son roman suivant dans le recueillement indispensable. Interviewée après son prix Fémina, Dominique Rolin a déclaré : « Enfin, je vais pouvoir aller habiter en Seine-et-Marne. » C'était fort bien situer la question. A qui la faute si, pour gagner ce département désiré (c'est-à-dire la paix et la liberté), l'écrivain n'a pratiquement guère d'autre moyen que les prix?

Je sais, ces considérations sont sordides, irritantes. J'en parle sans plaisir. Ici-même, il y deux mois, Claude Elsen disait à ce sujet les choses les plus justes. Écrire n'est pas un métier. C'est un besoin, une vocation, une nécessité intérieure, une passion. On ne saurait mieux dire. Mais les passions et les vocations ont au moins ceci de commun avec les métiers : elles prennent du temps. Elles dévorent. On parle de second métier, de ce fameux second métier qui, paraît-il, devrait purifier l'œuvre en la libérant de l'argent. Veut-on les voir, les ravages du second métier? Ils sont dans ces romans dont précisément on se plaint, dont on dit qu'ils sont nuls ou médiocres et qui, le plus souvent, ne sont que des romans trop hâtivement faits, dont on sent bien qu'ils ont été conçus et écrits de bric et de broc, une heure par ci une heure par là. Certes, l'écrivain véritable se reconnaît à ce que, malgré toutes les contraintes, il continuera à écrire. Et de même, le vrai chrétien à ce que, aux trois quarts dévoré par un lion, il sortira encore la tête pour clamer sa foi. Cela ne me paraît une raison ni pour poster des lions dans les sacristies, ni pour imposer à l'écrivain d'écrire dans des conditions incroyables. Il y en a sans doute à qui le dimanche après-midi peut suffire. D'une manière assez générale pourtant, on n'a pas encore trouvé d'autre moyen pour écrire un roman que de s'enfermer un certain temps en tête à tête avec lui. Ce n'est pas rien, un roman. C'est une lutte de tous les jours. C'est quelque chose dans quoi il faut tremper, mariner. C'est un bras-le-corps exténuant pour lequel le romancier n'a pas trop de toutes ses forces, de tout son recueillement, de tout son temps enfin.

Beaucoup de romans sont nuls? Cela n'est pas. Le hasard fait que, ces derniers mois, j'ai lu une tripotée de romans nouveaux. De bons et de moins bons. Ce qui m'y est apparu en filigrane, c'est rarement la nullité, mais plus souvent le manque de recueillement, le manque de travail, le manque de ratures, le manque de rigueur, le manque de courage (car, dans ce domaine, le courage aussi, ça prend du temps). Pour la plupart, on voyait trop bien ce qu'ils auraient pu être si on les avait rendus à l'auteur avec un chèque lui permettant d'aller y retravailler pendant six mois en Seine-et-Marne. J'entends les éditeurs : « De quoi travailler pendant six mois? Un chèque? Où voulez-vous que j'aille le chercher? Un roman dont je ne vendrai pas deux mille exemplaires... » Je sais, je sais. Mais ce n'est peut-être que pour cela qu'on en vend seulement deux mille exemplaires.

Il y a sans doute d'autres raisons (et notamment un certain appauvrissement de la matière romanesque sur lequel il vaudrait la peine de revenir). Je crois pourtant que si le lecteur, comme on l'assure, montre quelque lassitude, s'il a tendance à ne plus acheter que les romans consacrés, c'est peut-être parce que, souvent, il a eu l'impression que l'auteur ne s'était pas encore donné assez de peine, qu'il avait bâclé son ouvrage, étiré en roman une nouvelle ou survolé son sujet. Cela est grave. La prétention du romancier est grande. Il demande que, pour connaître ses émois, ses rêves, l'intrigue qu'il a imaginée, des hommes lui consacrent et du temps et de l'argent. Cette prétention ne se justifie que s'il présente au moins *du travail bien fait. Le travail bien fait, ça prend du temps. Nous en revenons toujours au même point.*

FÉLICIEN MARCEAU.

JACQUES AUDIBERTI
MARIE DUBOIS

Ce pourrait être le titre d'un vieux roman naturaliste comme ceux que Jean Paulhan découvre de temps à autre, pour se reposer de découvrir Malcolm de Chazal. Ce pourrait être l'œuvre ingénue d'un primitif du naturalisme, — album de daguerréotypes, document, procès-verbal, l'histoire « vécue » d'une servante, d'une prostituée, d'une chaisière. Mais ce n'est pas cela, bien sûr. Si M. Audiberti a voulu, pour une fois, jouer le jeu romanesque, aussi benoîtement que le premier romancier venu, il n'oublie pas pour autant d'être Audiberti. Plus exactement, il ne peut pas s'empêcher de rester Audiberti. La photographie l'embête bien, et le magnétophone, plus encore. Il a beau puiser dans l'arsenal du roman naturaliste — suicide au gaz, concierges pustuleux, commissariat, banlieue noire, rues populacières de Paris... —, il ne se contentera pas de recenser ces éléments bien connus, il ne les restitue pas tels quels. Il les transfigure. Les flics de M. Audiberti usent d'un langage plus vrai, mais surtout beaucoup plus magnifique, dans la cruauté, la crasse, l'insolence, que les flics ordinaires. Le lyrisme d'Audiberti vient irriguer, combler le cadre préétabli du roman traditionnel, puis, à la manière d'une lave brûlante, il le désagrège. L'inspecteur Loup-Clair tombe amoureux d'une belle morte, Marie Dubois. Or, Loup-Clair est un tendre, un timide, un refoulé sentimental que les femmes bien vivantes effraient, et de qui, d'ailleurs, il se croit ignoré. « *On sort, avec, étant un homme, ce qu'il faut pour les femmes, on s'éreinte à se demander pourquoi il y en a tant, des milliers, des millions dans les seize ans, dans les vingt, la poitrine, les jambes, et à quoi elles servent, toutes, les yeux droit devant elles, ou le traversant sans le voir, sans s'arrêter, comme si son épaisseur matelassée était de la gelée de veau...* » et « *pour elles, décidément, il était invisible* ». Loup-Clair se nourrira donc, cœur et âme, de cette Marie Dubois, entrevue, joli cadavre, dans la pénombre puante d'un commissariat de banlieue, et que l'enquête policière rend peu à peu à la vie de l'imagination. C'est un long rite de nécrophilie, ou nécromancie? que ce

roman très insolite. Un rite souvent horrible, parfois émouvant, avec ses épisodes de merveilleux. Ne vous laissez pas tromper par le style haché et, en apparence, débraillé, du récit. Cette familiarité est calculée, ces négligences sont savantes. Sous la défroque du romancier naturaliste, se cache un maître du langage; et aussi un poète, qui rêve tout haut pour notre enseignement et pour notre plaisir.

(Éd. Gallimard.) J.-L. C.

YVONNE CHAUFFIN

QUE VOTRE VOLONTÉ SOIT FAITE

Il y eut *les Pasquier*, *les Thibault*, *les Jalna*, Yvonne Chauffin nous donne *les Rambourt*. L'auteur n'est pas indigne de ses prédécesseurs. Le premier volume intitulé *Que votre volonté soit faite* est le seul paru jusqu'ici.

Une famille habite une maison de campagne en Bretagne : quatre générations de femmes y vivent les jours de la drôle de guerre. Les seuls hommes sont deux parents d'âge mûr qui font de leur mieux pour n'être pas submergés. La grand-mère est le chef de cette tribu; c'est une grande dame capable de fantaisie : pour accepter le présent, elle le dore des convenances du passé. Le sens pratique de sa fille lui est un précieux soutien. Une grand-tante se traîne sur ses cannes, elle a toute la journée pour être pessimiste et marmonner des semonces. La petite Guen est absolue, rétive, préoccupée : elle a quatorze ans. C'est peut-être le portrait qu'Yvonne Chauffin a le mieux réussi.

Les marottes et la fantaisie de chacun créent des disputes piquantes qui cessent à l'instant devant une situation grave ou tragique touchant l'intérêt ou la vie du clan. Voilà qui a du talent. On sait nous divertir.

(Éd. Amiot-Dumont.) JACQUES EHRMANN.

PAUL PILOTAZ

COMBAT AVEC L'HOMME

Dans l'atmosphère étouffante d'une aride terre tropicale, en dépit des obstacles, en dépit de lui-même et de sa propre peur, un homme cherche à tenir sa gageure. Avec une très lucide simplicité, Pilotaz se penche sur Maublanc, le pionnier, pour lequel combat matériel et combat spirituel demeurent étroitement liés. Autant que des éléments il désire être « maître, un jour, de sa jungle intérieure ».

Maublanc échoue, mais au plus profond de cet échec découvre ce qu'il cherchait. Il ne s'agit pas tant de vouloir à tout prix devenir ce que l'on est que surtout de dompter et vaincre ce que l'on sait de soi : Maublanc découvre l'Amour, divin et humain. « Combat avec l'homme, » combat de l'homme contre lui-même, seul débat

où il ne s'use pas en vain. Ceux qui ont aimé *la Part du ciel* seront cependant déçus par la fin facile du roman. Pilotaz verse dans le romantisme et c'est dommage pour l'âpreté du combat sans merci des pages précédentes.

(Mercure de France.) ÉRIC HELTIER.

JEAN ANGLADE

LE CHIEN DU SEIGNEUR

Comme Gilbert Cesbron dans *les Saints vont en enfer*, Jean Anglade a pris pour héros de son roman un prêtre-ouvrier. Ou plutôt — c'est là toute la différence — là où Gilbert Cesbron nous parle *du* prêtre-ouvrier, Jean Anglade nous parle *d'un* prêtre-ouvrier. Le livre de Gilbert Cesbron, visiblement, se voulait avant tout témoignage. Très adroitement, l'auteur s'y attachait à nous illustrer tous les aspects, tous les problèmes, les joies et les mécomptes de la vie du prêtre-ouvrier, de sa vie normale. Tandis que le *Chien du Seigneur* est avant tout un roman. Témoignage encore, si on veut, comme tout roman, mais surtout récit d'un drame personnel, d'un drame exceptionnel, d'une crise. Le prêtre ici succombe à la tentation, se désespère, échoue dans sa tâche.

Ce drame est d'ailleurs profondément émouvant. Le ton est juste. L'auteur a su charger son récit de vérité et d'émotion. Notamment, tous les passages sur l'usine sont excellents. Où les choses se gâtent, à mon sens, c'est vers la fin. Bien entendu, je le rappelle, il s'agit d'un roman. Dans un roman, tout est possible, toutes les réactions, toutes les attitudes. Que ce prêtre raisonne tout de travers et manifeste une curieuse tendance à ne plus juger des choses de l'Église qu'en stricte fonction de la classe ouvrière, n'en accusons pas nécessairement l'auteur. Son personnage se trompe, c'est tout. Que, pour échapper à la plus banale des tentations, il ne trouve de solution que dans un presque-suicide, passe encore. Le récit reste émouvant. Mais c'est l'histoire d'un échec. Et alors, quand, sous nos yeux, l'auteur canonise son personnage (« *Vous êtes un saint* »), là, nous renâclons. Un vrai saint, je crois, eût su choisir une voie plus humble et se contenter de demander son changement pour aller servir ailleurs.

(Librairie Plon.) FÉLICIEN MARCEAU.

MAKHALI PHAL

LE ROI D'ANGKOR

Ce livre d'une femme, cambodgienne par sa mère et française par son père, n'est ni l'œuvre d'une indigène qui refuserait tout dialogue avec l'Occident, ni l'œuvre d'une Européenne qui tenterait de faire comprendre à ses demi-compatriotes les mystères du Levant, mais tous les deux à la fois. C'est-à-dire que Makhali Phâl se livre

sans retenue au génie de son pays natif avec le secret espoir d'en communiquer l'essence à ses lecteurs français par l'envoûtement poétique, la force des images, la discipline imposée d'une manière de penser et de s'exprimer. Elle souhaite d'obtenir notre audience sans avoir recours à l'intelligence, comme j'imagine qu'un sage d'Orient doit se faire entendre de ses disciples en s'imposant à eux comme un homme avec l'âme duquel il faut totalement coïncider pour bénéficier de son enseignement. Ce qui est une manière de persuader bien étrangère à nos mœurs.

En conséquence *le Roi d'Angkor* est un ouvrage qui ne peut se lire qu'au prix d'une sorte de renoncement à soi et d'adhésion préalable à tout ce qu'il évoque. Alors seulement il y a quelque chance que les longues descriptions qu'il contient, les tableaux allégoriques, les symboles obscurs, les prières incantatoires et les raisonnements métaphysiques s'éclairent brusquement d'une signification cohérente. C'est un livre qui, à proprement parler se vit, si, comme on le dit en hypnotisme, le lecteur est un sujet qui « marche ». Il ne se critique pas.

(Éd. Albin Michel.) GEORGES PIROUÉ.

ALFRED KERN

LE MYSTÈRE DE SAINTE-DOROTHÉE

Après les *Voleurs de Cendres*, le délassement du guerrier : Alfred Kern écrit ses Provinciales. La même troupe joue dans le même décor. Tout dans les *Voleurs de Cendres* était à l'échelle du monde. La guerre, la politique, la religion donnaient au livre sa couleur tragique, et sa poésie. La petite ville de Noirmont est une île. Une île de bonheur où chacun vit pour soi passionnément : Mathias, le garde-champêtre, Pancrace, le droguiste, don Juan des métayères, le petit Sylvain, gamin rêveur et pervers, Caroline, servante au cœur léger, le maire, le curé, le pasteur. Kermesse, fêtes du pays, amours furtives, cérémonies officielles : c'est la vie égoïste et savoureuse, dionysiaque et secrète d'un petit village de l'Est, qui sacrifie au vin, à la bonne chère, aux jolies filles. Mais une bohémienne, Carmen, premier amour de Pancrace, devenue, un peu à la manière de Barbe-Bleue, la sorcière de la mystérieuse Maison Blanche, et un brigand, Jérôme, beau parleur, tous deux venus jadis de l'étranger, *extra muros Noirmontii*, dirait M. le Curé, sont la source des troubles, des désordres et des maléfices. Noirmont s'ennuierait sans ces anciens voyageurs qui donnent du goût à la montagne, aux herbes, aux plantes qui dominent la ville. Mathias et Pancrace ne cherchent autour de la Maison Blanche et avec la complicité ou la rivalité de Sylvain, que ce parfum de l'étrangeté et du mystère dont Carmen est comme le symbole impur. Le mystère de sainte Dorothée c'est celui de l'amour.

Alfred Kern s'est laissé guider par cet humour qu'on devinait seulement dans ses autres livres; humour riche et puissant, où le

calembour, le proverbe succèdent à la poésie cocasse, et qui est l'envers même du burlesque : *le Mystère de sainte Dorothée* parodie le quotidien, le vulgaire, et l'élève jusqu'au rire du poète. Ce divertissement merveilleusement écrit, confirme les dons éclatants d'Alfred Kern.

(Éd. Gallimard.) JEAN-BERNARD RAIMOND.

ANDRÉ DUBOIS LA CHARTRE

ROLAND

Depuis quelques années on recrute beaucoup d'écrivains parmi les pilotes. La guerre de 1940 en est cause qui leur a définitivement donné la première place. Celle de 1914 l'avait donnée au fantassin. On se battait encore à pied. Les aviateurs restaient des héros de légende. Aucun ne devint romancier. Avant que ces temps « héroïques » entrent définitivement dans la préhistoire, M. Dubois la Chartre a voulu leur rendre hommage.

Le pilote d'alors était un archange. Il n'était pas engoncé dans d'énormes combinaisons, protégé par des vitres épaisses. Rien ne le séparait du ciel, et la vitesse encore faible lui permettait d'observer en toute liberté un royaume inconnu. *Roland* renferme de très belles pages poétiques décrivant quelques-unes de ces promenades. Il renferme aussi une histoire. Une histoire qui pouvait être équivoque. L'art de l'écrivain l'a rendue ambiguë. On imagine facilement ce qu'un romancier réaliste aurait fait de *Roland*. M. Dubois la Chartre, tournant résolument le dos à la mode, choisit la fable et l'allégorie. On devine très vite le nom de sa patrie spirituelle : la Grèce. L'avion est pour lui le frère de Pégase, et son pilote a le visage de Bellérophon.

(Éd. Gallimard.) JACQUES TOURNIER.

LA POÉSIE

GEORGES SCHEHADÉ, POÈTE DE LA POÉSIE

La poésie travaille pour le temps, comme le temps travaille pour elle. Ce n'est pas son inactualité qui la rend toujours actuelle, mais l'image fidèle qu'elle offre du temps — celle d'une durée secrète que l'amour connaît dans le déchirement et que la poésie

accorde à ceux qu'elle a choisi, ses amants plus patients que ne le sont jamais les amoureux des corps. La liberté du langage, ses possibilités infinies, égare cependant beaucoup de ceux qui croient pouvoir lui donner une forme privilégiée. Que nul n'entre ici s'il n'est géomètre... C'est pourquoi les vrais poètes sont si rares. Tel, qui croit céder à la beauté et à la pureté de ses sentiments, n'exprime qu'une vaine rhétorique dont notre époque, plus que toute autre, a appris à se méfier.

Secrète, la poésie de notre temps ne l'est pas cependant seulement à cause de ses exigences propres, de son intériorité, ni de l'usage qu'elle fait d'un langage à l'état pur. Ce n'est pas à l'incompréhension du public qu'elle se heurte, mais d'abord à l'incompréhension de ceux qui sont chargés, par la routine et une sorte de paresseuse fidélité, d'informer ce public. Quand n'importe quel fabricant de pièces de théâtre ou de romans est assuré d'une publicité sans vergogne, dont les formules ne varient pas davantage que celles de l'objet qu'elles vantent, le poète est assuré de l'indifférence ou de la haine.

Il n'appartient pourtant plus à l'espèce maudite où sa juste révolte l'avait relégué. On ne craint plus qu'il se dérobe aux absurdes lois de la famille, de la société, des familles. Tout juste est-on d'accord pour lui être reconnaissant de jouer, dans les périodes de crise, un rôle de héraut patriotique ou révolutionnaire. Le reste du temps, on ne veut pas entendre parler de lui. C'est qu'il force certains à constater leur impuissance, leur insensibilité et, à défaut de dons naturels, leur absence totale de culture, leur confusion intellectuelle. On pardonnerait volontiers au poète, selon le cas, sa révolte, ses mauvaises mœurs, sa liberté, son orgueil, sa solitude, mais non pas de parler le seul langage qui lui convienne : celui de la poésie.

★

Ces lignes résument à peu près l'aventure de Georges Schehadé. Parus dans différents recueils depuis une quinzaine d'années, ses principaux poèmes viennent d'être réunis, chez Gallimard, sous le titre de : *Les Poésies*. Gaëtan Picon, dans son *Panorama de la littérature française contemporaine*, l'avait mis au premier rang des poètes de ce temps : « ... *une poésie qu'on pourrait appeler éternelle*... »

Ce n'est guère mon rôle ici de stigmatiser la critique officielle qui, au seuil des dernières vacances (le livre a paru en juin), n'a pas été capable de comprendre (mais comment des impotents le pourraient-ils?) que la poésie de Georges Schehadé, venue des ciels purs de la Méditerrannée et de son cœur, se confondait si facilement avec la joie de l'eau et du soleil, qu'elle signifiait depuis longtemps pour beaucoup — comme sa pièce : *Monsieur Bob'le*, comme son récit : *Rodogune* (G. L. M.) — la tendresse des jardins et des fleurs, la liberté de rêver à la beauté d'un monde qu'après

tout, l'horreur des temps ne parvient jamais à nous dissimuler tout à fait. Georges Schehadé, en tout cas, malgré les interdictions que font peser sur nos yeux l'approche du malheur et les imbéciles, a détruit les murs de la prison. Il ne s'est pas enfui seul. Nous pouvons tous suivre ce prophète de la bonté qui s'est appelé une fois M. Bob'le et, plus souvent, Georges Schehadé, poète des *Poésies.*

Ce mot un peu désuet qu'il emploie, après Mallarmé et Valéry, mais en le faisant précédé de l'article défini, pour titre de ses poèmes (recueil en fait de *Poésies* I, II et III et de *Si tu rencontres un ramier*...), renferme, sous son apparente banalité, tout ce qu'est *la* poésie pour Georges Schehadé : une suite d'instants privilégiés, de nœuds sonores, toujours semblables, pareils aux fleurs de printemps que l'on attend toute l'année avec la certitude qu'elles refleuriront.

Alors le temps n'est plus morcelé. Plus de dichotomie à craindre. Un peu moins de cent poèmes en quinze années. C'est plus que de printemps. C'est suffisant pour parler là aussi de *poésie ininterrompue*, et, parce que les thèmes varient peu, que le vocabulaire est d'une discrétion raffinée, pour parler d'éternité — au sens où on le dit de Bach.

C'est par les jardins que commencent les songes de folie... Le microcosme a ouvert ses portes chargées de glycines. La nature y assure l'ordre de ses fleurs. Les femmes y sommeillent, cédant à quelque doux empoisonnement :

Pavots vous ne serez pas la fleur vaine
Elle a trop aimé les yeux ouverts
La voici aujourd'hui plus blanche que sa mort
La nuit l'accable de pierres
Les yeux restent deux fleurs surnaturelles.

Ailleurs, il nous précise qu'*il y a des jardins qui n'ont plus de pays — Et qui sont seuls avec l'eau*... Ce doit être ainsi que le poète construit ses syllogismes. Et c'est le particulier qui englobe le général. Car il y a de la raison dans tout cela. Le brillant du langage, la suprême élégance avec laquelle Schehadé joue des images et des mots, le goût du beau vers pour lui-même — et il n'est pas de poète médiocre chez lequel il n'ait su découvrir un beau vers —, rien de cette harmonie syntaxique ne doit nous dissimuler la tendresse et la générosité de ce petit *de natura rerum.* Franciscain, Schehadé l'est aussi à coup sûr. Son matérialisme léger — celui des oiseaux, des fleurs, des larmes et des rires — nous donne gratuitement ce que d'autres nous proposent à grand renfort de « spiritualité ». Mysticisme et contemplation sont là à notre portée, avec « des anges qui exterminent des chevelures », au milieu des églises « *cette femme — dont le sourire est un peu de terre sur les seins* », des « *Madones qui vont à l'abreuvoir — avec les feuilles vertes de la folie* », où l'on dort enfin « *entre les jambes de Dieu* » et où l'on a avec Marie « *un chaste corps à corps* ».

S'agirait-il du Paradis retrouvé? Les morts y sont des fleurs ; « *les trésors, les fils des plantes;* » Georges Schehadé, un homme

heureux. Celui, enfin venu, qui « par délicatesse » aurait, loin de la perdre, gagné sa vie. Pour ce musicien du silence, la douleur chante aussi :

Je vous ai annoncé un grand oiseau de douleur
Au soleil d'or des mois punis
Au soleil des vieilles argiles
Un chant vous déchirera d'une aube à l'autre
O belle comme la caresse des platanes.

. . . .

Dans ce jardin merveilleux que l'on appelait Paradis terrestre, Dieu, par la bouche de Schehadé, a enfin inventé l'amour. Et les paroles qu'il balbutie dans son *Cantique des cantiques*, qui ne reflètent ni péchés ni remords, ont la tendresse un peu folle que les amants connaissent dans le secret de leurs regards :

Mon merveilleux amour comme la pierre insensée
Cette pâleur que vous jugez légère
Telllement vous vous égarez de moi pour revenir
A l'heure où le soleil et nous deux faisons une rose.

. . . .

Et encore :

O bien-aimée pleine de pleurs
De plaine en plaine en perdant la vue
Nous nous vivrons dans nos mémoires.

. . . .

Il me faudrait enfin dire que toutes les qualités célestes dont je pare Georges Schehadé sont tempérées (est-ce le mot?) par un humour qui est pour lui inséparable de la gentillesse avec laquelle il excuse (car il faut bien qu'elles soient quelque part) les fautes, les erreurs de la création. Cet humour prend, comme il se doit dans les meilleures philosophies, forme d'énigmes :

D'abord derrière les roses il n'y a pas de singes
Il y a un enfant qui a les yeux tourmentés.

Ou bien — devine qui pourra :

Dans le village danse un renne
Elégante
Elégante
Et ce n'est pas fini.

★

Ah ! Ce mélange de masculin et de féminin, cette reine qui est un renne, ce parfum de chanson très ancienne, comme je crains que ce ne soit pas du goût de tous nos cuistres, de nos mandarins de salles de rédaction, solennels comme leurs moustaches — réelles ou morales — qui ont charge de veiller (et ils dorment à moitié) à ce que de plus bêtes qu'eux ne réforment pas l'orthographe !

Utiles mandarins qui veille sur votre langue appauvrie, bons chiens de garde qui ne distinguez pas, à l'entrée de la maison, entre les amis et les voleurs (et vous vous laissez souvent amadouer par le biscuit que vous tend ces derniers) ! vous n'avez pas entendu la voix joyeuse et libre de Georges Schehadé. Mais rassurons-nous, d'autres l'entendent et l'entendront bien après que vos aboiements se seront tus.

GUY DUMUR.

AFFIRMATIONS DE LA POÉSIE

La première biennale internationale de poésie a eu lieu l'an dernier en Belgique, à Knokke-le-Zoute. Il faut en attribuer la paternité à Pierre-Louis Flouquet, directeur du *Journal des Poètes* depuis vingt-deux ans.

Cette première biennale faisait suite aux rencontres européennes de poésie de 1951.

Peut-être faut-il reprocher à beaucoup de rapports qui y furent lus un ton quelque peu didactique, mais, par ailleurs, des exposés comme celui de Sanghor sur la poésie noire surent réchauffer l'assemblée.

Il fut question, à ce congrès, de créer un jour mondial de la poésie. J'éprouve quelque répulsion pour les suites trop probables qu'aurait pareille vulgarisation. Aux objections que l'on fit à Flouquet, celui-ci répondit bravement qu'il avait toujours affronté le ridicule, et qu'il s'en était bien trouvé.

En tout état de cause, il ne faut point médire de rencontres comme celle de Knokke. A côté d'un travail officiel il s'y fait une utile prise de contact entre hommes qui se veulent « fondés en poésie » comme eût dit Apollinaire. A l'occasion de cette biennale sortait sous le titre *Un demi-siècle de poésie* une anthologie composée d'extraits d'œuvres de poètes de tous pays nés dans les dernières années du XIXe siècle et presque tous traduits au mieux (1). On nous indique, dans la préface, que plusieurs furent invités à y prendre la place qui leur était due, qui trouvèrent néanmoins bon de s'abstenir, leurs raisons étant d'ordre philosophique ou politique, plutôt que littéraire. De telles raisons n'ont pourtant point empêché que figurât dans ce recueil le chef actuel de la Chine, Mao Tse Tung qui, au plus difficile moment de ses luttes ou politiques ou guerrières, n'a, nous dit-on, jamais abandonné la poésie, et c'est lui qui écrit :

Par temps clair
La terre est si charmante,
Comme une jeune fille au visage rouge, aux vêtements blancs.
Tel est le charme de ces montagnes et de ces fleuves,

(1) Éditions de la Concorde, Lausanne.

Qu'il appelle d'innombrables héros à rivaliser entre eux en le poursuivant.
Les Empereurs Shih Huang et Wu Ti étaient à peine cultivés,
Les Empereurs Tai Tsung et Tai Tsu n'étaient pas des hommes sensibles,
Genghiz Khan ne savait que bander son arc contre les aigles.
Tous ceux-ci appartiennent au passé — aujourd'hui seulement il y a des hommes de cœur.

La poésie allemande est tout particulièrement représentée dans l'Anthologie par Godfried Benne. La notice le concernant déclare qu'il est le plus grand poète allemand depuis Rilke. La revue « Les Lettres » témoigne justement du rayonnement de ce dernier en lui consacrant un abondant numéro spécial. On y trouve des inédits, des traductions nouvelles, des articles de critique et aussi bien des témoignages. A travers ces pages se précisent mieux plusieurs traits du visage d'un poète qui reste parmi les plus secrets et qui comme l'affirme Pierre Jean Jouve, considérait la poésie comme un sacerdoce. « Il arrive parfois, écrit Marcel Brion, que le poète diminue à mesure que l'on s'approche de l'homme, chez Rilke, ils ont toujours été au niveau l'un de l'autre et au plus haut niveau. » Herbert Gunther a tenu toutefois à exprimer les malentendus qu'il aperçoit autour de la gloire de Rilke. Il trouve le culte rendu à celui-ci trop exclusif, alors que sont presque entièrement oubliés Liliencron, Dehmel et Stefan George. S'il admire et grandement beaucoup de poèmes de Rilke, il dénonce dans d'autres une « crispation », une « sensiblerie » même et des « abstractions peu poétiques ». Par ailleurs, il n'entend pas qu'on fasse de ce poète un philosophe, en même temps qu'il tente d'expliquer l'attirance actuelle de l'antichrétien qu'il fut : « Rilke se veut en réalité, écrit-il, le chantre d'un nouveau mythe de ce monde qui nous laisse sur notre faim. De là vient peut-être, en dernier lieu, le puissant attrait qu'il exerce aujourd'hui sur des êtres impuissants noyés dans les angoisses de la vie et de la mort. » Quoi qu'il en soit, c'était bien un vrai poète que celui qui écrivait :

L'espace, hors de nous, gagne et traduit les choses :
si tu veux réussir l'existence d'un arbre,
investis-le d'espace interne, cet espace
qui a son être en toi. Cerne-le de contraintes.
Il est sans borne, et ne devient vraiment un arbre
que s'il s'ordonne au sein de ton renoncement.

Ces vers peuvent aussi bien illustrer l'article que Georges Poulet consacre au temps et à l'espace rilkéens et il cite Rilke définissant sa volonté de poète : « adapter les choses soumises au temps, au monde moins menacé, plus calme, plus éternel de l'espace pur : telle est la fonction unique, totale, de la poésie. » Nous le pensons et plus que jamais à travers Rilke.

JEAN FOLLAIN.

LA MUSIQUE

RÉSURRECTION D'UNE « RÉSURRECTION »

Que l'on puisse faire à la Radiodiffusion française les innombrables reproches normalement suscités par le fonctionnement de toute administration d'État quelle qu'elle soit, c'est là une tarte à la crème qui n'a plus guère de saveur pour personne. Par contre il est une chose que l'on oublie souvent, c'est de souligner, quand il y a lieu, les heureuses initiatives de ladite radio. Et à ce titre, il est un atout qu'il me paraît difficile de vouloir lui chipoter, c'est le fait que, depuis octobre 1944, l'Orchestre national, au cours de ses concerts publics ou semi-publics, s'est toujours attaché à défendre la musique nouvelle, et à rappeler aux auditeurs l'existence de chefs-d'œuvre injustement et inexplicablement tombés dans l'oubli, victimes de l'indifférence, de la méconnaissance, voire de la haine, non pas seulement du public, mais aussi des milieux musicaux.

C'est un rappel de ce genre que l'Orchestre national, dirigé par le chef autrichien Josef Krips, vient d'infliger à notre petit monde de musique routinier, paresseux, et croupissant, ce petit monde dans lequel nous vivons d'un dimanche à l'autre entre la *Ve Symphonie* de Beethoven et la *Marche hongroise* de Berlioz, à la grande joie des badauds, des bourgeois et des fonctionnaires de la musique. Ce n'est, en effet, que la troisième fois depuis soixante ans que la *IIe Symphonie* de Mahler est exécutée en France.

Mahler vit chez nous — ou plutôt ne vit pas — sur une exécrable réputation de raseur mégalomane, réputation qui date de son temps, c'est-à-dire du début de ce siècle. Il est la victime d'une série de jugements qui ont été prononcés contre lui il y a une cinquantaine d'années, jugements qui vont de la contravention de simple police envers la forme-sonate, jusqu'à la sentence de cours d'assises pour atteinte à la sûreté de l'esthétique. Ces jugements, personne n'en a jamais fait appel depuis cette époque, et, pratiquement, ils n'ont jamais fait l'objet de la plus légitime demande en révision. Mais on sait qu'il n'est jamais trop tard pour bien faire, surtout en matière passionnelle. Car au fond, le procès que l'on a fait sans lendemain à Mahler est une affaire passionnelle. Il a été condamné chez nous pour avoir trop aimé. Trop aimé la vie, la mort, la musique, tout...

Sans doute ses juges des années 1900-1910 ont-ils quelque

excuse. Le moins incompréhensif d'entre eux a été Romain Rolland. Quand il écrivit de Gustave Mahler au début de ce siècle, le pangermanisme musical des compositeurs post-romantiques d'outre-Rhin pouvait avoir quelque chose d'irritant et de désolant à la fois. Et l'on peut comprendre qu'alors, confrontant les musiques française et allemande, il ait écrit : « ... Je veux dire le plus grand danger qui menace la musique en Allemagne. *Il y a trop de musique en Allemagne*. Ce n'est pas un paradoxe. Je ne crois pas qu'il y ait un pire malheur pour l'art que la surabondance déréglée de l'art. La musique noie les musiciens... On connaît *l'Apprenti sorcier*... Il en est ainsi de la musique allemande. L'Allemagne musicale est en train de se noyer sous l'inondation de la musique. » Ce sentiment est sans doute le plus raisonnable — et le plus raisonnablement formulé — que l'on puisse recueillir en la matière. Il donnait lieu à un jugement global embrassant Richard Strauss, Bruckner, Hugo Wolf, Brahms et Malher, jugement qui pouvait, à l'époque, se justifier *grosso modo*, mais qui, du fait de cette perspective d'ensemble un peu trop cavalière, négligeait en même temps les *détails* les plus importants, de même que les possibilités ou éventualités de l'avenir.

Que l'Allemagne se soit noyée sous l'inondation de la musique — de la musique du XIXe siècle — cela n'est pas discutable. Et les tentatives et réalisations de l'actuelle école d'outre-Rhin (dont je parlais dans ma dernière chronique) sont là pour le prouver : les Germains d'aujourd'hui semblent redouter — plus ou moins sincèrement — les accès de fièvre du génie germanique. On les comprend. Mais de là à dire que tous ces accès de fièvre ont été soit négligeables, soit néfastes, il y a un abîme.

Cet abîme, le génie de Mahler me semble l'enjamber avec aisance, puissance et simplicité. Et cela, par la grâce d'une très précieuse et très rare vertu : la sincérité. La sincérité la plus certaine, la plus évidente. Une sincérité qui va jusqu'au manque d'astuce, de malice, qui va même à l'imprudence — d'où certains innocents et gigantesques défauts qu'il serait vain de vouloir dissimuler en parlant de Mahler. Mais la sincérité de ces énormes symphonies qui durent entre cinquante minutes et une heure et demie donne à de telles partitions la même force convaincante que le plus inoffensif lied populaire de vingt mesures. C'est là où est l'enchantement miraculeux.

La *IIe Symphonie* n'est évidemment pas le chef-d'œuvre de Mahler. Elle ne possède pas la très particulière unité de style et de facture des *Kindertotenlieder*, du *Lied von des Erde*, et surtout du *Knaben Wunderhorn*. Mais elle est très saisissante par son climat expressif dont l'intensité, sans cesse ascendante, possède un effet direct, immédiat, irrésistible. Il est même assez rare de voir une œuvre symphonique d'une telle dimension (cinq parties durant ensemble une heure vingt) monter tout au long avec une puissance et une sécurité pareilles, sans creux malgré l'usage presque impudique — et familier à Mahler — de procédés formels dont on pourrait *a priori* penser qu'il n'y a pas grand-chose à en attendre, sinon travail d'école.

Suivant son habitude, le compositeur a donné un sous-titre à l'œuvre : *Résurrection.* Bien sûr il s'agit là d'un cliché philosophique, métaphysique et moral qui peut aujourd'hui nous paraître un peu puéril avec tout ce qu'il exalte de l'esthétique inquiète, fiévreuse et éléphantesque des post-romantiques allemands. La blessure inguérissable d'Amfortas n'est pas loin. Et si Mahler semble désapprouver ici le rire frénétique de Zarathustra, il n'ignore pas ce que ce rire signifie. Le vocabulaire spirituel est le même.

Le mouvement initial — composé en 1888, c'est-à-dire six années avant les autres — est sans nul doute le moins persuasif, avec sa structure formelle un peu volontaire, la grande sauce de ses développements faits plus de juxtapositions que de véritables développements, son côté édifice monumental. Mais il possède un *tonus* héroïque et passionné, une poésie mystérieuse et légendaire de ballade ancienne, un accent dramatique et pathétique, ensemble de choses auquel il me paraît difficile de se prétendre insensible malgré tout. Le second et le troisième mouvement sont extrêmement intéressants du point de vue rythmique par la façon dont ils traitent avec une souplesse, une maîtrise et une invention étonnantes les célèbres *trois-temps* autrichiens du ländler populaire sous tous leurs aspects possibles, tour à tour avec tendresse, pathos, humour, charme ou tragique, et dans une orchestration stupéfiante qui, malgré son épaisseur, parfois son énormité, demeure toujours d'une clarté et d'une transparence incroyables — miracle d'ailleurs fréquent chez Mahler. Ces trois premières parties semblent vouloir évoquer l'agonie, la mort, et le passage dans l'au-delà.

Avec les deux derniers mouvements, nous atteignons cet au-delà. Ils justifient le sous-titre de la symphonie. Le quatrième est une sorte de choral plein d'une bouleversante résignation que chante une voix de contralto solo : « L'homme gît dans la plus grande détresse ! Combien je voudrais être au ciel ! » Et plus loin : « Je viens de Dieu, et je veux retourner à Dieu. » Dans le finale — où interviennent un chœur mixte, un soprano solo et le contralto, ce désespoir à la fois résigné et confiant fait place à un sentiment de triomphe, d'héroïsme et de ferveur religieuse dont les effets, curieusement mêlés, vont de la poésie pastorale à l'apothéose victorieuse. Ce finale se fait remarquer par une hétérogénéité de style qui paraîtrait sans doute inexcusable s'il ne s'agissait d'un sentiment exprimé avec une ferveur aussi irrésistible où se combinent des musiques religieuses israélites et grégoriennes, des chants et danses populaires viennois, et des accents héroïques d'un germanisme caractérisé. Il est d'ailleurs amusant, à propos de ce finale, de constater le côté *actif* de cette symphonie de la *Résurrection* en face de la passive *Transfiguration* du célèbre poème symphonique de Richard Strauss composé exactement à la même époque.

Une telle œuvre n'est pas facile à mettre sur pied, surtout pour des orchestres qui ne sont nullement habitués à ce genre très particulier de musique. Elle requiert non seulement un chef qui la connaisse bien, qui en possède, par nature, le style national,

qui en ait parcouru tous les détours, fouillé tous les replis dans le sens de l'épaisseur harmonique comme dans celui de la souplesse mélodique, mais surtout un chef qui l'aime. C'est là le genre d'œuvre dont il faut être amoureux et complice. Josef Krips répond très exactement à ces exigences. Il a su mettre la partition au point avec un mélange de précision et de liberté tout à fait étonnant. Et surtout il a su communiquer à l'Orchestre national cet amour et cette complicité. J'ai rarement entendu ce magnifique ensemble jouer avec autant d'intelligence dans la passion, avec autant de contrôle dans l'extase, avec autant d'abandon dans la rigueur, avec autant d'authenticité et de conviction dans des sentiments faciles sans doute, un peu poncifs parfois, mais qui prennent une sublime valeur lorsqu'ils sont ainsi traduits et interprétés.

Les deux solistes étaient également remarquables, Hélène Bouvier et Irma Kolassi. Elles ont mis, au service d'une œuvre qui ne leur est nullement familière, des qualités d'intelligence et de style ainsi que des moyens vocaux d'une beauté et d'une ampleur vraiment superbes.

CLAUDE ROSTAND.

LES BEAUX ARTS

FIN EN BEAUTÉ

Comme un spectacle bien composé, l'année picturale finit brillamment. Octobre et novembre avaient été stériles ; la première quinzaine de décembre, au contraire, nous a offert plusieurs expositions de classe : ainsi celle d'André Marchand et celle de Danskoy ; ainsi, surtout, celle de Bissière et celle de Manessier.

Beaucoup d'excellents juges s'accordent pour voir en Manessier le meilleur peintre de sa génération, celle des hommes de quarante ans. Je me garderai de les contredire, d'autant que ses derniers tableaux confirment, à la galerie de France, l'admiration et l'amour que, depuis bien longtemps, j'éprouve pour son œuvre. Celle-ci offre, en effet, le spectacle, aujourd'hui si rare et d'autant plus réconfortant ! d'une croissance organique, d'une saine maturation Les promesses des fleurs sont tenues par les fruits, et la jeunesse de l'artiste s'accomplit dans sa grave, dans sa mâle maturité. Manessier nous invite ainsi à faire le point de sa peinture. Tentons-en du moins l'entreprise, si difficile qu'elle puisse être.

Difficulté due, avant tout, à l'impossibilité de situer son art

dans une de ces catégories commodes et scolaires. Non seulement il est trop grand pour ne pas les déborder, mais il me paraît encore n'exister et ne s'imposer que pour en faire sentir la vanité pédante. Abstraite, concrète, la peinture de Manessier? Ni l'une ni l'autre, et les deux à la fois. En refusant, pour l'instant, la figuration, elle n'en est pas moins remplie de la sève fécondante de la réalité. C'est tout l'or des blés mûrs, toute leur opulence dans le soleil d'août, qui flamboient dans sa toile, *Magnificat des moissons*, qui y brûlent du feu de la canicule, qui y ondoient avec largeur sur l'haleine d'un vent physique et spirituel, le souffle de la brise et celui de l'esprit. Et pour ne pas décrire, étoile par étoile, la limpidité de la *Nuit de Gethsémani*, Manessier ne nous fait que mieux éprouver toutes les fraîcheurs nocturnes, les angoisses multiples des ténèbres, les calmes et les silences de ces heures privilégiées où la chair dort, où se recrée le monde, où la veille s'accomplit et le lendemain se prépare. Plus vraies et plus réelles d'être transportées du plan du compte-rendu au plan de la suggestion, où elles trouvent tout à la fois polyvalence et universalité, les toiles de Manessier, concrètes et abstraites, concrètes parce qu'abstraites, abstraites pour être mieux et davantage concrètes, sont avant tout (et cela suffit) de la peinture — et de la peinture magnifique.

Il se pourrait que leur dessin fût un peu dur. L'habitude que prend de plus en plus leur auteur d'enfermer toutes ses formes dans un cerne puissant ne laisse peut-être pas de leur enlever de la souplesse. Peut-être a-t-il aussi tendance à fragmenter à l'excès ses masses. Mais quelle intensité, en revanche, dans sa palette ! quelle ampleur dans son rythme ! quelle plénitude dans son exécution !

Qu'il couvre son support de rouges vermillons d'un éclat de feu (*Alleluia*), ou qu'il y fasse ruisseler des ondes azurées (*Recueillement nocturne*) ; que des verts glauques en constituent l'harmonie fondamentale (*Barabbas*) ou que des jaunes y fassent retentir leur fanfare (*Magnificat des moissons*) ; que le chromatisme se fonde sur les variations d'une dominante unique ou que des violets se glissent parmi les émeraudes ; toujours ses tons unissent profondeur et transparence, qui semblent ne posséder une telle limpidité que pour nous mieux laisser scruter leur infini abyssal : comme si leur clarté de nuit, de flamme, de gemme n'était là que pour amplifier leur plénitude. Mallarmé s'étonnait que Gauguin pût faire tenir « tant de mystère dans tant d'éclat » et, à propos de Claude Lorrain, Barrès parlait de « mystère en pleine lumière ». Le mystère de Manessier, il naît, lui, de l'éclat et de la transparence liquide de ses couleurs. Peut-être, à avoir beaucoup pratiqué, ces dernières années, le vitrail, l'artiste en a-t-il acquis le besoin et appris le secret de donner à sa peinture la somptuosité sobre et le rayonnement de nos verrières médiévales.

Peut-être est-ce également à cette même école qu'il est passé maître dans l'art d'atteindre à la grandeur et à la monumentalité — une grandeur et une monumentaité qui ne sont pas sans rapports avec celles de nos vitraux : un commun verticalisme suffit

à établir leur essentielle parenté. Que l'on veuille bien en faire la simple observation : la plupart des peintures récentes de Manessier ont un format en hauteur et oblong. L'amour gothique des formes qui tendent au ciel revit dans son art, et ses compositions sont soumises, presque toutes, à un mouvement ascensionnel d'une sublime majesté. Aucun tourbillonnement, point de spirales qui s'agitent. Les formes montent, lentes, dont la pesanteur ne rend que plus évidente l'énergie de la puissance qui les pousse toujours plus haut. Le parallélisme de leurs lignes de force concourt (comme dans les nefs de nos cathédrales celui des nervures des piliers) à augmenter cette impression ascendante, d'autant que Manessier évite la sécheresse en les infléchissant discrètement çà et là, et en introduisant quelques éléments circulaires parmi leurs verticales drues. Ainsi dans les façades de nos églises gothiques les roses jouent ce rôle lénifiant, et dans les verrières médiévales les nimbes qui couronnent les longs saints étirés ont aussi cette utilité. C'est dire, du même coup, l'évidence architecturale des peintures de Manessier, faites pour le mur et le monument d'une façon si manifeste que je m'étonne que les architectes ne sollicitent pas tous sa collaboration. Il est vrai que nos constructeurs glorieusement D. P. L. G. et prix de Rome par surcroît... Craignons que le grand Baur, qui a demandé à Manessier un vitrail pour l'église de la Toussaint à Bâle, n'ait guère en France d'imitateurs. Et pourtant de quoi l'artiste ne serait-il pas capable dans un beau monument !

Génie de la couleur, sens péremptoire du rythme, à ces qualités il ajoute encore le sentiment de la belle matière. Ce n'est pas qu'il affectionne la facture brillante, le brio du pinceau qui n'en impose qu'aux niais, le faire « artiste » pour « bourgeois ». Comme Delacroix, il se méfie de « l'infernale commodité de la brosse ». Point de morceaux de bravoure chez lui. Aucune prouesse apparente dans l'exécution, aucune fougue même — qui répugne à son caractère méditatif et réfléchi. Mais, à travers tout le tableau, la pâte est si nourrie, l'exécution trahit une probité si tendre, tout est si achevé, si bien conduit à son point de perfection que cette peinture, merveille d'honnêteté et d'intelligence artisanales, nous procure un sentiment de plénitude et de sérénité qui en augmente encore le résonnement religieux.

C'est que ce bon ouvrier est, en effet, un bon chrétien. Ses émotions, ses sentiments, ses expériences fondamentales, il ne peut les exprimer qu'en les faisant passer à travers ces zones de silences et de création où réside celui que saint Augustin déclarait *interior intimo meo*. Voir toutes choses dans la lumière de Dieu, et voir en tout cette lumière ; associer à ses sentiments ceux de la communauté chrétienne ; ne pouvoir exprimer sa joie que sous la forme d'un *Alleluia* et dire son émerveillement en face de l'été dans un *Magnificat*, fût-il des *moissons* ; ne rien couler de tout cela dans le monde imposé d'une tradition, mais sentir, au contraire, que l'on n'est vraiment soi qu'en s'insérant dans cette communauté, en s'enrichissant de son trésor et en profitant de la dimension nouvelle que le Christ a donné à toutes les choses d'ici-bas ; dé-

canter au surplus sa création dans une méditation essentiellement religieuse ; c'est par là que Manessier est le peintre sacré le plus authentique de sa génération et, avec Rouault, mais pour d'autres raisons, le meilleur artiste chrétien de la France d'aujourd'hui. Mais là aussi, rassurez-vous, bonnes âmes. Il n'y a pas grand risque qu'il remplace dans le sanctuaire vos chers marchands de bondieuseries. Il faudra aller en Suisse ou, en France, dans quelques couvents et quelques églises de campagne, chez les très spirituels ou bien chez les très humbles, pour voir les rares spécimens de son art à leur vraie place...

Grave de tout le sérieux de l'homme à son partage de midi, la peinture de Manessier, sans être tendue ni encore moins contrainte, ne possède point encore, comme il est naturel, cette liberté que, d'ordinaire, l'âge est seul à apporter aux meilleurs parmi les peintres. Or cette liberté, elle est l'apanage et le caractère distinctif des derniers ouvrages de Bissière, que vient de nous montrer la galerie Jeanne Bûcher.

C'est, depuis longtemps, un maître que cet artiste, un maître encore méconnu, mais dont on devra reconnaître un jour l'éminence artistique et l'importance dans l'histoire. Intéressant dans ses débuts, que le cubisme influença ; grand et puissant au cours d'une maturité, où il influença une pléiade de jeunes, Bissière n'a jamais cessé de progresser vers un art plus original, plus nouveau, plus inventé. Je pense, en particulier, à ces ouvrages (je n'ose écrire à ces tapisseries) faits de morceaux d'étoffe cousus ensemble et parvenant à la plus grande beauté décorative et murale. Les matières les plus pauvres s'y métamorphosent, les tons les plus passés y deviennent somptueux, l'œuvre tient le mur et le réchauffe comme la plus riche des tentures. Mais jamais Bissière n'était parvenu au sommet artistique où il s'ébat actuellement. Éclat des tons, invention des ordonnances (où la juxtaposition des formes et leur équilibre remplacent avec hardiesse les vieilles compositions centrifuges traditionnelles), autorité de la facture nerveuse, puissance décorative, prolongements musicaux, joie surtout, joie virile de l'acte créateur et du message transmis, tout cela fait de Bissière le Bonnard de l'art non-figuratif, un des rares hommes libres et un des hommes les plus libres de la peinture contemporaine, libre de la liberté d'un métier désormais vaincu, définitivement docile et prêt à toutes les conquêtes.

Épanouissement de l'homme de soixante ans, affirmation de celui de quarante, tout est dans l'ordre, tout est bien. Et il n'est pas déplaisant du tout que l'année se termine sur cette note d'optimisme — à tout le moins en peinture.

BERNARD DORIVAL.

LA VIE COMME ELLE VIENT

MYSTÈRE DES CADEAUX

Ma vie en ce moment se passe dans les cadeaux. Non que j'en reçoive, mais il n'est pas un journal quotidien, pas un hebdomadaire, pas une revue, pas une gazette, pas une publication, une brochure, un périodique même éphémère, qui ne me parle de cadeaux, ne me suggère ceux que j'aimerais recevoir, ou donner. Donner à un époux, un enfant (garçon ou fille) un adolescent (fille ou garçon) un parent proche, un parent lointain, un ascendant, un descendant, un collatéral, un aïeul, une mère-grand, un fiancé éventuel et la famille du fiancé.

C'est tout juste si l'on ne me dit pas ce qu'il faudrait offrir à un veuf, à une divorcée, à un amnistié, à un contumace. Et les cadeaux embrassent tout. C'est une manne, c'est une inondation, c'est une braderie, c'est un délire, c'est un cauchemar comme toutes les obsessions. Intact au départ, mon sommeil est maintenant hanté de pipes, de coffrets, et de porte-cartes, de parures en nylon et de bustiers en satin. Il est truffé de peau de porc et de souliers, de bougies roses et de parapluies, d'almanachs et de shakers, de fourrures et de gaines. Et, dans l'ombre, je me crois sévèrement admonestée par la voix caverneuse du remords.

Pourquoi n'ai-je pas accordé plus d'attention au rayon de la papeterie, plus de faveur à celui des articles de luxe pour jardinage en chambre? Pourquoi n'ai-je pas songé davantage aux possibilités infinies que présentent les cravates de soie, les bulbes de jacinthe, les lampes portatives, les trousses de toilette et les accordéons? Pourquoi cette stupide indifférence à l'appel des apéritifs groupés en paniers d'osier, aux presse-papiers en plastic, aux serre-livres d'art (d'art !) et aux pendulettes de voyage?

Quel démon majeur m'a empêchée de voler vers l'acquisition d'un cadran solaire, d'un kaléidoscope, d'une guitare, d'une plante verte, ou d'un serin? Et les cactus? Et les ocarinas? Et les appliques, et les cornets à dés? Et les douzaines de mouchoirs? Et les étuis à n'importe quoi? Et les dictionnaires? Et les coussins? Et les osselets. Et les briquets. Quant aux jouets, est-ce à dire que je n'aime pas les enfants? On trouve tout et pour tout le monde. Qu'est-ce que j'attends?

A dire vrai, je ne sais pas ce que j'attends. L'excès me paralyse

et aussi la diversité des convoitises humaines. Je me reporte au temps où j'entendais : « Dis-nous ce qui te ferait plaisir pour Noël, pour tes étrennes? » Je répondais : « Des livres. » Et je recevais des gants, des cols en dentelle d'Irlande, des ongliers et des cadres d'argent destinés à recevoir des photographies de famille. Des livres aussi, cela va de soi, mais moins que je n'eusse voulu, et pas toujours ceux que j'eusse souhaités. *Ivanhoe* était de ce nombre. Si j'avais eu un enfant, il ne me semble pas que j'eusse considéré comme bizarre qu'il voulût lire *Ivanhoe*. Mais inexplicablement, la bonne volonté des miens trébuchait sur Walter Scott. C'était leur pierre d'achoppement. « L'année prochaine. » disaient-ils. Pourquoi l'année prochaine? Et l'on m'offrait avec des sourires *l'histoire d'une bouchée de pain*. Cette bouchée, restée dans mon gossier m'a pour toujours dégoûtée du pain. On m'offrit aussi *Adèle et Théodore, les Quatre Filles du Dr Marsh, Jean-Paul Choppart, le Robinson suisse*...

Je finis par obtenir *Ivanhoe*, mais j'avais quinze ans, c'était en été au bord de la mer, et toute la tristesse des soirs sur la vallée de la Scie quand l'odeur des menthes et des prairies dominait celle de la mer, est restée, comme un signet entre les pages. J'avais passé le temps où l'on s'identifie à Rowena.

C'est à cause de Rowena que je résiste aux suggestions, au stimulant des suggestions. Les cadeaux, au fond, ce n'est pas affaire d'ingéniosité, mais d'on ne sait quelle tendre imprudence. « Tu veux cela? Ce n'est pas ce que tu crois. Cela t'ennuiera. C'est bête...» Tant pis.

Une seule fois j'obtins *vraiment* ce que je voulais, mais, je le crains, par manière d'avertissement. C'était pour Noël. A la question d'usage je répondis : « Je veux de l'or, de l'encens, et de la myrrhe. » Pas moins, et à cause du précédent qui me paraissait simplifier le principe des cadeaux. Parce qu'enfin, les rois mages, ce n'est pas n'importe qui. Ce sont des gens qui savent ce qu'on doit donner.

Je trouvai dans mon soulier une pièce d'or, des grains sombres, une sorte de gomme. On s'attendait à des pleurs, mais sur ce peu d'apparence je parvins instantanément à construire un édifice de magie. Les noms y aidaient, si rares et si beaux. Un autre cadeau me fit plaisir, octroyé avec quelque dédain. Des veilleuses. Je revois la petite boîte ronde, ornée d'une vignette représentant une dame au buste en toupie, à la taille de guêpe. Psyché, probablement. Une Psyché crétoise. Mais les veilleuses consumées l'une après l'autre et voguant sur leur soucoupe d'huile, ouvrirent dans mes nuits de miraculeux chemins.

Des cadeaux, des idées de cadeaux? Elles sont en nous, ces idées. Les cent mille suggestions qui papillonnent sous mes yeux, bourdonnent à mes oreilles, laissent échapper entre leurs mailles pourtant serrées, le poisson d'argent de ces désirs qui ne se matérialisent ni dans le magasin ni dans les colonnes des journaux. Ce qu'on voudrait donner ou recevoir n'a pas de nom. C'est l'impondérable de l'imagination et du cœur. Oublions ces catalogues. Passons, passons.

La cité des lampes.

Mais en passant, j'ai noté dans d'innombrables magasins, et plus particulièrement chez les antiquaires, des lampes. Allumées dès le début de l'après-midi et même dès le matin, elles donnaient aux rues embrumées une étrange apparence de fête sans bruit et sans témoins, d'intimité sans partenaires. La lampe « rend » cette année. Une jeune marchande, aux Puces, m'affirmait même que la lampe l'avait sauvée de la crise qui atteint inexplicablement, par vagues, le commerce réputé prospère, des antiquités. « Si je ne m'étais pas mise à fabriquer des lampes... me dit-elle pensivement. Et de m'expliquer qu'il y a lampe et lampe. Le tout c'est de trouver l'abat-jour qui convient. Mais bien entendu, rien ne vaut ce qu'on peut faire, avec, en guise de pied, d'anciennes lampes de cuisine en cuivre, et de vieux siphons. « Ah le siphon... conclut-elle. Si par hasard vous disposiez d'un siphon. »

Hélas, combien de choses même très simples dont on ne dispose pas...

Agendas.

Faute de siphon, j'orientai mes recherches vers un agenda. Le culte de l'agenda est solidement ancré au cœur de tout être capable d'écrire, qu'il s'agisse de noter des rendez-vous, des recettes, des dépenses, des adresses. Voire des pensées. On me demande souvent si je note mes pensées, parce que, m'explique-t-on, plus on prend de notes, plus on est assuré de se retrouver dans le labyrinthe de la création. Qui dit labyrinthe dit Ariane. Les agendas sont nos Arianes... Sans agenda comment s'y reconnaître.

Avec un agenda je ne m'y reconnais pas davantage, malgré une tentative unique d'y inscrire ces fameuses pensées. Mais je dois être semblable aux arbres qui ne se baissent pas pour ramasser leurs feuilles mortes. Alors, pourquoi un agenda? Parce que je les aime. J'aime les agendas des grands magasins, avec leur jolie couverture brillante. J'aime les pages sanctifiées en leur sommet par le saint ou la sainte du jour, célestes personnages dont les mérites comme la carrière demeurent en général très doucement obscurs. Les pages, dis-je, qui, par une phrase imprimée en bas du feuillet, rappellent tout ce qu'on peut, tout ce qu'on doit acheter dans le magasin, ainsi bien entendu que le plus court moyen de s'y rendre.

Oui, ces pages solidement situées entre ciel et terre ne laissent point que de me fasciner. Ma vie se pare d'un sens nouveau. Sainte Barbe ou saint Florentin sur ma tête. Le camping idéal et le meilleur frigidaire sous mes pieds, les recettes à gauche, les dépenses à droite, moi au milieu...

Et j'oublie l'elliptique indication des phases de la lune et l'heure du lever et du coucher du soleil. Les disques, les croissants dans ce sens et dans l'autre, en un mot la sténographie du ciel. Et les récapitulations, les colonnes prévues pour les récapitulations,

tous les pièges que peuvent tendre les chiffres, par on ne sait quel dispositif qui tend à les rendre faciles, à les rendre aimables. Les pièges vains tendus par les chiffres à qui ne les aime point et ne les aimera jamais...

Cela à part, il me faut persister à vous aimer, agendas tentateurs. Je me détourne des colonnes et ne veux voir que vos pages toutes blanches. Elles sont pour moi le sable des plages où nul Robinson n'aborde, ou nul Vendredi ne laisse de trace. Ce sont les pages blanches de ma vie future et l'une d'elles, ah si semblable aux autres, est peut-être celle de ma mort. Fascination sans douleur, de ce mystère. Sérénité d'un destin qui se présente dans sa vague et douce unité. Quel jour? Quelle heure? Ce sont les mêmes points d'interrogation que pour le retour des amis, la guérison des malades, la réussite de tel projet?

Mais puissent, lecteurs, les pages de vos agendas ne marquer que la joie...

GERMAINE BEAUMONT.

JOURNAL D'ITALIE

RAVENNE.
10 décembre.

La ville a quelque chose de ravagé, de vidé, une manière d'indigence, d'indigence presque délibérée. Elle n'a point de centre ; on ne saurait dire que la Piazza Vittorio Emanuele en constitue le centre ; cette place, dirait-on, a été faite ailleurs et amenée ici. Les rues fuient dans des directions opposées, les maisons aussi partent à la débandade. Tout, semble-t-il, cherche à s'éloigner de ce qui fut jadis un centre : l'histoire byzantine, ostrogothe et lombardienne de la ville. Les églises chrétiennes primitives, San Vitale, San Apollinare Nuovo, le baptistère orthodoxe, San Apollinare in Classe fuori, tiennent un peu du genre fortifié, et encore ne forment-elles pas une forteresse isolée, chacune ressemble à un nouveau bastion inséré dans une série de fortifications.

Le mausolée de l'impératrice Galla Placidia : on le dirait construit sous terre puis arraché vers la lumière, mais assombri encore de toutes les ténèbres souterraines. Sur la muraille il y a une croix que la pierre semble avoir tirée d'elle-même. Si grand est ici l'empire de la terre que la lumière ne s'y aventure pas encore ; c'est une lumière souterraine qui brille en ces lieux : l'éclat du fond doré des mosaïques.

Il me plaît que l'extraordinaire des mosaïques se trouve entouré par ce qu'il y a de plus ordinaire dans cette ville. L'extraordinaire se plaît au voisinage de l'ordinaire ; c'est alors que son essence propre est la plus intacte. C'est pourquoi Dieu n'a pas fait annoncer aux hommes l'extraordinaire de son message par un génie éclatant ; il l'a confié à de simples bergers.

Les formes et les visages des mosaïques de San Apollinare Nuovo sont presque toutes les mêmes : leur *présence* importe plus que les différences qui les distinguent ; les différences se sont dissipées dans la présence. Leur vérité n'est pas dans leur individualité, elle est l'éclat qui les confond, cet éclat qui émane du fond doré. Rien de plus opposé aux

hommes d'aujourd'hui que cette communion que nous enseignent les murs de San Apollinare Nuovo. Leurs personnages sont si solidaires que l'on ne pourrait en détacher un seul là-haut sans que tous viennent avec lui.

11 décembre.

Longeant le Corso Garibaldi, je rencontre le professeur L. de Berlin. Tout ce qu'il m'a dit sur Ravenne, sur son histoire, sur la dissolution de l'objet ces derniers cent ans, était exact. Pourtant je ne l'en croyais pas. Je ne pouvais me résoudre à le regarder en face, j'éprouvais une sorte de honte pour son visage : les diverses parties de son visage n'avaient plus leur vrai et ferme contour, elles étaient là comme par hasard, interchangeables les unes avec les autres. Je songeais à ce qu'à dit Hegel du visage de l'homme : « Les éléments du visage apparaissent indépendants en eux-mêmes et donc libres les uns des autres. » Il n'y avait pas de liberté dans ce visage, non plus d'ailleurs que le contraire de la liberté, d'enchaînement, tout y était provisoire, contingent. La vérité n'y était plus la vérité, la vérité semblait, lorsque L. l'exprimait, subir un desséchement, elle était comme une plante dans un herbier, écrasée, étriquée, ratatinée, il ne restait d'elle que ce ratatinement, cet étriquement, cet écrasement.

La vérité ne trouvait pas chez cet homme l'univers où elle peut *être*, c'est-à-dire se réaliser. C'est pourquoi il n'avait pas le droit de dire la vérité, il aurait dû la respecter assez pour se savoir indigne de l'exprimer, pour ne pas laisser croire qu'elle venait de lui. Par cela même qu'un homme de cette espèce aurait redouté les mots de vérité, la valeur du vrai se serait à nouveau affirmée : c'est alors que la vérité, venue à lui par simple méprise, se serait révélée non comme un accident mais comme une valeur. Dans ce silence et protégée par lui, elle aurait été sûre d'elle-même et pleinement probante. Le silence l'aurait élevée à un niveau tel qu'elle aurait débordé, et son débord aurait suffit à créer tout un univers.

C'est jour de marché à la ville. Les paysans sont rassemblés sur la place Vittorio Emmanuele par petits groupes serrés, comme les grumes d'une grappe, comme des mottes de terre. Par le Corso Garibaldi je gagne le palais de Théodoric. Aujourd'hui on dirait que les façades des maisons sont fabriquées ailleurs, puis très vite amenées à pied-d'œuvre et dressées, mais celle de ce palais au contraire... Quel mal ce mur n'a-t-il pas eu à gagner en hauteur ! On dirait qu'il a cherché sa route vers le ciel, par paliers successifs, s'accordant ici et là un répit puis s'ébranlant à nouveau avec des précautions crain-

tives. Il semble qu'en ouvrant ce mur on trouverait en lui la trace des échelons, des étapes qui l'ont conduit à son sommet.

Il est étrange que l'époque de ce palais, que les églises chrétiennes des v[e] et vi[e] siècles avec leurs mosaïques ne trouvent pas leur pendant dans l'époque contemporaine. Chaque époque se pose en elle-même, comme si aucune autre n'existait.

J'ai eu souvent l'impression que Ravenne, cette partie de Ravenne où il n'y a pas d'églises primitives, appartient à ce temps vide où il se passe bien des choses mais que n'habite plus l'Histoire.

Il semble que l'historicité n'existe plus depuis 1914. Les événements sont précipités dans un milieu amorphe, toujours en mouvement ; et ce milieu amorphe et agité qui est premier exige des événements, les provoque, exerce sur eux une sorte de succion. Il se passe de plus en plus de choses qui créent une apparence d'histoire, mais dont la véritable Histoire est frustrée. Depuis 1914 les événements sont amenés comme par tombereau, déchargés, précipités sur d'autres événements, et déjà s'avance un nouveau tombereau. On dirait qu'il reste encore une grande quantité d'événements à déverser hâtivement, comme si le temps était passé où ils auraient pu *être* réellement. Ce n'est plus une rencontre entre l'homme et l'Histoire, c'est la liquidation expéditive par l'homme d'un matériel historique à l'état brut.

Et si l'histoire se déroule si vite aujourd'hui, c'est peut-être que l'homme n'a plus de présent historique : il ne considère nullement l'événement comme quelque chose qui se dresse devant lui, mais comme quelque chose de dépassé avant même de s'être manifesté ; il ne fait plus face à l'événement. Tout événement qui se présente à lui est rebuté par lui-même ou par un autre événement, avant de l'avoir touché.

Seule la ferveur de l'homme retient un événement, elle seule donne sa présence à un événement. C'est l'amour qui crée la présence, qui crée le temps, c'est dans le temps créé par l'amour que dure un événement ; il ne s'en échappe pas, il reste. Que la ferveur de l'homme vienne à manquer à l'événement et il n'est plus retenu, il s'enfuit, il fait place à un autre événement, le présent et le temps ne sont plus produits, ils sont consommés, et c'est ce qui arrive aujourd'hui : non seulement l'espace mais le temps lui-même s'étrécit.

Un présent intensément vécu a également la force d'attirer le passé à lui. L'avenir lui-même profite de l'action régulatrice d'un présent fort, il devient moins abrupt.

12 décembre.

De Ravenne je progresse presque deux heures dans le sable des dunes vers la mer. De la mer rien encore n'est visible, il n'y a que la terre immense et, par-dessus, le ciel. A l'horizon lointain la chute du ciel rejoint la terre, et la terre est déjà là, en attente... On dirait qu'elle accourt pour l'accueillir. Sans cesse le ciel prolonge l'arc de sa voûte pour dépasser la terre, mais toujours la terre le devance et attend sa chute. D'ici on ne mesure pas la durée de cette course, on la *voit*. Le temps et l'espace sont confondus.

Me voici sur le rivage. Mais là le ciel semble plus fort que la terre et la mer. A l'horizon la mer est comme chassée par le ciel, elle fuit vers le rivage. Sur la mer, des bateaux aux voiles bigarrées. Un voilier est un oiseau qui a perdu une aile.

Tout au loin un bateau isolé disparaît peu à peu. C'est juste devant lui que le ciel glisse sur l'horizon, et lentement le petit bateau s'écarte du ciel qui tombe.

VICENCE.

26 janvier.

Il y a bien des années la Vicence du Palladio me paraissait grecque, plus grecque même que les monuments des Grecs.

J'ai posé un jour la question à la sœur du poète Derleth :

— Votre frère Louis, sait-il aussi le grec?

— Mais comment ? me répondit-elle, il rêve même en grec !

C'est ainsi que m'apparaissait à cette époque la Vicence du Palladio : un rêve de Grèce, mais un rêve qui avait valeur de témoignage et qui me révélait non seulement les monuments grecs, mais bien d'autres choses encore de l'existence de la Grèce.

Je vois bien encore ce qu'il y a de grec dans le Palladio, mais je n'y trouve plus la force de parvenir jusqu'en Grèce. Les ruines du monde grec se seraient-elles confondues avec nos ruines, ont-elles cessé les unes et les autres d'appartenir chacune à un univers défini pour s'effacer dans l'anonyme promiscuité des ruines?

Sur un palais du Palladio se dressent triomphalement les lignes verticales des colonnes. Mais les lignes horizontales sont aussi manifestes et non point totalement subordonnées aux verticales. Le triomphe des verticales y gagne en noblesse, en douceur. La mesure de l'homme s'y retrouve, dans cette noblesse, et l'homme qui a perdu sa mesure s'effraie lorsqu'elle se dresse pétrifiée devant lui.

Le soir à l'auberge on me fait ce récit. Il y avait non loin de Vicence un couvent de dominicaines dont une nonne s'était enfuie pour rejoindre un homme qu'elle voulait épouser. C'est une chose qui arrive en tous les temps, ainsi d'ailleurs que ce qui suit : la nonne lorsque l'évêque se présenta au couvent pour lui faire entendre raison ne s'y trouvait plus, — elle était avec son complice dans la forêt du couvent. On pensera sans doute avoir déjà lu plus d'une fois des histoires de ce genre, et même la suite n'était pas nouvelle : comme la supérieure du couvent réclamait à la dominicaine son habit et son anneau, celle-ci restitua sans difficulté l'habit, mais elle entendit garder l'anneau expliquant en le faisant tourner de droite et de gauche à son doigt :

— Je peux bien faire effacer de l'anneau le chiffre des dominicaines.

C'est encore chose possible dans un univers d'ordre et de mesure qu'un manquement à cet ordre et à cette mesure. Mais comme manquement même cette action relève encore de l'univers qu'elle trahit.

Pourtant l'accent était ici entièrement différent. A y regarder de plus près on s'aperçoit que toute la conduite de la domicaine n'était rien moins qu'un manquement à l'ordre et à la mesure. L'absence d'ordre et de mesure est devenue autonome, elle est comme indépendante de l'homme, elle l'asservit à son usage, elle l'utilise seulement pour se manifester. Le désordre et la démesure sont purs accidents pour l'homme, et voilà qui est monstrueux : la nonne aurait pu avoir une autre attitude, elle aurait pu par exemple se montrer au désespoir, cela n'aurait rien changé ; même alors l'accidentel, et lui seul, aurait commandé son comportement. Ce qui se passe dans l'homme est presque toujours aujourd'hui le fait d'accidents, le désordre chez la dominicaine, aussi bien qu'auparavant, l'ordre ; l'homme n'est plus lié par une relation essentielle à ce qu'il fait ou à ce qu'il dit. Les années passées au couvent n'étaient pas seulement de peu de poids pour la dominicaine, elles étaient pour elle nulles et non avenues ; la supérieure n'était pour elle qu'un personnage qui avait surgi à un moment donné et qui allait bientôt disparaître, l'évêque n'était rien de plus qu'une visite survenue par hasard, tout ce qu'elle rencontrait, tout ce qui lui arrivait était comme par hasard, tout autre chose aurait pu aussi bien se présenter, rien n'avait d'épaisseur, ni un péché, ni une bonne action.

Donc tout ce que faisait ou disait la dominicaine n'était commandé que par le hasard, — et les *mêmes* actes, les *mêmes* paroles auraient pu être chargés de toute la gravité du péché

dans un univers où le péché n'est possible que par un acte réel de révolte. La forme et l'expression des actes et des paroles humaines sont les mêmes, que ce soit la gravité humaine ou l'inhumaine contingence qui les soutiennent. Il est vrai que les choses n'en sont pas encore au point qu'une forme nouvelle et inhumaine existe pour revêtir les actes et les paroles inhumaines. Les actes inhumains peuvent encore avoir la même forme que les actes humains. C'est la preuve que l'expression, la forme demeurent et attendent qu'un contenu humain vienne à nouveau les remplir. C'est très consolant.

PARME.

Fin novembre.

Je savais encore que l'ancienne Via Æmilia traverse la ville, mais celle-ci est d'un aspect si peu historique, la plupart des nouvelles maisons sont à ce point assemblées au hasard que l'on dirait que la Via Æmilia a disparu sous terre à la Barriera Vittorio Emmanuele lorsqu'elle entre dans la ville pour ne reparaître qu'à la Barriera Massimo d'Azeglio, lorsqu'elle en sort. Elle forme un espacement indifférent entre les maisons, comme une simple ligne sur le plan de la ville. Mais on ressent comme un bienfait de n'être pas assailli d'emblée par l'histoire.

Pourtant la cathédrale et le baptistère n'appartiennent pas à un passé révolu, ils se dressent tout vifs ; on reconnaît à la silhouette impérieuse de la cathédrale, à l'impérieuse rigueur de ses murs, la décision, l'ordre : ne pas aller plus loin, demeurer, construire. Les maisons de la ville ne sont, semble-t-il, que les tentes des hommes qui ont reçu l'ordre de bâtir ici.

Dans une grande ville une cathédrale est fermée sur elle-même ; dans cette petite ville, point de grande différence entre la cathédrale et la ville.

La cathédrale romane que je trouve la plus belle est toujours celle que j'ai présentement sous les yeux. Si grande est la présence d'une cathédrale romane que je ne peux m'en détacher assez pour songer à une autre cathédrale et les comparer.

Deux lions se dressent de part et d'autre du portail. La gueule est comme une brèche : la brèche du cri. L'ouverture de la gueule est comme l'entrée de la caverne du cri. La caverne du cri noyée dans la pierre, tel est le corps du lion ; abîmée dans la pierre, la caverne du cri...

Le baptistère roman est comme une ancre pesante qui

reposerait sur le fond marin. La mer s'est évaporée, le navire a disparu, l'ancre oubliée est couverte de dessins, comme des petites créatures marines inscrustées dans sa matière.

Je parcours les arcades qui longent plusieurs rues sous les maisons. On jouit de leur légèreté sans se demander où elles mènent. On ne se pose aucune question dans cette petite ville.

Dans une grande ville tout est question, la ville tout entière est une question toujours posée qui n'attend aucune réponse et qui demande sans cesse pour étouffer toute réponse.

J'erre dans la ville ; il neige. Les maisons, les places et les gens ne comptent plus, seule importe la neige. Elle semble venir de loin pour vous assaillir.

Je repasse devant la cathédrale ; la neige tombe sur elle, et, cependant qu'elle tombe, la cathédrale semble grandir. A chaque flocon qui se pose sur elle, elle paraît s'élever un peu.

Au repas de midi j'étais près de la table d'un homme qui ne cessait presque de rire. C'était un rire métallique qui partait pour peu que la bouche remuât. Ainsi un réveil-matin bon marché se déclenche n'importe quand si peu qu'on y touche. Ses deux compagnons étaient sérieux d'une manière tout aussi mécanique.

En face de moi, une jeune Hollandaise. Elle avait un visage ovoïde, un œuf d'oiseau, et dans ce visage il y avait tout le lointain d'un vol d'oiseau. Elle parlait bas ; on eût dit un choc léger, comme si un petit dans l'œuf en avait frappé doucement mais distinctement la coquille.

Le soir je relis le chapitre XXXII du premier Livre de Moïse : la rencontre de Jacob avec l'ange : « Jacob resta seul, et un homme lutta avec lui jusqu'au lever de l'aurore. Voyant qu'il ne pouvait le vaincre, il le toucha à la hanche, et l'articulation de Jacob se démit pendant qu'il luttait avec lui. Et il dit à Jacob : « Laisse-moi aller car l'aurore se lève. » Et Jacob répondit : « Je ne te laisserai point aller que tu ne m'aies béni. »

C'est quelque chose d'originellement et de perpétuellement inintelligible et que l'homme par lui-même ne saurait rendre compréhensible ; c'est un hiéroglyphe au vrai sens du mot : un signe sacré qui attend un autre signe. C'est quelque chose d'inintelligible qui relève de l'incompréhensibilité de Dieu, quelque chose d'incompréhensible pour notre temps humain, mais qui demeure à chaque instant déchiffrable par Dieu et qui renvoie à un avenir où Dieu le déchiffrera.

C'est un abîme d'intangible et les mots humains rôdent craintivement autour de cet abîme. Le monde tangible serait

attiré dans cet abîme s'il ne restait pas bien défini et intelligible. C'est pourquoi le monde tangible de l'Ancien Testament est si bien défini et si intelligible, et comme construit avec de vastes blocs de pierre de taille.

MILAN.

4 juillet.

J'ai l'impression que je n'ai jamais été aussi sensible qu'aujourd'hui à ce que cette ville a de fuyant. Les passants se frôlent hâtivement, emportés on ne sait où pour y faire on ne sait quoi, comme les pièces d'une machine qui s'effleurent toujours par la tangente. Ce n'est même plus sur la terre ferme qu'a lieu cette course, on dirait que quelque chose d'autre s'est glissé sous les pieds des gens.

Les fenêtres des maisons ne sont plus que des trous percés dans les murs pour s'échapper. Ce qui reste en arrière tombe lourdement dans le sommeil de ceux qui fuient, et le brise.

A un endroit où les bombes ont fait le vide, deux amoureux étaient assis près d'un tas de décombres. Ils se regardaient comme s'ils apprenaient pour la première fois qu'ils avaient des yeux ; leurs regards m'effleuraient, ils ne pouvaient me voir. Mais ils étaient réels tous deux, moi j'étais dans un rêve et à la lisière de mon rêve il y avait ces deux amoureux.

Les deux amoureux étaient assis par terre près du tas de décombres : quelque chose de très ancien sortait à demi du sol à côté d'eux. L'endroit où ils se trouvaient était tout proche des rues très fréquentées qui logent la Brera, mais personne ne passait par là. Quant aux deux amoureux, ils remontaient d'une couche si profonde que la profondeur avait encore la force de les isoler à la surface de la terre et d'empêcher que quiconque les approchât. Ils étaient à la surface, mais cachés encore aux autres par la profondeur dont ils sortaient.

A San Ambrogio : la nef s'enfonce, dirait-on, dans les profondeurs de la terre. Une lumière la baigne qui tombe des vitraux pour glisser dans les profondeurs, et jamais là-haut ne tarit la source lumineuse.

R. R. m'attend devant San Ambrogio. Il paraît que le poète S. s'est suicidé ; il n'en pouvait plus d'être impuissant à éprouver les sentiments de ses personnages.

Comme si le poète, l'authentique poète, ne créait que pour sa propre personne ! Le poète ne tire pas la matière de ce qu'il fait de sa propre personne, mais bien des images, du monde des images. Car il y a un monde des images dans lequel se

retrouvent images toutes les choses de la terre. Dans les images sont cachées les choses, c'est en elles que se trouvent le sens et la mesure des choses. C'est bien pourquoi les choses rêvent d'accéder au monde des images.

Ce qu'il y a de matériel dans les choses est desserré, aéré grâce aux images ; les choses deviennent transparentes. La matière d'une chose ne pèse plus sur nous de tout son poids quand l'essence de cette chose est là aussi en image : l'image exerce un pouvoir magique sur la chose (Gaston Bachelard : « Des images qui dépassent la réalité, qui *chantent* la réalité. »)

Parce que les images sont là, les choses pèsent moins lourd sur la terre, la terre est rendue plus légère par les images, elle est moins chargée de choses. Rendues aériennes en image les choses se tournent à nouveau vers le Créateur qui lui-même fit l'homme à son image. Elles planent en image et ne touchent plus terre, et c'est comme un premier mouvement vers la mort. Entouré de choses qui quittent tout pour monter, l'homme est détourné de la terre. Et sa signification sur terre n'en est pas obscurcie, tant s'en faut : la mort qui appartient à son essence est maintenant à ses côtés.

Le monde des images est là, objectivement, presque indépendante du poète qui l'apporte aux hommes. Le sujet-poète n'y est pas plus présent qu'au coin d'un tableau le monogramme d'un vieux maître. Ce monde des images, il est si réel que les images bien loin d'être commandées par la vie du poète subordonnent à leur propre vie celle du poète véritable. Ce sont les images qui cherchent à s'incarner dans la vie du poète, elles veulent, en se réalisant, être proches de l'humain.

C'est en lisant le Witiko de Stifter que j'appris pour la première fois qu'il y avait un monde des images. J'écrivis ce jour-là : « Stifter est un très grand poète, l'un de ceux qui vous révèlent qu'au commencement était la poésie, et que l'homme vint plus tard. »

MAX PICARD.

(Traduit de l'allemand par Michel Tournier.)

L'Administrateur : MAURICE BOURDEL.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1952. 64343.